CLASSIQUES
GARNIER

Édition de Collé (Philippe), « Livre I. {Les lieux} », *L'Invention dialectique*, Agricola (Rodolphe)

DOI : 10.48611/isbn.978-2-406-18070-8.p.0255

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2025. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LIVRE I

[Les lieux]

CHAPITRE 1
Avant-propos ou Introduction de l'ouvrage[1]

[1] Tout discours sur tout sujet, et même tout propos par lequel nous exprimons nos pensées a, semble-t-il, cet effet, cette fonction première et propre, d'apprendre quelque chose à celui qui l'écoute, de l'en instruire[2]. De cela, quel indice plus assuré et plus approprié peut-on avoir que celui-ci : c'est à l'homme seul parmi tous les vivants, en tant qu'il est capable de comprendre et d'apprendre, que Dieu, qui engendre et crée les choses, a fait don de la parole et du discours[3] ? Si donc le discours est le signe des choses qu'on saisit dans son esprit quand on le prononce, il est clair que la tâche propre de ce discours est de montrer [*ostendere*] et de développer [*explicare*] ce qu'il est destiné à faire entendre [*significare*]. Mais il ne m'échappe pas[4] que, pour les plus grands auteurs, un discours achevé doit obtenir trois résultats : il faut qu'il instruise, qu'il émeuve, qu'il plaise [*docere*, *movere*, *delectare*]. Selon eux, il serait certes facile d'instruire, et tout homme peut y parvenir,

1 Dans l'édition de 1528, annotée par Phrissémius, le titre est : « *Quae origo locorum, et quae eorundem utilitas* » (« Origine et utilité des lieux »), formule tirée de la dernière phrase du chapitre.

2 Dès la première phrase, la fonction d'apprentissage (*docere*, « apprendre, instruire ») est posée comme primordiale. Alard le souligne par la conséquence de l'opposé (p. 4) : le plus honteux pour un discours est d'être obscur. Alard valorise néanmoins aussi l'émouvoir et le plaire, sans lesquels il n'y a pas de discours parfait (p. 5).

3 Lieu commun stoïcien : le discours est le propre de l'homme ; celui-ci, pour être pleinement homme, doit prioritairement cultiver ce don.

4 « *Nec me praeterit…* » introduit l'objection qu'on peut faire à ce primat du *docere* : les trois fonctions du discours seraient d'importance égale. Phrissémius (p. 4) cite Cicéron à l'appui (*Br.* 185 ; *Or.* 69). Voir également Quintilien, III, 5, 2.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

pourvu qu'il ne soit d'un esprit totalement sans ressort : mais heurter l'auditeur avec des affects, transformer sa disposition d'esprit à volonté, de même le séduire, maintenir son attention par le plaisir d'écouter, cela n'échoirait qu'aux plus grands génies, inspirés par un souffle supérieur des Muses[5]. Et, certes, je n'irai pas jusqu'à nier que ce sont là les dons supérieurs du bien dire et qu'ils se rattachent au discours ; cependant ils s'y rattachent plus exactement qu'ils n'en sont le produit, plutôt un ajout que son travail propre[6]. Mais cela, on le développera ailleurs[7]. Qu'il suffise pour le moment de dire ceci : un discours peut instruire sans émouvoir ni plaire ; émouvoir et plaire sans instruire, il ne le peut. Par exemple en formulant des prières, des reproches, mais aussi des questions, bien qu'on paraisse faire autre chose, on obtient cependant d'abord ce résultat : d'instruire les auditeurs sur le désir qui nous tient, la douleur qui nous presse, le savoir que nous cherchons à acquérir[8].

Or nous instruisons quelquefois l'auditeur seulement pour qu'il comprenne, mais parfois aussi pour qu'il accorde sa confiance. Dans le premier cas, nous convainquons quelqu'un qui nous croit et, pour ainsi dire, [2] nous menons quelqu'un qui nous suit de lui-même. Dans le second cas, nous l'emportons sur quelqu'un qui ne nous croit pas et nous l'entraînons alors même qu'il résiste. L'un se produit par l'exposition, l'autre est accompli au moyen de l'argumentation[9]. J'appelle « exposition » [*expositio*] un discours qui développe uniquement la pensée de celui qui parle, sans appliquer aucun des moyens grâce auxquels l'auditeur accorde sa confiance. Quant à l'« argumentation » [*argumentatio*] c'est un discours par lequel on tente de créer la confiance à propos de l'affaire dont on parle.

---

5 Le « *movere* » comme la fonction la plus importante : Cicéron, *Br.* 279 ; *De Or.* I, 30 ; Quintilien, IV, 5, 6 ; VI, 1, 7. Agricola évoque cette position avec une emphase qui recèle peut-être une certaine ironie : « *summis et maiori quodam Musarum afflatu instinctis … ingeniis* » : « les plus grands génies, inspirés par un souffle supérieur des Muses ».

6 « *Potiusque accessionem ipsius quam proprium opus* ». Les auteurs sont partagés entre une mise sur le même plan des trois fonctions, et la primauté accordée au *movere* (Cicéron, *De Or.*). Agricola s'écarte d'eux en privilégiant le *docere*, traitant les deux autres de simples « ajouts » (« *accessio* »), ce qui peut paraître une provocation, quand on voit la gravité avec laquelle Cicéron parle du *movere*. L'*accessio* désigne en effet seulement un ajout, « partie annexe, accessoire, complément, surplus » (Gaffiot, *s. v. accessio*).

7 Voir plus loin II, 4-5 ; III, 1-4.

8 En émouvant, nous instruisons au moins sur les mouvements de notre propre âme.

9 Opposition développée en II, 16.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Mais comme nulle chose dont on doute ne peut installer la confiance par elle-même et qu'il est nécessaire que nous déduisions la certitude de chacune à partir d'autres mieux connues et plus éprouvées ; que les uns, grâce à leur acuité d'esprit, trouvent précisément et aisément un argument c'est-à-dire, comme l'affirme Cicéron, une raison « susceptible d'être approuvée, que l'on a trouvée [*inventum*] et qui sert à créer la confiance[10] », mais que les autres, dont l'esprit est d'une pénétration moindre, ont sur les choses un regard voilé et, pour ce qui est de « trouver » [*invenire*] quelque chose à dire sur chacune d'elles, ne sont capables de rien, ou alors trop tard : cela a donc été une œuvre des plus utiles que de concevoir des sièges pour les arguments, sièges qu'on a appelés « lieux ». Comme les lieux ils attirent notre attention, tels des signaux, grâce à eux nous pouvons mentalement faire le tour des choses elles-mêmes, et repérer ainsi dans chacune ce qui est susceptible d'être approuvé et d'être approprié à l'objectif de notre discours[11].

L'utilité de cette méthode des lieux est manifeste partout où il y a du pour et du contre. Par parenthèse, la méthode concerne donc aussi une grande partie des études, puisqu'elles sont exposées aux joutes des opinions divergentes : en effet, faible est la portion de ce que nous apprenons qui soit certaine et immuable, au point que, si nous en croyons l'Académie, nous ne savons qu'une chose, c'est que nous ne savons rien[12]. Il est sûr que, pour la plupart de nos études ou disciplines,

10 Cicéron, *Part.* 5 : « *Probabile inventum ad faciendam fidem.* » Le premier et le troisième élément ne sont pas de vagues synonymes. *Probabile* : parmi toutes les raisons envisageables, celles qui sont *probabilia* ne sont ni farfelues (produites par l'imagination) ni nécessaires (fournies par l'expérience ou la déduction rigoureuse, autrement dit des preuves au sens moderne du terme). *Inventum* : ces raisons *probabilia* sont fournies par l'*inventio*, sujet même du livre d'Agricola, autrement dit par les lieux, puisque les lieux sont « ce qui renferme les arguments » et que les arguments sont « ce que l'on tire des lieux » (*Part.* 5 : « *In quibus latent argumentis* », « *Argumentis, quae ducuntur ex locis* »). *Ad faciendam fidem* : après avoir trouvé les raisons *probabilia*, il faut choisir parmi elles, ne retenir que celles qui sont adaptées (*ad*) à la thèse ou cause défendue – c'est-à-dire, après l'*inventio*, le *judicium*. Cette lecture est confirmée ici par la fin de l'alinéa : repérer dans chaque chose « ce qui est susceptible d'être approuvé » (« *probabile* ») et « d'être approprié à l'objectif de notre discours » (« *aptumque instituto orationis nostrae* »).

11 La méthode des lieux serait donc réservée à des cerveaux de seconde catégorie. De même Cicéron, quand il l'introduit, dit qu'elle a été totalement laissée de côté par les stoïciens (« *totam reliquerunt* », *Top.* 6). Concessions tactiques pour présenter une démarche qui peut sembler laborieuse ?

12 Formule généralement attribuée à Socrate. D'ailleurs l'Académie, fondée par son disciple Platon, évoluera vers le scepticisme (Moyenne et Nouvelle Académie). Sénèque en énumère

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

chacun selon son génie propre les tire de côté et d'autre à proportion de l'avantage qu'il peut en tirer pour son argumentation. Mais ceux pour lesquels cette méthode des lieux est du plus grand apport, ce sont ceux qui traitent d'affaires pour lesquelles il n'y a aucune technique sûre, transmise comme un art, je veux dire les dirigeants de l'État, ceux qui prennent les décisions. Que le sujet soit la paix, la guerre ou toute autre affaire sur laquelle il faut décider ici et maintenant[13], il appartient aux dirigeants de susciter la confiance tantôt du Sénat, tantôt du peuple ; il en va de même pour ceux qui, dans les procès, accusent, défendent, poursuivent, rejettent, et pour ceux dont la profession est d'instruire le peuple sur la justice, la religion, la piété. Assurément, certains de ces enseignements se retrouvent dans les arts eux-mêmes : mais, trop subtils, tirés des écoles, pour ainsi dire trop fins, ils n'entrent pas dans les esprits trop épais du peuple, ou ne s'y fixent pas ; il est touché davantage par des arguments plus frustes et plus communs (parce que plus populaires et plus massifs). De même, les oreilles délicates, la lyre et la cithare seules les séduisent ; mais le soldat, on ne l'enflammera qu'au son de la trompette. Car pour les esprits épais il faut, dit le proverbe[14], de l'épais. Mais cette faculté, semble-t-il, ne prépare pas seulement à la parole, et ne subvient pas uniquement à l'abondance du dire : [3] elle ouvre également la voie à la prudence et au bon examen, puisque la sagesse ne consiste manifestement en rien d'autre qu'à discerner ce qui est en chaque chose et à rassembler les éléments concordants et discordants, à quoi mène chaque chose et ce qui peut en résulter. En témoignent les deux orateurs les plus éloquents des deux langues, Démosthène et Cicéron. De même que leurs discours sont de la plus grande sagesse, le mérite [*laus*] de leur jugement et de leur sagesse propres (quoique des rivaux aient trouvé quelques sujets de blâme dans leur vie[15]) leur est

---

les écoles (*Lettre* 88, § 44) : Pyrrhoniens, Mégariens, Érétriens, en plus des Académiciens, tous philosophes « qui ont introduit un nouveau savoir : ne rien savoir ».

13 « *In rem praesentem* » : Alard (p. 6) s'appuie sur des exemples tirés de Cicéron (*Off.* I, 10), Quintilien (VI, 1, 31) et Budé (*Pandectes*) pour donner à cette expression le sens d'« ici » plutôt que de « maintenant » : « *'In rem praesentem' non tempus, sed locus significat* » (« Ce *"In rem praesentem"* n'indique pas le temps mais le lieu »).

14 *Proverbia sententiaeque latinitatis medii ac recentis aevi*, *Nova series*, I, 7, p. 448, n° 35806 (1982).

15 Même constatation, développée, chez Quintilien, XII, 1, 14. On reprochait à Démosthène d'être avide et d'avoir été soudoyé par le roi de Perse ; à Cicéron ses fluctuations entre les « républicains » et César. Quintilien ne réfute pas directement ces accusations, mais avance d'autres actions, méritoires.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

reconnu même par les envieux. En effet parler sagement sans avoir pensé sagement, cela n'est pas possible[16]. Car il peut se trouver des gens pour projeter [*providere*] quelque chose, et ne pas le faire ; mais pour dire ce qu'on n'a pas projeté, il ne se trouvera personne[17]. En voilà maintenant assez sur l'origine des lieux et leur utilité.

16 « *Dicere prudenter, nisi qui prudenter cogitarit, non potest* » : formule proche de celle de Cicéron, *Br.* 23 : « *Dicere enim bene nemo potest, nisi qui prudenter intelligit* ».

17 Au-delà de l'instruction (« *docere* »), il y a une autre capacité à acquérir (un autre habitus ou *facultas*, mot qui chez Quintilien traduit le grec *hexis*). Cette « faculté » est la prudence (*prudentia*) ou prévoyance (*providentia*), dont la fin du chapitre multiplie les mentions. En effet, la connaissance du fond des choses (« *quid in quaque re sit positum* »), le discernement des éléments concordants (« *consentanea* ») et discordants (« *dissentanea* »), le savoir de l'issue (« *quo quicque ducat* ») permettent de prévenir. Cette capacité n'est pas offerte par la dialectique, mais elle en ouvre la voie (« *aperire viam* »), par exemple par l'étude des conséquences (« *quid evenire possit* »). Autant le *movere* et le *delectare* sont des ajouts (« *accessio* ») surfaits, autant cette initiation à la prudence et aux conseils/décisions (« *consilia* ») mène, elle, vers Démosthène et Cicéron. Voir F. Goyet, *Les Audaces de la prudence*, Paris, Classiques Garnier, 2009.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 2
Qu'est-ce qu'un lieu[18] ?

[6] Comme nous allons parler des lieux, il serait tout à fait approprié de définir ce qu'est un lieu. Pour que ce soit plus clair, nous allons reprendre de plus haut en développant davantage. Nous avons dit précédemment qu'une chose en discussion ne peut se prouver par elle-même. Ce qui est trop clair, je pense, pour [7] qu'il faille le démontrer (ainsi les ténèbres, si elles doivent admettre notre vision, ont besoin d'une source lumineuse venue d'ailleurs). Il est donc établi que ce qui doit être prouvé tire sa crédibilité d'une autre chose. Mais toute chose ne peut prouver toute autre[19]. Lorsqu'on raisonne sur le meilleur gouvernement pour la cité [*disserenti de optimo civitatis statu*], quelle utilité peut-il y avoir pour celui qui débat sur la meilleure constitution – est-il plus avantageux qu'elle soit régie par la décision d'un seul ou l'accord de tous ? –, de savoir si les poissons respirent ou non sous l'eau[20] ? De même si on essaie de convaincre César de faire la guerre à Pompée[21], que gagnerait-on à savoir si, dans la région de la terre opposée à la nôtre, habitent des hommes que les Grecs appellent *antichtones* ? Par conséquent, à ceux qui raisonnent sur des choses étrangères à la question posée et sans aucun lien avec l'objectif de leur discours, on dit d'ordinaire : « Dans quel but tout cela ? » ou : « Je comprends ce que tu dis ; ce que tu veux dire, je ne le comprends pas ». Sur le même sujet, le philosophe Démonax a ce mot spirituel : voyant deux hommes qui raisonnaient, dont l'un tenait

18 Titre de Phrissémius (p. 5) : « *Quae quibus probandis conveniant, quomodo inveniendum dijudicandumque medium seu argumentum, et quid locus* », « Instruments appropriés pour chaque preuve ; procédés pour trouver et juger le moyen terme ou argument ; définition du lieu ».

19 Formule reprise en I, 21. Méfiance à l'égard de l'accumulation de preuves. Alard (p. 9) : il faut procéder au choix (« *delectus* ») des lieux, et non y puiser comme dans une masse indistincte (« *acervus* »), voir Quintilien, II, 12, 6 : « Les ignorants semblent avoir plus d'abondance verbale [*indocti videntur copiam habere majorem*], chez un orateur instruit, il y a et choix et mesure [*doctis est et electio et modus*]. »

20 Question traitée par la science antique : Aristote répond négativement (*De Anima*, II, 8), au contraire de Pline l'Ancien (IX, 7, 16, 17).

21 Curion, dans Lucain (I, 273-291), donne deux arguments à César : il a fait le plus dur ; il ne peut plus reculer.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

des propos qui n'avaient rien à voir avec la question, et l'autre répondait d'une manière non moins saugrenue : « Ces deux-là forment une fine équipe : l'un a l'air de traire un bouc tandis que l'autre tend une passoire en-dessous[22] ! » Quoique, d'après Aristote[23], le vrai s'accorde avec le vrai et que des vérités ne puissent être discordantes, c'est un point de s'accorder [*consentire*], un autre d'établir la confiance [*fidem astruere*]. Donc, pour qu'une chose puisse en confirmer une autre, il faut que, par quelque moyen, elle soit reliée, et pour ainsi dire apparentée à celle qu'elle est destinée à prouver, et qu'elle apparaisse telle que, si on l'affirme, la chose ne puisse exister sans elle[24], et si on la nie, la chose ne puisse être supprimée qu'avec elle. Pour que cela puisse être mieux compris, montrons-le par un exemple plus gros mais plus clair. Nous voyons, dans la mesure des grandeurs[25], que si deux objets sont proposés dont nous voudrions montrer qu'ils sont égaux ou inégaux, mais qu'on ne peut comparer directement l'un à l'autre, on recourt à un troisième qui peut être comparé aux deux, non pas choisi à l'aveugle et quelconque, mais égal au moins à l'un des deux. Appliqué ensuite à l'autre, s'il est aussi égal à celui-ci, nous disons que les deux objets à comparer sont égaux[26] ; mais s'il ne lui est pas égal, les deux sont inégaux, car c'est une propriété avérée et vérifiée que deux grandeurs égales à une troisième le sont aussi entre elles, et si l'une est égale à une troisième et l'autre non, elles sont inégales entre elles. Pourquoi tout cela ? Pour montrer que ce que j'ai dit au sujet des grandeurs est vrai pour toute la nature : deux choses quelconques qui s'accordent avec une troisième s'accordent aussi entre elles. J'appelle [8] « en accord » [*consentanea*] deux choses dont on peut dire de l'une ce qu'on dit de l'autre : par exemple 'homme' et 'substance' se rencontrent en 'vivant' parce que tout vivant est substance et que tout homme est vivant ; il s'ensuit donc que les deux eux-mêmes se rencontrent, c'est-à-dire que « tout homme est substance » ;

22 Alard (p. 10) : c'est là un « *asteismos* », un trait élégant et absurde. L'anecdote est chez Lucien (*Démonax*, 28) ; reprise par Érasme, adage 251, *Mulgere hircum* (« Traire un bouc »). Souci du « *delectare* » dans ce paragraphe ? D'abord des rapprochements incongrus ; puis une anecdote plaisante.

23 Aristote, *Premiers Analytiques*, I, 32, 47a.

24 Alard (p. 10) témoigne de sa perplexité : une chose qui en confirme une autre ne pourrait être supprimée que si cette dernière l'est.

25 « *In metienda rerum magnitudine* » : litt. « dans la mesure de la grandeur des choses ».

26 Nié par Carnéade (Alard p. 12). Mais c'est peut-être plus une confirmation de cette proposition : il faut être sceptique au point de Carnéade pour la nier.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

et inversement, si de deux choses l'une s'accorde avec une troisième et l'autre s'en distingue, ces choses aussi se distinguent entre elles comme 'pierre' et 'homme' : 'vivant' se distingue de 'pierre' mais s'accorde avec 'homme' ; il est donc certain que 'pierre' et 'homme' se distinguent.

Lorsque l'on veut donc examiner si deux choses quelconques s'accordent entre elles ou non mais qu'elles ne peuvent, comme nous l'avons dit pour les grandeurs, être comparées directement, et qu'il n'est pas possible, pour cette raison, de percevoir par elles-mêmes si elles s'accordent ou se distinguent, il faut trouver un troisième élément qui s'accorde d'une manière certaine à l'une des deux choses ; comparé ensuite à la seconde, suivant qu'il[27] s'accorde ou se distingue d'elle, on saura que les deux choses qui ont été proposées ont le même rapport. Ce troisième élément tantôt est dit « moyen terme de l'argumentation[28] », car il joint les données proposées comme deux extrêmes ; tantôt, parce qu'il est joint aux données proposées d'une manière qui est susceptible d'être approuvée et qu'il sert à créer la confiance, on l'appelle « argument ». Cette partie où l'on recherche le moyen terme ou l'argument, les dialecticiens l'appellent l'« invention ». Il y a une deuxième partie qui est appelée « jugement ». Ce qu'est celui-ci, nous allons l'indiquer à partir de l'exemple précédent. Lorsque nous choisissons une mesure pour deux grandeurs, il faut, en vue d'un résultat correct, qu'elle soit précise et invariable. Car si on peut l'étirer ou la resserrer étroitement et que (comme l'affirme Aristote à propos de la règle lesbienne qui s'infléchit selon la forme du mur), elle s'adapte à la grandeur à mesurer, elle sera assurément trompeuse[29]. Ainsi cette chose une avec laquelle les propositions doivent être en accord ou en désaccord comme nous l'avons dit, si elle n'est une que par l'opinion ou l'apparence et non en

27 *« Proinde ut »* : Alard (p. 12) donne une explication grammaticale, pour remédier aux lacunes en latin des jeunes (« *juventus* »), et nous les révèle par là même.

28 Invention fondée sur le moyen terme : on recherche, dans la chose, ses liens logiques : le tout dont elle est une partie, le genre dont elle est une espèce, etc. À distinguer d'une invention consistant à recueillir des sentences, des maximes, qui nourrissent l'invention en fournissant des majeures de syllogisme. Agricola rejette la maxime (voir I, 29).

29 Aristote, *Éthique à Nicomaque* V, 14, 1137b : « De ce qui est, en effet, indéterminé, la règle aussi est indéterminée, à la façon de la règle de plomb utilisée dans les constructions de Lesbos : de même que la règle épouse les contours de la pierre et n'est pas rigide, ainsi le décret est adapté aux faits » (trad. J. Tricot). Pour Aristote, cette flexibilité est une qualité ; à la Renaissance, elle exprime au contraire la soumission de la loi aux mœurs (Érasme, adage 493, *Lesbia regula*, « La règle de Lesbos »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

vrai, nous serons trompés dans notre argumentation, avec ce résultat que, ce dont nous avons cru montrer l'accord par notre argumentation sera en désaccord au plus haut point, et, au contraire, nous percevrons comme en désaccord ce qui en réalité s'accorde. Lorsque nous disons par exemple : « Quelque vivant est irrationnel[30], l'homme est un vivant donc l'homme est irrationnel », 'irrationnel' et 'homme' semblent certes liés dans 'vivant', mais il est évident que ce n'est pas du même vivant dont on dit qu'il est irrationnel et qu'il est homme, et que c'est seulement à cause de l'ambiguïté de leur dénomination et de la similitude de leur genre qu'ils paraissent identiques. Que si l'on use du jugement et que, fidèle à la règle du syllogisme[31], on dise [9] : « Tout vivant est irrationnel, l'homme est un vivant, donc l'homme est irrationnel », il semble que dans 'vivant' soient joints 'irrationnel' et 'homme' ; on considère en accord ce qui est en désaccord comme dans : « Tout vivant est irrationnel » : il n'est dès lors pas étonnant, bien que 'homme' s'accorde avec 'vivant', qu'il ne s'accorde pas avec 'irrationnel'. Afin qu'il soit donc sûr et clair que ce que nous utilisons n'ait pas seulement l'apparence mais la réalité de l'unité, on a ajouté une partie à l'invention, le jugement, qui comporte les règles concernant les modes et les figures des syllogismes et toute forme de prévention contre les raisonnements captieux ou sophismes[32]. Mais, quant à moi, je vais traiter dans ces livres de la première partie, qui concerne l'invention[33].

À regarder ce que j'ai dit à son sujet, il n'échappera pas que ce que j'ai avancé est vrai : tout ce qui est dit pour ou contre une chose quelconque présente une cohérence et un lien avec cette chose par une sorte d'association naturelle. Or le nombre des choses est immense, et donc immense aussi le nombre de leurs propriétés et de leurs différences. D'où vient que tout ce qui s'accorde avec des choses particulières ou s'en distingue, ni le discours, ni la puissance de l'esprit humain ne

30 « *Irrationalis* » : Mundt : « *ohne Vernunft* », Van der Poel : « non doué de raison ». Ne vaut-il pas mieux traduire en un mot un terme usuel dans le texte : « irrationnel », en forçant un peu sur le sens, et en faisant confiance au contexte ?

31 Réduction du jugement : il n'est plus qu'un instrument de vérification du bon fonctionnement de l'invention, et non la faculté souveraine des stoïciens (Cicéron, *Top.* 6).

32 Ceux-ci sont dévoilés si on les met sous forme de syllogisme.

33 Agricola formule ici son projet : se concentrer sur l'invention, après des siècles de logique aristotélicienne, qui privilégient le jugement. Néanmoins comme le montre Van der Poel (p. 93, note 14), il est amené à réintroduire le jugement à plusieurs reprises en traitant de l'invention (II, 3, 18, 26), puis beaucoup plus à propos de la disposition (III, 8-13).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

peuvent l'embrasser dans sa particularité. Il y a pourtant en toutes choses, même si elles se distinguent chacune par des marques [*notae*] particulières, une conformation commune, elles tendent toutes à une similitude de nature dans le fait que, par exemple, elles ont toutes une substance à elles, naissent toutes de certaines causes, produisent toutes certains effets[34]. Des hommes parmi les plus doués ont extrait, de cette profuse variété des choses, des notions de base communes [*communia ista capita*] comme la substance, la cause, le résultat et d'autres que nous citerons bientôt. Si, par exemple, nous nous concentrons sur un objet, nous nous laisserons guider par ces divisions en parcourant d'emblée la chose dans la totalité de sa nature et ses parties, dans tout ce qui s'y accorde et tout ce qui s'y oppose, et nous en tirerons un argument approprié à la question proposée. Aussi ces notions ou points communs contiennent en eux à la fois tout ce qui peut être dit de tout et tous les arguments ; c'est pourquoi on les a appelés « lieux » : en eux reposent comme dans une réserve ou un entrepôt tous les outils pour susciter la confiance[35]. Un lieu n'est donc rien d'autre, pour quelque chose que ce soit, qu'une marque commune avec d'autres [*communis quaedam rei nota*], qui signale ce qu'on peut trouver dans chacune qui soit susceptible d'être approuvé[36]. Voilà notre définition du lieu.

34 Face au nombre immense des choses, Agricola se limite à leurs ressemblances. Il s'oppose ici à ceux qui recherchent la même maîtrise, mais par les différences, auteurs de florilèges et compilations de toutes sortes.

35 Voir Cicéron, *De Or.* II, 174 ; *Top.* 7-8.

36 Définition reformulée, en plus bref, à la fin du chapitre II, 26 (p. 356). Agricola recourt aux images usitées pour caractériser les lieux. Elles progressent en précision : d'abord « *receptus* » (réserve) et « *thesaurus* » (entrepôt), qui supposent un contenu amassé et conviendraient peut-être mieux à la tradition cumulative ; enfin « *nota* », « marque », « panneau signalétique », mot plus adapté.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 3
Les lieux chez Aristote et les autres auteurs[37]

[14] J'ai peut-être l'air d'aborder ces questions d'une manière trop fruste et trop prolixe si l'on considère leur nature et les usages de ceux qui les ont traitées avant moi. Je ne suis certes pas réfractaire au vrai au point d'ignorer qu'on peut en parler d'une manière plus précise et plus pointue, alors qu'il n'y a normalement rien de plus facile que d'esquiver la nature de chaque chose, en raisonnant sur des questions obscures d'une manière obscure[38], et qu'au contraire, c'est au prix de grandes sueurs qu'on tire Cerbère des Enfers[39], en portant à la lumière des vérités cachées et reléguées dans le tréfonds des choses, et en les faisant pour ainsi dire monter sur scène. Mais ce que je veux, c'est expliquer cela à mon public à moi[40], c'est-à-dire à des esprits peu affinés et expérimentés dans ce domaine, tandis que, pour les doctes, un maître est tout à fait superflu. Je voudrais aussi pouvoir l'exprimer, non seulement par la parole, mais également par la peinture, si le sujet le permettait, ou par la sculpture[41], et je m'estimerais de plus heureux s'il apparaît que je n'ai pas fourni ce travail pour moi seul, mais qu'il sera utile à quelques-uns et aidera aux recherches de quelques autres. Si seulement cet état d'esprit avait été celui d'une majorité de ces hommes qui furent également grands par l'intelligence et l'éloquence ! Tout, dans la philosophie, serait assurément plus accessible et plus clair. Je passerai sous silence ceux qui ont tenté de réduire toute la nature à des nombres ou à des figures[42], ceux qui ont tout dissimulé par des voiles et

37 Phr. (p. 10) : « Traitant des lieux après Aristote, Cicéron, Quintilien, Thémistius et Boèce, l'auteur n'a pas l'idée d'en traiter mieux, mais de manière plus développée et étendue, en s'adaptant davantage aux capacités de la jeunesse. »

38 « *De obscuris obscure disserere* » : préparation de la critique d'Aristote.

39 Cerbère, tiré des Enfers par Hercule (Ovide, *Met.* VII, 410-413).

40 « *Meae turbae* ». Mundt : « *meinem Häuflein* » (« à ma petite cour ») ; Van der Poel : « à mon public » ; Toscanella (p. 7) : « *a i miei ascoltanti* ».

41 Quintilien, XII, 9, 16 : « *Dicet scripta quam res patietur plurima, et, ut Demosthenes ait, si continget, et scalpta* [*B sculpta*] » (« Autant que le cas le permettra, on écrira ce que l'on doit dire, et même, suivant le mot de Démosthène, si la chance le permet, on le gravera [*B* sculptera] »).

42 Les Pythagoriciens, les Platoniciens, Nicolas de Cuse.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

des détours dignes des Mystères[43], ceux enfin qui recherchent l'obscurité de la parole au point d'enfouir la clarté des choses sous les ténèbres du discours (on croirait que ce qu'ils savaient ils ne voulaient pas le révéler mais en même temps ne pouvaient le taire)[44] : c'est d'Aristote que je vais parler. Il est presque le seul de tous les philosophes de l'Antiquité qui ait été constamment pratiqué, le seul que manient les apprentis philosophes, le premier que les jeunes garçons étudient, le dernier à accompagner les vieillards dans la tombe, lui que tous les arts, tous les types d'étude usent, annexent, découpent. Un grand homme de toute façon, et que la postérité admire à juste titre. Je ne voudrais pas, d'ailleurs, que soit portée la moindre atteinte à la mémoire d'un homme qui a rendu de très grands services aux études en donnant une forme accomplie à toutes [15] les parties de la philosophie, et je ne saurais penser qu'on puisse rien retirer à une renommée que la considération de tant de siècles a confortée. Mais je trouve regrettable que se soit installée dans l'esprit de cet homme d'une si grande autorité l'idée qu'il ne fallait pas exprimer simplement et clairement ce qu'il avait trouvé, de sorte qu'en plus de l'effort dû à l'obscurité des choses elles-mêmes, une difficulté supplémentaire nous était imposée par la nécessité où il nous a mis de traquer avec des filets sa pensée, suspendue et oblique comme celle d'un oracle[45].

Thémistius[46] aussi témoigne de la très grande différence entre ce qu'Aristote a publié et ce qu'il a transmis dans son école : c'était folie d'espérer saisir sa pensée en lisant ses livres. Mais pourquoi parler de Thémistius ? Aristote lui-même est un témoin des plus sûrs contre lui-même, car il écrit dans une lettre à Alexandre qu'il a bien édité son œuvre philosophique mais que, pour ceux qui ne l'auraient pas entendu

43 Alard (p. 19) cite Lucrèce, Démocrite et Orphée.

44 Héraclite l'Obscur (« *skoteinos* »), que Socrate aurait qualifié de « plongeur de Délos » (« *Delius natator* », Érasme, adage 529), pour sa profondeur inaccessible. Long détour avant d'aborder la véritable cible, Aristote.

45 Ici Agricola abandonne l'expression simple qui convient au *docere* (instruire) : indignation feinte ou réelle, *movere* teinté de *delectare*, bref, une sorte d'exercice rhétorique dans un traité de rhétorique. Voir aussi, à propos d'Aristote, des passages où la moquerie, inhabituelle dans ce genre d'ouvrage, confine à l'exercice de style : sur l'engouement excessif de ses disciples (« Quant à nous nous cramponnons… », au paragraphe qui suit celui-ci) et sur sa posture de chef de famille (III, 10, 420).

46 Commentateur d'Aristote. Alard (p. 19) : « Comme la seiche, quand elle sent le filet du pêcheur, crache son encre, pour qu'échappant à ses yeux elle ne soit pas prise, Aristote quant à lui, répand son obscurité pour ne pas être réfuté. »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

sur ces mêmes questions, ce serait comme si elle ne l'avait pas été[47]. Quant à nous, nous nous cramponnons férocement et avec les dents, non seulement à ses idées mais aussi à ses moindres expressions, et, si on essaie d'y déplacer quelque chose ou de s'en écarter, ne serait-ce que d'un doigt comme on dit, nous poussons des hurlements comme si on nous amputait ou brûlait, et nous supporterions plus facilement qu'on retranche quelque chose aux mystères ou aux fondements de la religion.

Pour moi Aristote était grand par l'intelligence, le savoir, l'éloquence, l'expérience et la sagesse et, pour le dire une fois pour toutes, un grand homme ; mais cependant rien qu'un homme, à qui quelque chose a pu échapper, qui, de même qu'il n'a pas tout découvert en premier, a laissé à ses successeurs quelques découvertes à faire ; qui croyait que ce qu'il avait découvert ne devait même pas être livré en totalité au grand public, et qui, plus d'une fois, peut-être par un goût de contredire[48] fréquent chez les intelligences supérieures, a jugé qu'il fallait dire non pas tant ce que lui-même pensait, mais le contraire de ce que d'autres avaient pensé. Dans la plupart des cas il est dans le vrai, mais d'autres auteurs ne sont pas mauvais sur quelques points. C'est pourquoi il convient, je crois, d'avoir de l'indulgence pour ceux qui pensaient qu'il ne fallait pas, à toute force et en toute occasion, s'accrocher à lui comme à un rocher, et qui n'ont pas désespéré de leur propre intelligence : puisque ce serait paraître ingrat et injuste à l'égard de la nature, notre mère à tous, de croire que tous ses dons, elle ne les a dispensés qu'à un seul de ses rejetons, et qu'elle a voulu, pour le reste du genre humain, demeurer stérile et sans force[49].

Pour en revenir maintenant à notre sujet, Aristote a écrit huit livres sur les lieux[50], savants et bien composés, comme le reste ; mais il semble enfermer sa matière dans des limites trop étroites. [16] Il a voulu en effet que tout ce sur quoi nous raisonnons soit contenu en quatre

47 Aristote à Alexandre (dans Aulu-Gelle, *Nuits attiques* XX, 5, 9) : « Sache que [mes leçons] sont publiées et qu'elles ne le sont pas [*ekdedomenous kai mè ekdedomenous*]. Car elles ne seront intelligibles [*xunetoi*] que pour ceux qui m'auront entendu. »

48 « *Contradicendi studio* » : Aristote s'éloignant de Platon après vingt ans d'apprentissage (Diogène Laërce). Constante dans les anecdotes concernant les philosophes.

49 Lieu commun d'une répartition équitable, voir par exemple Cic. *Inv.* II, 3. Poids d'Aristote, par rapport auquel il faut justifier tout écart. Même si le ton du passage peut paraître parodique.

50 *Les Topiques*.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

questions : a-t-on affaire à une définition, un genre, une qualité propre ou un accident[51] ? Comme par exemple dans les questions de ce type : « La définition de l'homme est-elle 'vivant rationnel' ? », « Le genre de l'homme est-il 'vivant' ? », « Le propre de l'homme est-il 'capable d'apprendre' ? », « Un accident de l'homme est-il 'blanc' ? » Quelque question que nous posions sur une chose, elle tombera assurément sur l'une de ces quatre subdivisions car on ne peut rien dire de plus sur quoi que ce soit. Mais nous ne posons pas toujours ces questions dans les mêmes termes qu'Aristote. Je ne demande pas toujours : « 'Blanc' est-il un accident de l'homme ? », mais parfois simplement : « L'homme est-il blanc ? » Non pas : « La définition de l'éclipse de soleil est-elle : "Position de la lune entre le soleil et notre regard" ? » mais : « N'est-ce que cela ? » Car certains ont pensé qu'une éclipse de soleil était autre chose. De même pour les autres questions, nous ne demandons pas non plus : « Le genre de l'homme est-il 'vivant' et son propre 'capable d'apprendre' ? » mais seulement : « L'homme est-il un vivant et est-il capable d'apprendre ? »

De fait, toutes les questions dont nous parlons ont pour seul but de vérifier si telle chose est dans telle autre, comme pour : « L'homme est-il un vivant ? », où je cherche à savoir si 'vivant' est contenu dans 'homme', et de même pour les autres questions. D'autre part 'être contenu dans ou non' se demande prioritairement pour l'accident. Il pourrait donc sembler que tout ce qui concerne ces questions a été suffisamment expliqué par le traitement de l'accident[52].

Cette opinion aurait quelque sens, si tout ce qui permet de montrer que quelque chose « est contenu dans », Aristote l'avait examiné lorsqu'il a parlé de l'accident.

Mais il ne décrit pas les lieux, ne donne ni leur nombre ni leur nom et se contente d'appliquer des arguments tirés des lieux à la question proposée.

---

51 « *Horon* », « *idion* », « *genos* », « *sumbebèkos* » : Aristote, *Top.* I, 4, 101b. Pour Phrissémius (p. 17), certains sont dans l'erreur en croyant qu'Agricola veut plus de quatre prédicables. En réalité celui-ci souhaiterait trois types de questions : « La chose existe-t-elle ? » (« *An sit ?* »); « Telle chose est-elle dans telle autre ? » (« *Hoc illi insit ?* »); « Comment est-elle dans telle autre ? » (« *Quo modo unum alteri insit ?* »). Cette présentation paraît plus large, parce que, au lieu de ne comporter que quatre prédicables, elle les montre comme inclus dans une seule des trois questions à poser : « Comment ? »

52 Aristote, *Top.* I, 5, 102b ; II, 108b *sq.* ; III, 116a *sq.*

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Ensuite, il présente comme lieux beaucoup de choses qui n'ont les propriétés d'aucun lieu, comme lorsqu'il demande qu'on examine l'ensemble des objets qui comportent tous une caractéristique ou ne la comportent pas, et pour lesquels on peut donc affirmer ou nier cette caractéristique dans leur totalité[53]. Ce à propos de quoi on affirme, il l'appelle espèce. Comment cela ? La définition, le genre, le propre ne sont-ils pas en tout ? La plupart des accidents (si nous devons appeler « accident » tout ce qui ne fait pas partie des trois catégories citées) est également en tout. En effet, il n'y a rien qui ne puisse ne pas être nié universellement de certaines choses. Car tout ce qui est affirmé d'une chose est nié d'une chose opposée à sa nature. Il y a également le fait que, d'après lui, il faut indiquer à celui qui compose un raisonnement quelles choses il convient de désigner par le langage courant et lesquelles non[54] ; aussi, au cas où la matière proposée est trop mince pour un raisonnement, comment s'en échapper vers quelque chose de plus abondant[55] [17] ; puis la plus grande partie du reste, qui ne nous fournit pas de quoi tirer des arguments, mais contient seulement des astuces et des ficelles pour l'auteur du raisonnement. Je ne vois pas comment on peut appeler cela des lieux.

Pourquoi donc ? Ne sont-ce pas là d'utiles préceptes ? Très utiles assurément, qui le nierait[56] ? Mais tout ce qui est utile pour l'auteur d'un raisonnement ne sera pas forcément un lieu. À moins qu'un savoir étendu, la perception précise de ce qui est en débat et un mode d'affirmation parfois agressif, nous voulions croire que ce sont là des lieux, puisque, sans ces préalables, personne ne peut construire un raisonnement convenable, et qu'une affirmation ferme suffit le plus souvent à emplir de confiance dans l'argument.

---

53 *Ibid.* II, 2, 109b.

54 *Ibid.* II, 2, 110a.

55 *Ibid.* II, 4, 111b. ; *id*., *Réfutations sophistiques*, 15, 174b. Van der Poel traduit *disserenti* par celui qui « compose un discours ». Mais Aristote ici s'adresse à un dialecticien, pas à un orateur.

56 « *Quid ergo ?* » (« Pourquoi donc ? ») ; « *Non utiliter praecipiuntur ista ?* » (« Ne sont-ce pas là d'utiles préceptes ? ») ; « *Quis neget ?* » (« Qui le nierait ? »). Dans les passages plus dialectiques, Agricola adopte une forme qui peut en évoquer les échanges. Ici un jeu de questions-réponses qui imite les face-à-face des débats d'école (*disputationes*). Agricola oppose plus loin les discours continu (« *oratio perpetua* ») et discontinu (« *oratio concisa* »), mais en montrant que des emprunts sont possibles : ici quelques bribes de face-à-face dans un exposé un peu ardu (voir II, 15, p. 254).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Ajoutons qu'Aristote a visiblement donné des limites trop resserrées à la dialectique en la bornant à quatre questions. Comme elle enseigne en effet la méthode de l'argumentation ou, ce qui est pareil, du raisonnement approuvable, elle a, semble-t-il, des frontières si étendues qu'elle embrasse tous les domaines qui prêtent à un débat raisonné et méthodique, et ne se restreint à nulle matière fixée à l'avance, se contentant de nous armer de manière à être parés et équipés pour tout combat.

Mais de cela chacun décidera selon ses vues. Cependant la chose apparaît d'elle-même : c'est un grand, un immense travail d'extirper les lieux des questions qu'Aristote a lui-même posées, pour les adapter à une autre pratique du raisonnement. De fait tous ceux qui s'arrogent aujourd'hui le titre de philosophe et désirent paraître un peu savants lisent certes ses livres, mais, bien qu'ils veuillent être considérés et appelés Péripatéticiens[57], ils sont néanmoins très loin de montrer ce qui fait le principal mérite [*laus*] de ceux-ci : l'aptitude à raisonner dans les deux sens sur tout sujet proposé, d'une manière appropriée et rapide[58]. Ils rabâchent plutôt des formules, comme le dit Cicéron[59], transmises de main en main dans les écoles depuis de longs siècles déjà. La raison en est à mon avis la suivante. Développer, à partir de l'organisation des lieux établie par Aristote, la faculté de raisonner avec facilité et abondance, c'est une tâche très difficile, qui demande un maximum d'efforts. D'autres ont suivi, qui ont produit des lieux sûrs et précis, utilisables dans toute discussion. Parmi eux Cicéron, dans *De l'Orateur*[60] adressé à son frère Quintus, et dans *Les Divisions de l'art oratoire*[61] adressé à son fils, a jugé suffisant de les énumérer. Dans un livre unique consacré à ce seul sujet et dédié à Trébatius, il a

57 Disciples d'Aristote.

58 Cicéron, *Tusc.* II, 9 : « C'est pourquoi j'ai toujours aimé la méthode des Péripatéticiens et de l'Académie, qui consiste à traiter le pour et le contre en tout sujet [*consuetudo de omnibus rebus in contrarias partes disserendi*] ; et la raison n'en est pas seulement qu'autrement il serait impossible de découvrir en chaque sujet la vraisemblance, c'est aussi parce qu'il y a là un excellent procédé d'entraînement à la parole [*maxima dicendi exercitatio*]. » Voir aussi *Fin.* V, 7.

59 Cicéron, *Fin.* IV, 10 « *… ne necesse sit isdem de rebus semper quasi dictata decantare, neque a commentariolis suis discedere* », « …ne pas nous astreindre perpétuellement à rabâcher en quelque sorte sous la dictée < d'un maître >, sans jamais nous écarter de nos cahiers ».

60 *De Or.* II, 162-174. Les lieux ne sont pas seulement énumérés, mais chacun est illustré par un exemple.

61 *Part.* 5-3, 8.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

tout développé d'une manière plus abondante[62]. Mais comme il était expert en droit autant que dans d'autres disciplines, nombreuses et importantes, et qu'il tenait avant tout compte de Trébatius, à qui il écrivait, lequel était lui-même parmi les meilleurs à professer le droit, il a tiré tous ses exemples du droit civil [*jus civilis*] ; d'où vient que certains passages sont un peu obscurs pour des auditeurs non habitués. [18] Quintilien, ensuite, traite des lieux dans le cinquième livre de l'*Institution Oratoire*, plus, autant qu'on puisse en juger, pour suivre un usage observé chez d'autres, que dans l'idée que cela concernait étroitement son projet[63]. On peut voir, par exemple, des lieux tirés des dialecticiens et des rhéteurs, qu'il a mélangés et confondus en une seule masse[64]. Thémistius, après eux, ainsi que Boèce, ont traité le même sujet[65]. Boèce n'a véritablement rien fait d'autre, comme il apparaît, qu'un exposé de Cicéron et de Thémistius, les considérant d'abord séparément ; puis il les a comparés et, prenant chaque lieu individuellement de part et d'autre, il les a harmonisés[66].

Thémistius a été préféré par ceux qui ont écrit après Boèce[67]. Mais ils se sont tous contentés de nommer les lieux ou de les caractériser en très peu de mots. C'est qu'ils ont estimé, je pense, qu'une connaissance plus avancée des lieux doit être atteinte par une réflexion philosophique plus approfondie. Ce qui est vrai, sans aucun doute, mais c'est long, tout le monde n'en a pas le temps, et cela peut être réalisé plus brièvement en un résumé plus adapté, autant qu'il est nécessaire à la matière présente, d'une manière qui dise ce qu'est un lieu, comment il est, et quelle est la

62 Les *Topiques* portent sur les lieux, et s'adressent à un juriste, Trébatius.

63 V, 10, 20-102 : la difficulté est à plusieurs niveaux. Il y a deux types de classement des lieux : à partir de la personne (« *a persona* ») ou de la chose (« *a re* », § 23-52) ; puis, suivant le fonctionnement propre de chaque lieu (la définition, le genre et l'espèce, etc.). Mais dès lors, c'est sans ordre : « à mesure qu'ils se présenteront » (« *ut… incurrent* », § 53). Cette abondance rend la consultation difficile : on ne peut « examiner avec attention toutes les espèces individuellement » (« *per singulas species exequi* », § 100-102). D'où, peut-être, les réserves d'Agricola pour un classement dont Quintilien reconnaît les inconvénients sans rien faire pour les corriger.

64 Distinction des lieux du point de vue de la dialectique et de la logique : voir plus loin II, 25.

65 L'organisation des lieux de Thémistius est rapportée par Boèce, *De diff. Top.* (PL 64, 1173-1216).

66 Boèce traite les trois aspects : les lieux chez Thémistius (PL 64, 1186D-1196B) ; la division des lieux chez Cicéron (1195B-1200C) ; tentative de synthèse (1200C-1206B).

67 Voir Niels Jorgen Green-Pedersen, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages…*, p. 83-343.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

propriété de chacun[68]. Quant à la pertinence et à la crédibilité des choses, qu'elles soient recherchées chez ceux dont elles ont été tirées. Pour moi qui n'ai pas juré d'être fidèle à tel ou tel maître[69], j'ai suivi l'auteur qui me paraissait bon, ou si aucun ne me satisfaisait, à la place d'un auteur j'ai suivi ma propre raison. Non que je puisse évidemment espérer faire mieux que ces très grands savants – comment le pourrais-je en effet ! –, mais afin de transmettre et appréhender ces sujets d'une manière plus élémentaire et plus développée, comme je l'ai dit précédemment. Ils seront sans doute exposés avec moins de précision, mais peu importe : mon seul souhait est qu'ils soient expliqués avec plus de clarté.

68 Une fois de plus, l'approfondissement philosophique est déclaré inapproprié pour les lieux.

69 « *Ego ut qui in nullius juraverim verba*. » Reprise d'Horace, « *Nullius addictus jurare in verba magistri* » : « (si vous me demandez) à quel maître je suis attaché : il n'en est aucun à qui j'aie juré d'être fidèle » (*Épîtres*, I, 1, 14, trad. abbé Batteux, 1750).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 4
Division des lieux

[22] Puisque, nous l'avons dit[70], rien ne peut être utilisé pour susciter la confiance en une autre chose si elle n'y est rattachée par quelque partie, ce que nous devons savoir en premier, c'est que certaines choses sont liées à d'autres en y étant intégrées, d'autres en étant en-dehors d'elles. Dans les choses mêmes : par exemple si je veux prouver que Cicéron va mourir : parce qu'il est homme, qu'il est composé d'éléments corruptibles, qu'il est soumis aux douleurs et aux maladies. Il est clair que tout cela est en Cicéron. Mais si je dis qu'il est né d'un père mortel et d'une mère mortelle, que tous les hommes avant lui sont morts, que rien sinon Dieu et les choses divines n'est immortel, tout cela, père, mère, tous les hommes avant lui, Dieu et les choses divines : tout cela est hors de Cicéron. Faisons donc cette première division des lieux : les uns internes [*loci interni*], les autres externes [*loci externi*[71]].

Puis, parmi ceux qui sont dans les choses, les uns sont dans la substance [*in substantia*], les autres près de la substance [*circa substantiam*].

Dans la substance se trouvent les lieux dont les choses tirent ce qu'elles sont, comme la définition [*definitio*], quoiqu'elle ne paraisse pas tant être dans la substance qu'être elle-même la substance de la chose. En outre, ce qu'englobe la définition, comme le genre et la marque propre de la chose [*genus et propria rei notio*], qu'on appelle différence[72]. Mais parce que celle-ci est la même chose que ce que nous appelons « le propre », ou parce que nous utilisons le plus souvent « le propre » à la place de son nom, nous désignerons aussi le lieu qui la concerne par

70 Voir plus haut I, 2.

71 Cicéron, *Top.* 8. Thémistius ajoute des lieux intermédiaires (« *loci medii* ») : Boèce, *De diff. Top.* (PL 64, 1192-1194, 1201F).

72 Alard (p. 25) donne une autre définition de la différence propre, qui serait l'« effet » (« *effectum* ») ou la « fonction telle qu'elle est inscrite dans la disposition de l'âme » (« *officium in animi habitudine* ») : donc, pour l'homme, d'« être doué de raison et d'intellect » (« *ratione et intellectu praeditum esse* »). Alard justifie cet ajout : proposer toutes les opinions au lecteur, « pour que nulle voie ne soit d'entrée close à personne » (« *ne cuique sit praeclusa via* »), p. 25. Son souci d'exhaustivité s'oppose au pragmatisme d'Agricola, qui écarte ce qui ne lui est pas utile.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

le nom de « propre » [*proprium*[73]]. Les parties [*partes*] également sont dans la substance du tout [*totum*], puisque, sans elles, le tout ne peut se constituer. Ensuite, aussi, les lieux qu'on dit conjugués [*conjugata*], qui ne se distinguent que par une variation du mot, comme 'sage' et 'sagesse', 'blanc' et 'blancheur'. Certes, la sagesse n'est pas dans la substance du sage en tant qu'homme : mais comme on ne raisonne sur un sage qu'en tant qu'il est sage, il est sûr que dans sa substance il y a la sagesse[74] et qu'il ne peut être compris et à plus forte raison exister sans elle. Ajoutons encore l'espèce [*species*] et le tout. L'espèce ne semble pas appartenir à la substance du genre. Cependant elle en est une partie, et le genre, bien qu'il puisse peut-être exister sans chacune des espèces en particulier, ne le peut sans toutes. Et de même pour le tout : quoique des parties puissent subsister dans certaines choses sans lui, la propriété même d'être des parties, elles ne peuvent l'avoir sans [23] le tout[75]. La plupart aussi des parties sont ainsi faites qu'elles ne peuvent demeurer sans le tout, car une main coupée, un œil arraché, on ne pourrait pas plus dire qu'ils sont ce qu'ils étaient antérieurement que les mêmes choses représentées en peinture, en bronze ou en une quelconque autre matière[76]. Mais quoi qu'il en soit de cela, ce n'est pas très important pour mon projet présent. Il est suffisant, puisque ces lieux sont étroitement apparentés et se traitent d'une manière solidaire, que nous les intégrions dans la même liste.

Près de la substance sont les lieux qui, étant dans la chose, lui apportent une manière d'être et une certaine disposition [*modus… affectio*]. Ils sont

73 Volonté de simplifier justifiée en I, 3. Alard réprouve (p. 24), insistant sur la distinction entre la différence (du côté de la puissance) et le propre (du côté de l'acte). La complexité de son explication tendrait à donner raison à Agricola.

74 Alard (p. 25) dénonce une impropriété : la sagesse est extrinsèque par rapport à l'homme : il refuse donc d'intégrer la sagesse dans la substance de l'homme, même sage (« *substantia sapientis… quatenus sapiens est* »).

75 Phrissémius (p. 23) : l'appartenance de l'espèce à la substance du genre, du tout à la substance de la partie n'obéit pas au même degré de nécessité qu'on observe pour d'autres lieux, mais il y a une parenté, et une sorte de familiarité (« *quaedam horum cognatio velutique necessitudo* ») telle que nous pouvons les relier quand nous développons les lieux (« *in explicandis locis* »).

76 Écho de la doctrine des parties « intégrantes » (encore mentionnée en 1710 par Jouvancy, *L'Élève de rhétorique*, p. 504, n. 30), qui découle de Cicéron, à propos de son opposition entre *partitio* et *diuisio*. *Top.* 30 : dans la première, « il y a pour ainsi dire des membres, tout comme dans le corps on distingue la tête, les épaules, les mains, les flancs, les jambes, les pieds, etc. »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

de deux sortes. Ou ils demeurent stables et ont une apparence de repos comme la beauté, la force, la santé. Ou ils se situent dans le mouvement et le flux, comme de combattre, dormir, courir. Nous appellerons les uns adjacents [*adjacentia*], les autres actes [*actus*]. Joignons-leur ceux qui les contiennent. Aristote les nomme *hupokeimena*, nous, d'un terme courant, « substrats » [*subjecta*[77]]. Ainsi disons-nous Cicéron substrat de l'éloquence et Caton de la sévérité et de même pour chaque objet selon qu'il contient un adjacent ou un acte. Voilà ce qu'il en est de la liste des lieux internes.

Quant aux lieux externes ils se comportent généralement de la manière suivante. Certains d'entre eux, qui sont hors de la chose, lui sont liés par un lien nécessaire. Ils sont d'une telle sorte qu'ils font advenir la chose par leur action propre : on les appelle causes [*causae*] : cause efficiente [*efficiens*], comme le constructeur d'une maison, finale [*finis*], comme l'habitation de la maison. Auxquelles se joignent également celles que Cicéron appelle *effecta* [effets] ou *eventa* [résultats[78]] ; personnellement je préfère de beaucoup « résultats ». Pour parler en termes appropriés, ce qui advient par une cause efficiente ce sont donc des effets, comme la chaussure pour le cordonnier ; par une cause finale, des moyens [*destinata*], comme la protection des pieds pour la chaussure. Ils peuvent de plus être désignés par un seul nom : les « apparentés » [*cognata*].

D'autres, appelés « éléments appliqués » [*applicata*], sont ainsi faits que la chose n'advient pas par eux, mais qu'elle en tire une certaine apparence et son nom. De ceux-ci l'un enveloppe la chose : c'est le lieu [*locus*] ; un autre mesure son action : c'est le temps [*tempus*] ; d'autres s'attachent à la chose d'une manière différente. C'est ce qu'il est convenu d'appeler les « éléments connectés » [*connexa*], comme la richesse, le pouvoir, l'amitié.

Les autres lieux qui sont en-dehors de la chose ne s'y rattachent en revanche par aucune nécessité. Dont certains sont d'une telle sorte

77 « *Subjecta* » : la facilité consiste à traduire le mot par le dérivé français, « sujet(s) » (Mundt, en allemand, choisit « *Subjekt* »). Mais c'est un mot qui a une histoire compliquée et qui se définit dans son opposition à « objet ». On décalquerait aussi bien le modèle grec (« *hupokeimena* ») en préférant « support » ou « substrat », où transparaît le sens de ce qui est « placé sous ».

78 « *Effecta* » : *Top.* 67 ; « *eventa* » : *Part.* 7. Pour *eventa* même traduction chez Mundt, « *Ergebnis* » plutôt que « *Ereignis* » (événement). – Soit deux des quatre causes, efficiente et finale : mais plus bas (44), la différence est divisée en *forma* et *materia*, soit les causes formelle et matérielle.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

qu'eux-mêmes et la chose, l'un avec l'autre ou sans l'autre, peuvent exister ou ne pas exister. Nous les appelons « accidents » [*accidentia*]. D'autres sont hostiles l'un à l'autre et tendent à une nocivité réciproque : nous les nommons « contradictoires » [*repugnantia*]. Parmi les accidents, certains ont la particularité de se rapporter l'un à l'autre. Et cela, soit d'une chose à une autre comme 'querelle' et 'meurtre', 'pâleur' et 'maladie' : nous les [24] appelons « contingents » [*contingentia*] ; soit de mots à une chose, ce qui se produit, soit avec des mots seuls, quand nous rapportons le nom d'une chose à cette chose, soit un discours avec une chose, comme la louange [*laus*] et un homme courageux, le blâme et un crime : nous les appelons « exprimés » [*pronunciata*]. Ou bien deux choses sont rapportées à une troisième, choses dont l'une est soit plus grande que l'autre, comme le roi par rapport à un homme du peuple du point de vue de la richesse, soit plus petite, comme le disciple par rapport au maître du point de vue du savoir, soit égale, comme un homme juste par rapport à un autre homme juste du point de vue de l'honnêteté. Ou deux choses sont rapportées à deux autres comme l'hiver et la vieillesse au froid et à la lenteur[79], la tempête et la colère aux remous de la mer et au bouleversement de l'esprit. Ces derniers sont appelés « semblables » [*similia*], les précédents « parallèles » [*comparata*].

Mais certains des contradictoires sont dits opposés [*opposita*] : ceux qui se combattent l'un l'autre, résistent l'un à l'autre selon une règle invariable, comme le froid au chaud, et la vision à la cécité. Certains sont dits « séparés » [*disparata*] ou « distants » [*distantia*] – le profane dit « séparés », et Sénèque, me semble-t-il, « distants[80] ». Chez ceux-là l'un ne peut en rien être l'autre, comme l'homme, le cheval et le bœuf. De même 'homme' et 'blancheur', 'blancheur' et 'vitesse' sont distants, parce qu'il n'y a nulle identité entre eux.

79 « *Segnicies* » : chez Mundt, « *Schläfrigkeit* » (envie de dormir) ; chez Toscanella (p. 13), « *tardezza* ».

80 Mundt lui-même ne sait à quel passage de Sénèque renvoie Agricola : « peut-être la *Lettre* 102, § 3, 6-8 et 11 », où se trouve en effet l'expression « *ex distantibus* » (pas de note chez Toscanella, p. 13). *Lettre* 102, 6 : « Il existe des corps homogènes [*continua corpora*], tels que l'homme ; des corps composés [*composita*], comme un vaisseau, une maison et, généralement, enfin, ce qui doit son unité à l'assemblage de parties distinctes entre elles ; d'autres sont formés d'éléments discontinus [*quaedam ex distantibus*], et leurs membres demeurent séparés : ainsi une armée, un peuple, un sénat. » – *Cf.* I, 9, 53 sur les « homogènes », et le syntagme *distantia formis* chez Lucrèce (II, 334 et 373).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Voici donc l'inventaire des lieux : dans les lieux internes il y a ceux qui sont dans la substance, définition, genre, espèce, propre, tout, partie, conjugués ; et ceux qui sont près de la substance, adjacents, actes, substrats. Quant aux lieux externes, qui sont dits aussi apparentés, il y a : cause efficiente, finale, effets, résultats. Ceux qui sont dits appliqués : lieu, temps, connectés. Les accidents : contingents, exprimés, parallèles, semblables. Les contradictoires : opposés, distants.

Je n'ignore pas, cependant, que d'autres auteurs ont proposé d'autres noms que nous pour quelques lieux ; certains plus, d'autres moins. Si cela agrée davantage à quelques-uns, je n'y vois pas d'inconvénient. Ils ont qui suivre. À moi, qui ai l'habitude de me conformer à la nature et à l'ordre des choses[81], il m'a semblé que c'était de la manière ici employée que les lieux pouvaient être développés[82] le plus clairement et, en même temps, le plus exactement[83].

81 « *Natura ordinemque rerum* » : litt. « la nature et l'ordre des choses ». Idée qu'il y a un ordre naturel des choses, et plus profondément que la nature est ordonnée. Cette primauté de l'ordre naturel se retrouve dans la partie sur la disposition, où l'ordre naturel est le premier et le plus développé (III, 8, p. 414).

82 « *Explicare* » : « *erklären* » (expliquer) chez Mundt, qui traduit presque toujours ainsi *explicare*, et une seule fois par « *entfatlten* » (déplier, déployer). Or les dictionnaires latins des deux langues ne mentionnent que les variantes du « dépliement » et ne parlent pas d'« expliquer ».

83 Fin fréquente. Après un résumé du chapitre, insistance sur la modestie du projet. Toute liberté est laissée au lecteur. L'objectif d'Agricola quant à lui est d'être simple et clair. Critique implicite des « *doctissimi* » (« les grands savants ») ? Son opposition à eux semble se manifester dans le recours à la première personne, « *ego* », « *ego quidem* » (voir fin du chapitre précédent).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 5
La définition et sa méthode[84]

[26] C'est pour ainsi dire à la volée[85] que le chapitre précédent a présenté les lieux, leurs fondements et leur nombre. Nous allons désormais recommencer, en suivant chaque lieu d'une manière plus précise et circonstanciée. Le premier est, comme nous l'avons dit, celui de la définition. C'est un énoncé dans lequel on développe ce qu'est une chose[86]. Et tout le monde est d'accord[87] qu'il résulte du genre et de la différence[88], par exemple la définition de l'homme comme « vivant rationnel », où 'vivant' [*animal*] est le genre et 'rationnel' la différence, c'est-à-dire que ce qui est défini, l'homme, est l'espèce.

Le genre est ce qui, dans de nombreuses choses qui diffèrent par l'espèce, est prédiqué par la question : « Qu'est-ce[89] ? » ; par exemple à la question : « Qu'est-ce qu'un homme ? », « Qu'est-ce qu'un âne ? », « Qu'est-ce qu'un bœuf ? » on répond correctement : « L'homme est un vivant. », « L'âne est un vivant », « Le bœuf est un vivant ».

L'espèce est ce en quoi est subdivisé le genre, ainsi l'homme est une espèce du vivant, car il est une subdivision de 'vivant' : qui dit 'tout vivant' dit aussi 'homme' et c'en est une subdivision. Chez les vivants en effet nous disons qu'il y a l'homme d'un côté, la bête de l'autre.

---

84 Titre de Phrissémius (p. 24) : « Lieux internes à la substance. Définition, genre, espèce, différence ; définition et description. Recherche de la définition selon la chose. Quelques règles générales de la définition. »

85 « *Velut semina quaedam* » : « comme quelques graines ». Métaphore classique, pour caractériser l'action de l'exorde ; ici, avec le chapitre 5, elle en signale la fin.

86 Voir Cic. *Top.* 5, 26. Ailleurs Cicéron demande en plus qu'elle soit brève : « *brevis* » (*De Or.*), « *quam brevissime* » (« très brève », *Brutus*). *Bref* dans ce contexte signifie : ne dire que le nécessaire.

87 Alard nuance (p. 29) : il s'agit là de la définition des philosophes, jugée trop étroite pour les orateurs. Ceux-ci doivent se mettre au niveau de l'intelligence commune (« *ad commune iudicium et popularem intelligentiam* »), en s'autorisant plus d'abondance et le recours à la métaphore.

88 À condition qu'ils soient faciles à saisir. Sinon il faut leur préférer les causes, les effets, les accidents ou tout autre lieu, d'après Phrissémius (p. 27).

89 Aristote, *Top.* I, 5, 102a ; Sénèque, *Lettre* 58, 7 *sq.* Mais Phrissémius (p. 27) n'est pas d'accord : « Il faut répondre par toute la définition, et non pas seulement par le genre ». C'est certainement vrai si on s'adresse à des logiciens ; mais Agricola avait précisé qu'il parlait à « *meae turbae* » (« mon public »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

La différence est la marque propre de la chose [*propria rei nota*] qui, suivant ce qu'elle est en elle-même, la distingue des autres. Mais nous souffrons, et même au plus haut point, pour toutes choses, d'un manque de vraies différences, et certains pensent même que la différence propre et vraie d'aucune chose ne nous est connue, mais que ce que nous tenons pour vrai, c'est (comme nous le faisons dans presque tous les autres domaines), ce qui se rapproche le plus du vrai. Pour ce qui est de l'homme, la différence est donc la rationalité. Elle est en effet la marque propre de l'homme [*propria hominis nota*], elle n'est présente chez absolument aucun vivant si ce n'est l'homme, elle revient à l'homme dans la mesure où il est rationnel, c'est-à-dire que l'homme paraît d'autant plus être un homme qu'il est capable de raison. Car ses autres qualités comme 'être bipède', 'marcher debout' et 'avoir des mains', ou ne sont pas propres au seul homme, ou, si elles le sont, ce ne sont pas des marques propres de l'homme en général mais d'une de ses parties : le corps [*corporis sunt notae*]. En ce qui concerne la rationalité et un très petit nombre d'autres différences, certains les considèrent comme vraies, d'autres non[90].

Pour le reste il n'y a presque personne pour affirmer invariablement qu'on puisse connaître la vraie différence d'une chose. Par des sortes de détours et d'encerclements opérés grâce au langage, nous forgeons quelque chose qui en tient lieu, et, très souvent, nous rassemblons un grand nombre d'éléments, dont chacun a une extension plus large que ce qui est précisément défini. Mais quand on les relie, ils s'harmonisent, et produisent une sorte de « propre » de l'objet même. Par exemple, si je définis l'âne comme « un vivant à sabots non fendus, longues oreilles et apte à la reproduction », il n'y a aucune de ces qualités, posées après le genre 'vivant', qui ne [27] soit plus générale que 'âne', car le cheval et la mule ont également les sabots non fendus, la mule et le lièvre de longues oreilles, et presque tous les vivants sont aptes à la fécondation. Cependant la mention 'avec des sabots non fendus' exclut tous les vivants en-dehors du cheval et de la mule ; 'avec de longues oreilles' exclut le cheval et 'fécond', la mule : c'est ainsi, comme par degrés, qu'on finit par arriver à ce qu'on définit.

90 Alard (p. 29) propose une autre différence, tirée de la Bible : non par rapport aux autres vivants, mais à Dieu ; un homme non pas rationnel (« *rationale* »), mais croyant (« *fidelis* »). Mais cela ne réfute en rien le fond du propos, qui concerne le rôle du genre et de la différence dans la définition.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Certains ont appelé ce type de définition « description[91] ». Pour moi, qui voit ce nom utilisé par Cicéron et Aristote (certes en grec, mais avec la même signification[92]), il ne me paraît pas utile de rechercher des autorités plus élevées[93]. Car définir ne semble être rien d'autre que développer[94] une chose enfermée dans les limites de sa nature. Que si nous pouvions user d'une autre méthode, ce serait peut-être une raison de changer de nom. En fait, cette méthode de la définition, qui est la seule, le mieux serait de l'adopter comme vraie. Car la description, elle, très utilisée par les poètes, et parfois par les orateurs, est ce procédé qui présente la chose avec plus de mots[95] : elle n'est pas utilisée pour indiquer ce qu'est la chose [*quid sit res*] mais pour la poser devant nos yeux, comme pour nous laisser regarder quelle elle est [*qualis sit*].

Donner quelques préceptes pour trouver une définition n'a rien de simple. Ce qui est sûr, c'est que, quand on veut définir une chose, il est extrêmement utile de connaître sa nature et de l'avoir attentivement passée en revue. Cela fait, on trouvera facilement, d'abord dans la chose elle-même, un élément commun grâce auquel elle sera en accord avec d'autres choses de même nature. Prenons comme exemple la définition du droit. Nous trouvons d'abord que le droit [*jus*] a en lui un pouvoir de contraindre et d'ordonner [*jussus*], d'où il semble tirer son nom. Le droit sera donc une sorte de convention ou de règle. Mais, en fait, toute règle ne sera pas du droit, car des règles, les maîtres en édictent pour leurs esclaves, les pères pour leurs enfants, les philosophes pour leurs disciples, et pourtant nous n'appelons pas cela du droit. Réfléchissons donc à une distinction qui permette d'exclure ce type de situation. Nous voyons que ces hommes détiennent un certain pouvoir, mais moindre qu'il ne faudrait pour faire le droit. Précisons donc qu'il faut la décision d'un pouvoir plus grand, celui du peuple ou de l'autorité à laquelle il a délégué son pouvoir, par exemple le sénat ou le prince. Comment cela ?

91 Aristote, *Top.* V ; Thémistius, Boèce, *De diff. Top.* (PL 64, 1187C).

92 Cicéron, *Top.* 22, 83 : « La description que les Grecs appellent *kharaktèr* » ; chez Aristote, quand il traite du propre et de la définition (*Top.* V, 3, 131b-132a).

93 « *Majores autores* » : Mundt, « *bei älteren Autoren* », « auprès d'auteurs plus anciens » ; mais Toscanella (p. 16), « *maggiori autori* ».

94 « *Explicare* » : Mundt, « *erklären* ».

95 L'opposition entre définition et description est moins tranchée pour Phrissémius (p. 28). Car il y a parfois de forts désaccords sur le propre, pourtant au cœur de la définition (« *de propriis oritur quandoque magna dissensio* »). On recourt dès lors aux contraires, aux dissemblables et aux parties, ce qui rapproche de la description.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Quoi que le prince ordonne, aux esclaves de faire le lit, de préparer le repas, ce sera du droit ? Il ne semble pas. Mais, par contre, ce qui a été ordonné pour la cité et qui participe à sa préservation. Mais même cela ne sera pas du droit, si cela pèse plus lourdement sur une partie de la cité, ou nuit aux voisins en allant contre les lois sacrées [*fas*] de la nature et des gens. Il conviendra donc que tout soit conforme à la justice. Faisons donc le tour de la chose d'un œil attentif, afin de voir si, dans ce qu'embrasse la définition, peut s'introduire quelque chose [28] qui ne soit pas contenu dans la notion du défini, et également si quelque chose par contre est contenu dans le défini que la définition n'admette pas ; mais si nous ne voyons rien, rassemblons tous les éléments depuis le début, et disons : « le droit est la décision[96] d'un pouvoir supérieur qui vise la préservation de la cité dans son intégrité[97], en assurant la justice et le bien[98] ».

Donnons également un autre exemple pour aider, dans la mesure du possible, à un premier apprentissage. Soit la question : « Qu'est-ce qu'une cité ? » Ce qui est sûr, c'est qu'elle est composée d'hommes, et qu'elle ne peut se réduire à un seul. Reste donc que c'est une multitude et ce sera là son genre. Mais une multitude errant en tous sens à travers champs et forêts ne sera pas une cité. Aussi posons que c'est un rassemblement. Mais même ce rassemblement, s'il comporte dix ou cent individus, ne constituera pas une cité, car le but des cités c'est de se secourir en cas de malheur, de repousser les dangers communs et de s'apporter mutuellement protection et soutien sans attendre d'aide extérieure, ce qui ne se

96 Corrections d'Alard (p. 50) : ce n'est pas le droit (« *jus* ») qui est une décision (« *decretum* »), mais la loi (« *lex* »). Celle-ci n'est pas une espèce du droit, mais une partie.

97 « *Statum* » : litt. « dans son état ».

98 Voir II, 7 : cette méthode s'oppose à ce qu'on trouve dans les arts particuliers (« *singulae artes* »). Par exemple les définitions suivantes, tirées du Digeste d'Ulpien : « Le droit est la science du juste et de l'injuste » et « Le droit a une volonté constante et perpétuelle ». Ces définitions ressemblent à des actes juridiques (« *actus* »), chacun se satisfaisant de sa spécialité (« *illis semper placuerunt suae* », II 9), sans la fonder sur la méthode dialectique. Sur les trois manières de produire des maximes, voir F. Goyet, « L'origine logique du mot maxime », in La Réserve, [En ligne], 2015. Agricola développe ici un exemple de définition qui doit se distinguer de la description. Mais il ne cesse de recourir au langage de celle-ci. Il faut « soigneusement passer en revue la nature de la chose » (« *naturam eius diligenter perlustrandam* ») ; puis voir la différence avec les autres choses du même genre (« *videmus* », « *non videtur* ») ; enfin, des yeux, faire soigneusement le tour de la définition (« *circumferamus diligenter oculos, videamusque…* »). Il est vrai qu'on ne regarde plus des individus isolés, mais qu'on balaie du regard les espèces d'un même genre.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

peut avec un nombre si faible. Il faudra donc une population suffisante pour qu'elle puisse conserver sa situation en l'état par ses propres forces. Mais quand, bien que nombreux, les habitants sont en désaccord, ne délibèrent pas en commun et ne s'accordent pas sur un mode de vie, on n'appellera pas cela une cité mais plutôt des ennemis jetés comme des fauves dans une seule cage. C'est pourquoi il convient de renforcer la concorde entre eux par le carcan des lois. Et si nous pensons qu'il ne manque désormais rien d'autre, la définition sera à coup sûr complète. Nous dirons donc : « La cité est le rassemblement d'une multitude d'individus, en nombre suffisant pour conserver sa situation en l'état, et liés par leur accord sur les lois et le mode de vie[99] ».

Ajoutons pour conclure qu'il y a des règles de la bonne définition[100] : par exemple, elle ne doit pas embrasser plus que le défini, ni moins, mais ce qu'on dit de l'un on doit le dire de l'autre ; ensuite, elle doit détailler ce qu'est la chose, c'est-à-dire sa substance. Surtout qu'elle soit claire c'est-à-dire qu'elle ne soit pas composée de mots ambigus[101], à sens multiples, ni obscurs ou empruntés à un domaine éloigné[102]. Il serait utile, à cette fin, de donner de l'air aux définitions trop denses des autres auteurs, d'évaluer le sens de chaque mot en particulier, d'acquérir du jugement, et, par l'entraînement, de nous ouvrir la voie pour traiter un sujet[103]. Cela aidera aussi de définir des choses connues et faciles à développer. Si c'est fait avec attention et méthode, il y aura espoir d'en définir aussi de plus difficiles. Cette méthode de la définition est utile en soi, à cause de la connaissance des choses : une fois celles-ci développées

99 Exposition de la même méthode chez Cicéron (*Top.* 6, 29), également graduelle mais plus concise, avec des exemples plus précis : définition de « *hereditas* » (« ensemble de biens, qui, à la mort d'une personne, est transmis à une autre personne conformément au droit ») et de « *gentiles* » (« ceux qui portent le même nom, qui sont issus de parents ayant toujours été libres, dont aucun ancêtre n'a jamais vécu dans l'esclavage »).

100 Ouvrages conseillés par Alard sur ce sujet (p. 32) : Melanchthon, *Précis de philosophie morale*, 1538 ; Latomus, *Méthode d'ensemble pour le discours* (*Summa totius rationis disserendi*), 1522 ; Érasme, *La Composition des lettres* (*De conscribendis epistolis*), 1522.

101 Voir Quintilien, VII, 10.

102 « *Ex longinquo translatis* » : « noms transférés depuis un domaine éloigné ». Alard (p. 32) s'appuie sur Aristote pour situer la source de l'obscurité principalement dans la métaphore, influencé peut-être par la proximité de *translatus* (déplacé) et *translatio* (la métaphore).

103 Cette méthode est plus efficace que la simple description (27). La description se contente de montrer comment est la chose (« *qualis sit res* ») en la rendant pour ainsi dire visible à nos yeux (« *velut inspiciendam ante oculos* »). Ici au contraire l'entraînement se rapproche d'une vision intellectuelle ou « circonspection ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

par la définition, il est étonnant de voir comme elles offrent à l'esprit des sortes de signaux sûrs vers les idées [29] visées. Mais la méthode a un autre avantage : procurer de l'autorité à celui qui raisonne. En effet, c'est quand on est capable de définir – de développer [*explicare*] ce qu'est une chose de manière brève et appropriée [*breviter et apte*][104] – qu'on donne le plus l'impression de bien connaître ce sur quoi on raisonne. Mais en voilà assez sur la définition.

104 Mais généralement, dans les explications, Agricola préfère le risque du trop d'abondance à celui de l'obscurité : « J'ai peut-être l'air d'aborder ces questions de manière trop fruste et trop prolixe [*effusius*] » (18). « Il vaut mieux que l'auditeur soit saturé de trop de paroles [*fastidiri*] plutôt que de lui livrer un objet qu'on a rendu trop peu approuvable [*rem parum probari*] » (409). La différence semble généralement liée à l'auditoire. Il faut s'étendre plus avec un public plus « épais », « *crassior* » (14) : dans les deux premières occasions où l'auteur y invite, « *effusius* » est coordonné avec « *crassius* » (14, 18). Au contraire, avec un public qui vise la connaissance des choses (« *rerum cognitio* ») et dans ces chapitres qui définissent la méthode des lieux, il faut s'exprimer « *breviter et apte* » (« d'une manière brève et appropriée »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 6
Le genre et l'espèce

[34] Ce que sont le genre, l'espèce, la différence, nous l'avons dit précédemment[105]. En ce qui concerne la dénomination de genre et d'espèce, il ne serait pas hors de propos de remarquer que les auteurs qui distinguent ces notions d'une manière plus précise leur ajoutent celle d'individu. Soit : le genre se dirait de ce qui comporte en soi une pluralité différenciée en espèces ; l'espèce, une pluralité différenciée seulement par le nombre[106] ; l'individu, un seul. 'Vivant' se dit par exemple de l'homme, du bœuf, du lion ; 'homme' de Scipion, Cicéron, Caton ; 'Caton' du seul Caton. Or, quoique Caton le Censeur et Caton d'Utique[107] soient tous deux appelés Caton, cela n'est pas dû à une espèce qui leur serait commune (en vertu de laquelle ils sont dits 'hommes', non pas 'Catons'), mais à cause de la seule similitude de leur nom. Voilà quant au genre. Quant à l'espèce, si on la rapporte aux individus, elle est peut-être désignée d'une manière peu appropriée. Ce nom d'espèce en effet ne semble convenir que dans le seul parallèle avec le genre : elle a été nommée *species*[108] ou, (comme le préférait Cicéron) *forma*[109], parce qu'elle donnait belle allure à un genre, qui serait, sinon, indistinct et informe, et l'offrait à voir [*expoliret et speciendum exhiberet*[110]] : c'est là, en

105 Voir plus haut I, 5. Phrissémius (p. 30) : « Dans ce chapitre, Agricola donne à "genre" une extension large, qui en fait le prédicat d'espèces aussi bien que d'individus. » Question jugée peut-être sans grand intérêt et trop scolastique par Agricola, qui consacre à ces deux lieux un des chapitres les plus courts. Il importe néanmoins pour la compréhension du lecteur quand par la suite l'auteur ne distingue pas espèce et individu (voir plus loin II, 24, 133).

106 « *Differentibus numero* » : le genre comporte les éléments de nature différente que sont les espèces ; les espèces comportent des éléments de même nature ; la seule différenciation est donc que ce sont des individus différents ; donc leur nombre.

107 Caton l'Ancien ou le Censeur (234-149 av. J.-C.), figure morale, et son arrière-petit-fils Caton le Jeune ou Caton d'Utique (96-46 av. J.-C.), adversaire de César.

108 *Species* : « aspect », « air », dans son premier sens.

109 *Forma* : « forme », mais aussi « beauté ».

110 « *Expoliret*. » Mundt, « *Weil sie verleiht* » : « parce qu'elle prête de (beaux) contours ». « *Speciendum* » : « donné à voir ». Référence à Cicéron (*Top.* 30) « En effet, même si les formes *specierum* et *speciebus* étaient latines, je ne voudrais pas m'en servir et il faut souvent employer ces cas ; par contre je me servirais volontiers de *formis* et *formarum*. Or, quand

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

effet, la formulation des Anciens. Or, dans son rapport aux individus, l'espèce n'a pas cette valeur de forme extérieure : elle ressemble plutôt au genre[111]. Pour la méthode de l'argumentation, à peu près rien ne semble différencier la relation entre le genre et l'espèce de celle entre l'espèce et l'individu. De même, en effet, que si tout vivant court, il est nécessaire que l'homme coure, et que si l'homme ne court pas, quelque vivant ne coure pas, de même, également, si tout homme court, il est nécessaire que Cicéron coure, et si Cicéron court, il est nécessaire que quelque homme coure. En ce qui nous concerne[112], pour ne pas [35] être amené dans notre exposé à semer régulièrement une confusion bien inutile dans les dénominations, seront appelés invariablement dans la liste des lieux : « genre », ce *en* quoi quelque chose est prédiqué d'une pluralité, et « espèce », ce *de* quoi.

Mais si le genre est dit tel par rapport aux espèces, c'est qu'il est aussi divisé en elles. Il l'est par l'adjonction d'une différence. Le vivant par exemple, si on lui applique 'rationnel' et 'irrationnel' se divise en homme et bête. Et parce qu'en fait de vraies différences, nous sommes plutôt pauvres, comme nous l'avons dit un peu plus haut, il convient que nous fassions (comme cela arrive dans la disette) de nécessité vertu, afin que, comme dans la définition, nous empruntions dans la division quelque chose qui en tienne lieu. Si nous voulions diviser 'bête' par exemple, nous dirions que les unes vivent sur terre, d'autres dans les airs, les dernières dans l'eau. Ou nous pourrions dire de même que les bêtes nagent, volent, marchent ou rampent.

---

deux mots rendent la même idée [*idem significetur*], j'estime que la question de commodité dans le langage [*commoditas in dicendo*] n'est pas négligeable ».

111 Phrissémius (p. 30) : « L'espèce […] rapportée aux individus […] revêt plutôt l'apparence et a quelque similitude avec le genre [*faciem ac similitudinem quandam induit generis*] ». Agricola réduit les différences qui ne servent pas son projet.

112 Car d'autres emploient ces termes indifféremment : ce que dénonce Érasme (*Ecclesiastes* II, LB V 925A) et que pratique Virgile (voir Alard, p. 35). Aujourd'hui encore, ne dit-on pas aussi bien « genre humain » qu'« espèce humaine » ?

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 7
Objets de la division ; grande variété de la méthode[113]

[42] Puisque nous avons affaire à la division, expliquons sa nature et son fonctionnement. La méthode de la division est en effet très utile, [43] aussi bien pour montrer la nature de la chose divisée (ce sont deux choses très proches de dire ce qu'est une chose et ensuite d'en montrer les parties), que pour la définir. Car définir n'est visiblement rien d'autre que de descendre du genre, après l'avoir divisé en différences, à l'espèce. La division sert principalement à l'abondance dans le raisonnement et le discours [*ad disserendi orationisque copiam*] : quand, par exemple, un objet qui comporte en soi une multiplicité, on le sépare en parties, ce qui est ainsi séparé se déploie abondamment [*late funditur*[114]] ; de même qu'une multiplicité, si on en fait une unité, se trouve étroitement resserrée.

La division est donc la répartition en espèces du genre au moyen des différences. Or, on a décrété que la véritable loi de la division était la suivante[115]. D'abord, toute division doit être effectuée au moyen de deux différences de sens divergent. Ensuite, ces différences s'opposent, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent de nulle manière être ramenées au même[116]. Enfin que tout ce qui est contenu dans le genre est totalement déployé dans les différences. Loi certes juste, mais difficile à observer. Il est sûr que par exemple 'corps' se divise suivant cette méthode entre 'animé' et 'inanimé' et 'vivant' également entre 'rationnel' et 'irrationnel'. Mais il arrive que, dans un genre, il y ait, de manière évidente, plusieurs espèces.

---

113 Titre de Phrissémius : « Recherche de la définition selon la chose, ses règles, ses modalités, et quelques autres aspects ».

114 *Fuse* est un synonyme de *copiose* : de façon générale, *fusus* ou *fundo* relèvent du vocabulaire habituel de la *copia* rhétorique.

115 Nous développons le simple « *placuitque* » du texte, en plaçant ici sa reprise un peu plus bas (« *vera illa dividendi lex* »). Voir à I, 5, 27 la synonymie, habituelle en latin, entre *placitum* et *decretum* : les philosophes ont pris la décision de privilégier la dichotomie, omniprésente chez Platon. Pour Agricola, ce n'est là qu'une assertion de début de chapitre, dont la suite conteste la validité universelle.

116 Alard (p. 45) signale une différence dont le même n'est pas totalement exclu : la distribution : « Juges corrompus les uns par une faveur [*gratia*], les autres par de l'argent [*pecunia*]. » (Melanchthon, *Institutiones rhetoricae*, Haguenau, Anshelm, 1521, Eii v). La corruption est commune. L'art de l'orateur consiste à faire des divisions parfaites.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Lorsque nous voulons donc le diviser nous prenons la différence de l'une quelconque des espèces, puis celles des autres espèces ; étant donné que nous ne trouvons aucune différence commune, nous prenons un détour en faisant d'une différence la négation de l'autre[117], comme nous l'avons vu faire dans la division de 'vivant'. 'Irrationnel' n'est en effet rien d'autre que le déploiement de la négation de 'rationnel'. C'est pourquoi il ne peut s'agir de la vraie différence, parce que chaque espèce est fondée sur la différence : or rien ne peut être fondé sur une négation. Cette « véritable » loi de la division ne cesse donc de vaciller. Et puis, par quel heureux hasard la première différence serait-elle la vraie, quand il est avéré qu'il y en a peu ou pas du tout de vraies ? Et celle-là donc, d'où qu'elle nous soit donnée, nous la convoquons[118], et peut-être que l'une n'est pas une différence vraie, l'autre n'est en rien une différence et qu'il apparaîtra que ces observations sont beaucoup plus spécieuses que véridiques. S'ajoute à cela que, lorsque nous en venons à énoncer de quelque manière une différence comme par exemple 'ailé', nous trouvons aussi son espèce : 'oiseau'. Pour certains objets par contre nous trouverons une différence, mais manquera le nom de l'espèce : 'bipède' peut bien être une différence de 'vivant', mais nous ne pouvons lui attribuer d'espèce d'aucune sorte. 'Poisson' au contraire est une espèce reconnue, mais peut-être aurait-on du mal à restituer sa différence.

Autant notre premier souhait, voire vœu aux dieux, aurait été d'opérer les divisions au moyen de deux différences légitimes, autant le plus réalisable sera de faire une division en un nombre quelconque : en deux de préférence, mais si nous ne le pouvons, [44] dans le nombre que nous pourrons, du moment que nous embrassons ce qui est divisé dans la totalité de son extension[119]. Il en résulte qu'on ne fait pas une division seulement par le moyen de ce qui est dans la substance de la chose divisée, mais aussi par tous les lieux qui sont autour et hors de la substance.

De tout ce qui se trouve dans la substance, ce qui est le plus apte à la division est assurément la forme, en tant qu'origine de la différence parfaite[120]. Parmi les corps, en effet, les uns sont animés, les autres

117 Voir Valla, *Dialectique*, II, 2. Litt. « nous la contournons par la négation de l'autre différence » : l'une des différences n'est dans ce cas rien d'autre que la négation de l'autre.

118 Valla, *Dialectique*, I, 3-7.

119 « Empirisme » d'Agricola qui privilégie l'observation de la réalité dans sa diversité par rapport à une division par deux appliquée mécaniquement.

120 Exemples cités par Alard (p. 47) : « Or toute notre force réside dans l'âme et le corps ; l'âme est faite davantage pour commander [*imperio*], le corps pour obéir [*servitio*] ; l'une nous est

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

sont inanimés. Voilà une différence tirée de la forme. La différence la plus proche est ensuite celle qui est tirée de la matière. Chez les arbres, par exemple, les uns se développent à partir d'une graine, les autres spontanément. De là on en vient à ce qui est près de la substance, à commencer par les adjacents, comme chez les animaux où les uns sont apprivoisés, les autres sauvages[121].

Les adjacents eux-mêmes sont divisés par ce par quoi ils sont adjacents[122], comme l'état sauvage, qui est celui du serpent, de l'oiseau et des autres bêtes sauvages.

Et la division se fait aussi par les actes, comme chez les hommes, dont l'un s'adonne à l'étude, un autre au gain, et un dernier au plaisir[123].

Et par la cause efficiente, comme chez les vivants, où l'un naît de l'action de parents, l'autre de la chaleur du soleil, un autre de la putréfaction[124].

Également par l'effet, chez les vivants, qui produisent soit un fœtus, soit un œuf, soit un vers[125].

Par la fin : les biens personnels servent pour les besoins, le plaisir, l'usage pratique.

À côté de cela, aussi ce qui permet d'arriver à ses fins : par exemple, pour se procurer des richesses, il y a ceux qui font des efforts honnêtes, ceux qui pratiquent l'usure, ceux qui les prennent de force, enfin ceux qui les soutirent par la ruse.

Et à nouveau les vivants, certains vivant sur terre, les autres dans la mer[126] : différence par le lieu[127].

---

commune avec les dieux, l'autre avec les bêtes [*cum beluis*]. » (Salluste, *La Conjuration de Catilina*, I, 1) ; « Il a divisé l'homme en trois parties : la chair, l'âme, l'esprit. » (« Paul, *Corinth.* 2 »).

121 Aristote, *Les Parties des animaux* I, 1, 488a. Agricola écrit : « *Hinc iam ab adiacentibus accipitur* » : nous tournons, en reprenant son « *circa substantiam* » (I, 4, 23). En effet, la logique est la même ici que dans le chapitre I, 4 : éloignement progressif de la substance.

122 Exemples d'Alard (p. 47) : *Proverbes* 13, « Certains sont riches alors qu'ils n'ont rien, d'autres pauvres alors qu'ils ont de grands biens. » ; *Job* 21, « L'un meurt vigoureux et sain, riche et heureux. Ses entrailles sont pleines de graisse, ses os irrigués de moelle. Alors que l'autre meurt le cœur amer, sans nul bien. »

123 Alard (p. 47) : Sénèque, *Quest. Nat.*, III, 2, « Les eaux stagnent, coulent, se rassemblent, ou se dispersent en filets nombreux » ; *Proverbes*, 12, « Les uns partagent leurs biens et s'en trouvent plus riches ; les autres s'emparent de ce qui ne leur appartient pas, et sont toujours dans le besoin. »

124 Aristote, *Les Parties des animaux* V, 1, 539ab ; V, 19, 551a.

125 *Ibid.* I, 5, 489a-b.

126 *Ibid.* I, 1, 487a.

127 Alard (*ibid.*) : « Trois jeunes gens succombent pour la même : un de la campagne, un de la ville, un de l'étranger » (Plaute, *Le Rustre*, *Argument*).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Et les fleurs : d'hiver, du printemps, de l'été ou de l'automne, différence par le temps[128].

Et les hommes : les uns esclaves, d'autres maîtres, le reste aucun des deux, différence par les connectés.

Les contingents également conviennent pour la division : chez les musiciens par exemple, les uns savent lire, les autres non.

Puis l'expression [*pronunciata*] : certains hommes sont loués, d'autres blâmés, d'autres encore vivent sans gloire dans le silence[129].

Le parallèle [*comparatio*] aussi pourrait apporter quelque chose : dans la population, par exemple, certains sont inférieurs au roi par les richesses, quelques-uns égaux, un petit nombre supérieur.

Des semblables aussi nous pouvons tirer une division : ainsi le plan de vie de certains imite l'activisme de la fourmi[130], alors que la paresse des autres les fait ressembler à des mouches.

Les opposés et les différents, quant à eux, rejettent totalement la méthode de la division. Il faut, en effet, que ce qui est divisé tire son prédicat de ce en quoi c'est divisé. Or il n'y a pas de prédicat commun de ce qui s'oppose, ce qui fait qu'on ne peut pas diviser par ce qui s'oppose[131].

Le nom de la chose, je l'ai négligé, parce qu'il m'a paru peu en rapport avec la division. Bien qu'il y en eût pour diviser le nom d'après les choses signifiées[132] ; 'taureau' par exemple [45] en animal domestique, constellation et montagne[133]. Pour quelle raison ils appellent cela une

128 Exemple supplémentaire d'Alard (p. 47) : « Parmi les animaux les uns voient mieux la nuit que le jour, les autres inversement ».

129 Alard p. 47 : « Comme souvent les plus grands talents se cachent ! » (Plaute, *Les Captifs*, I, 2, v. 165).

130 Alard (p. 47) cite saint Jérôme : « Vois la file des fourmis porter plus que son poids » (*Vie de Malchus, moine captif*, dans Jérôme, *Vies de saint Paul, ermite* […], Paris et Lyon, Périsse, 1840, p. 134).

131 Pour Alard (p. 47), ce rejet de la division s'étend aux effets, aux efficients, au temps, au lieu, à la fin et au but. La maison est un effet (« *effectum* ») de l'homme qui la construit, mais celui-ci n'en tire pas son prédicat : l'homme n'est pas maison, alors que l'homme est esclave, maître, ou aucun des deux. Et il est également « constructeur de maison » : mais si on accepte de ne pas se limiter à l'expression nue des lieux (« *nuda vocabula* »), on peut élargir le champ de la division jusqu'aux limites tracées par Agricola (en excluant, comme lui, les opposés).

132 Georges de Trébizonde (1395-1484) : *chien*, par exemple, est divisé en poisson, animal terrestre et astre (*De Re dialectica libellus*, 1539, Cologne).

133 Les monts Taurus : montagnes d'Anatolie.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

division, je ne le vois pas, car la logique même de la langue le réfute : il n'y a personne de suffisamment inepte pour dire « Parmi les taureaux l'un est animal, l'autre constellation, le dernier montagne ». Très loin aussi d'être une vraie division est celle d'une chose dans les manières d'en parler : « Je ne le supporterai pas », « Je ne le tolérerai pas », « Je ne le permettrai pas[134] » ; à moins qu'il ne se trouve quelqu'un pour considérer comme une division « Anne ma sœur » et « ma sœur Anne[135] », alors que, d'un côté comme de l'autre, la même chose est dite, mais avec une différence dans les sons (pas même dans les mots mais seulement dans leur ordre).

On nous dira que le nom en tant qu'unité peut être différencié et développé[136]. Il est différencié, certes, mais pas d'une manière qui permettrait de parler de division. Nous ne devons pas ignorer en effet qu'il y a trois manières dont une unité est différenciée en une pluralité : la division, dont nous avons indiqué le procédé ; la partition, dont nous parlerons sous peu[137] ; enfin l'énumération. Celle-ci survient chaque fois que nous passons en revue les éléments multiples qui font partie d'un même ensemble, par exemple : « Cicéron fut éloquent, sage, pourfendeur[138] des appétits de pouvoir », et autres traits que l'on peut accumuler à l'infini. Mais il reste certain que Cicéron n'a pas été divisé en ces traits car Cicéron est un individu, et ils ne sont pas des parties de Cicéron. L'énumération concerne donc bien une multiplicité, que l'on ramène à une certaine unité. C'est ce qui fait que les multiples significations d'un mot et noms d'une chose, nous ne les différencions pas par une division, mais nous les inventorions dans une énumération.

Certains ont enfermé la méthode de la division tout entière dans des limites resserrées au point de dire que toute division qui ne se fait pas au moyen de ce qui se trouve dans la substance est une division du substrat en ses accidents ou d'un accident en ses substrats ou d'un accident en d'autres accidents. Chacun est libre de son jugement. Quant

134 Repris de Cicéron, *Catilinaires* I, 10 : « *non feram, non patiar, non sinam* ».

135 « *Anna soror* » : souvenir de Virgile, *Én.* IV, 9, « *Anna soror, quae me suspensam somnia terrent* ». Confidences de Didon à sa sœur.

136 « *Diducitur tamen unum et in multa explicatur.* » Litt. « Une unité est pourtant bien différenciée et développée là en une pluralité. »

137 Voir I, 9.

138 « *Vindex* » : « censeur », « procureur ». Juste avant : « *multa quae uni alicui insunt* », litt. « les nombreuses choses qui sont dans une unité ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

à moi, il m'a paru bon d'exposer cette question aussi abondamment que possible, car son utilité couvre un vaste champ. Je n'ignore pas qu'à ceux qui n'ont pas l'habitude d'entendre parler de ces choses, elles peuvent paraître assez embarrassées. La réponse est qu'un minimum d'attention suffira à atténuer cette fâcheuse impression. Dans nos études, le secours habituel face aux difficultés, c'est le travail : un peu de travail, donc ! Ici aussi, il portera ses fruits[139], et j'ose affirmer qu'on ne le regrettera pas.

139 « *Fructus laborum non poenitebit* » : comparer avec Virgile, *Géorg.* I, 145-146, « *Labor omnia vicit / Improbus* » (« Un travail acharné vint à bout de tout »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 8
Le propre[140]

[49] Aristote appelle « propre » ce qui est seul à être toujours présent dans tout élément d'un ensemble. Le propre de l'homme, par exemple, est le rire : tout homme, lui seul et toujours, est apte au rire. Aristote distingue entre la définition et ce que, d'un terme général (parce qu'on ne disposait pas d'un autre), il nomme le propre. Dans ce même terme de propre il englobe la différence. Ce dernier terme, comme il l'indique lui-même, sera employé plus à propos dans le rapport au genre divisé : c'est par la différence entre rationnel et irrationnel que le vivant diffère du vivant. Ou quand l'espèce qu'elle sert à définir est comparée aux espèces différentes d'elle. Car si on la rapporte à sa propre espèce, dont elle est une partie de la substance, il est plus correct de l'appeler « propre » que « différence ». Mais cela, je ne voudrais pas qu'on l'entende comme si je pensais que la différence est la même chose que la « passion propre[141] » (ce qu'est la passion propre et en quoi elle se distingue de la différence, ce n'est pas l'objet de notre recherche et il n'y a pas non plus un consensus suffisant sur la question), mais pour montrer ma décision d'appeler présentement « propre », d'accord avec Aristote, quelque chose dont tout ce que nous en disons peut l'être dans les deux sens, par exemple quand je dis : « Tout homme est capable [50] d'apprendre », je peux dire aussi bien : « Tout être capable d'apprendre est un homme » ; et pareillement : « Toute vertu est chose recherchée » et « Toute chose recherchée est vertu ».

Porphyre donne, dans l'*Isagogê*, quatre sens à « propre[142] » : ce qui se trouve dans un seul et non dans un tout, comme d'être marin ou musicien pour l'homme : il n'y a que l'homme qui puisse être marin ou musicien, bien que tout homme ne soit pas marin ou musicien ; ce qui

140 Titre chez Phrissémius : « Le propre chez Aristote et Porphyre. Du bon usage de ce mot. »

141 Ainsi définie par Étienne Chauvin (*Lexicon philosophicum*, Leeuwarden, Franciscus Halma, 1713, p. 470, *s. v. passio*) : « *Logicis autem strictius Passio in demonstratione est proprium accidens cujuslibet subjecti : ita ridere posse est propria passio hominis* » : « Pour les logiciens la passion au sens strict est, dans la démonstration, l'accident propre de tout substrat : le rire, par exemple, est la passion propre de l'homme. »

142 Porphyre, *Isagogê* 4, « Introduction aux *Catégories* d'Aristote ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

se trouve dans un tout et non dans un seul : il est donné à tout homme de vivre mais non à lui seul, car c'est ce qu'on dit de tous les animaux et de toutes les plantes[143] ; ce qui se trouve en tous et en chacun mais pas tout le temps, comme la calvitie pour l'homme, qui n'arrive qu'avec l'âge ; ce qui se trouve en tous, en chacun, à tout moment, comme la capacité d'apprendre pour l'homme : on le dit de chaque homme, de tous et à tous moments, et c'est là vraiment et exactement le propre tel que nous voulons qu'il soit entendu ici. Mais nous avons du mal à restituer à chaque chose sa différence, comme dit précédemment[144] ; aussi la passion propre, appelée d'ordinaire le « propre », nous la substituons en général à la différence, parce que l'usage distingue les emplois de « différence » et de « propre[145] ». Il en va de même pour la différence : si nous l'avions à portée de main, toute prête, partout où la situation l'exige, et ce quelle qu'elle soit, ce serait au moins quelque chose. Nous flotterions moins en établissant des définitions et des distinctions. Cependant nous remplaçons dans les faits la différence par le propre, qui n'est ni un, ni assez solide ou sûr, mais souvent une réunion de beaucoup d'éléments, et donc aussi à double sens et trompeur. La mésaventure de Platon est connue : lorsqu'il a déterminé le propre de l'homme, apparemment avec soin, comme 'bipède' et 'sans plumes' et qu'il a défini l'homme comme un vivant bipède sans plumes, Diogène le Cynique jeta dans la salle un coq auquel il avait arraché les plumes : « Voici l'homme de Platon[146] » dit-il. Pour conclure : le lieu du propre doit être, d'après ce que nous disons, celui auquel Porphyre a assigné le quatrième sens du mot. Que ce soit la différence ou la passion, qu'il soit présenté en ses termes propres ou développé en un détour de langage, cela n'aura pas beaucoup d'importance. Le reste de ce qui est compris dans les modes du propre sera compté dans les adjacents et les actes[147].

143 Les plantes vivent : Thémistius 21 ; Augustin, *La Cité de Dieu* VIII, 6 et *La Doctrine chrétienne* I. Alard (p. 51) : c'est Valla qui se ridiculise quand il traite cette opinion de ridicule.

144 Voir plus haut I, 5-6-7.

145 Sur la passion propre voir aussi II, 28, 364.

146 Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* VI, 40. Phrissémius (p. 38) n'est pas d'accord avec cette critique : l'homme est sans plumes pour Platon, au sens où il n'en a pas naturellement (« *natura plumas non dedit* »).

147 Ce chapitre sur le propre est d'une brièveté qui peut passer pour une provocation à l'égard de la tradition (dans les *Topiques* d'Aristote par exemple, le propre est l'un des quatre

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 9
Le tout et les parties[148]

[52] Suivent le tout et les parties, que l'on confond parfois avec le genre et l'espèce[149], de sorte que nous appelons « genre » le tout et « espèces » les parties, et que nous prenons alternativement l'un pour l'autre division et partition. Mais quand on cherche les différences entre les choses, on doit aussi distinguer leurs dénominations elles-mêmes[150]. Et ces lieux ont peut-être quelque chose de semblable : c'est que le genre comprend ses espèces et pareillement le tout englobe en soi ses parties. Mais ils diffèrent en ce que le genre participe nécessairement à la substance de chacune des espèces alors que le tout ne constitue pas la substance de chaque partie. Car la plupart des parties, si le tout disparaît, peut néanmoins subsister. Mais inversement, pour que la substance du tout soit achevée, l'apport de chaque partie est nécessaire, alors que la substance du genre, pour être complète, n'exige pas la présence de chaque espèce précise. En outre le genre est authentifié par ses espèces, alors que le tout ne l'est pas par ses parties. Bien que nous disions, en effet, que des parties de viande sont de la viande et des parties de bois du bois, ils ne sont pas viande ou bois de ce dont ils font partie. [53] C'est donc avec acuité, comme en tout, et concision, que Quintilien les a distingués dans la définition suivante : « La *divisio*, c'est la division d'un groupe de choses en ses éléments, la partition [*partitio*] est le fractionnement des éléments en leurs composants[151]. »

---

prédicables). La composition montre une absence totale d'intérêt pour ce lieu « dans la substance » : un copié-collé reprenant Aristote et Porphyre, puis une anecdote rebattue.

148 Titre de Phrissémius : « Tout et parties : comparaison avec genre et espèces. Variété des parties. Matière et forme ».

149 Mise en garde déjà chez Cicéron, *Top.* 31 : « Assimiler les espèces aux parties, c'est jeter de la confusion dans l'art ». Vient de *Top.* 30 (voir la note à I, 4, 23) la distinction entre *diuisio* (d'un genre en espèces) et *partitio*, qui, comme son nom l'indique, énumère les parties d'un tout.

150 Même idée chez Cicéron, *Top.* 34 : « *Quamquam enim vocabula prope idem valere videbantur, tamen, quia res differebant, nomina rerum distare voluerunt* » (« Les mots pouvaient sembler avoir presque la même valeur ; cependant, comme les choses étaient différentes, on a voulu que les noms désignant les choses ne fussent pas synonymes »).

151 VII, 1, 1 : « *Divisio rerum plurium in singulas, partitio singularum in partes discretio* ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Or la conformation des parties, et donc aussi du tout, n'est pas unique. Certaines sont attachées à la substance, d'autres ont un nom lié à la quantité, d'autres encore exercent quelque force ou effet. À la substance appartiennent par exemple le mur comme partie de la maison, ou le bois comme partie du navire. À la quantité, lorsque, à propos de choses étendues, nous parlons de parties d'un, deux, trois pieds d'une chose qui en compte dix, et, dans le temps, du passé, du présent, du futur, et dans les nombres, d'un, deux, trois, quatre, qui sont des parties de dix. Et la force a des parties, lorsque nous disons, par exemple, qu'il y a plus de vigueur chez Achille que chez Ajax, et deux fois plus de luminosité dans le soleil que dans la lune. De même pour l'âme, où nous distinguons quatre parties : celles de la vie, de la sensation, du mouvement et de la compréhension.

Or, de celles qui sont des parties de la substance, les unes la constituent au plus près[152], comme la matière et la forme ; ainsi, chez l'homme, le corps et l'âme, dans l'arbre, la force vitale[153] et le bois : ces parties sont d'une telle sorte que, s'il en manque une, la chose ne se maintient pas et ne peut garder son nom. D'autres concourent seulement à l'intégrité de la chose : certaines d'entre elles peuvent manquer sans que la chose disparaisse ; les pieds, les mains, la tête par exemple sont des parties de l'homme ; les pieds ou les mains, l'homme peut en être privé tout en restant et en étant appelé homme, quoique mutilé ou manchot. Celles-ci, en un mot, sont les parties constituées d'une chose, celles-là les parties constitutives[154].

Il existe aussi une autre sorte de différence, entre les parties que les Grecs appellent « homogènes [*homogeneis*] » et que nous, nous pouvons appeler « apparentées [*cognata*] ». Les parties du bois, par exemple, sont toutes de bois, les parties de la pierre, de pierre. Sont en revanche appelées « hétérogènes [*heterogeneis*] », c'est-à-dire, « étrangères [*multigenae*] », celles qui n'appartiennent pas au même genre, par exemple les parties de la maison, bois et pierres, qui ne sont pas 'maison', ou les parties de l'homme, chairs, muscles, os et autres, qui ne sont pas 'homme'. Mais

152 « *De proximo* » : Mundt, « *unmittelbar* » (immédiatement, sans médiation).

153 « *Vita* », la vie, mais j'ai repris la traduction de Mundt, « *Lebenskraft* » (la force vitale).

154 Exemples ajoutés par Alard (p. 55) : plancher, toit, murs pour la maison dans le premier cas [*partes constitutae*, parties constituées], le corps pour l'homme dans le second [*partes constituendae*, parties constitutives]. Pour l'alinéa suivant, sur les homogènes, voir plus haut le texte de Sénèque cité p. 24, n. 80.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

la matière et la forme, parce que ce sont, et de très loin, les parties les plus importantes de toutes, il appartiendrait à un naturaliste de les développer plus exactement. Quant à nous, nous nous contenterons (parce qu'il arrive souvent qu'elles soient mentionnées) de les définir avec notre gros bon sens, comme on dit.

La matière est donc le substrat [*subjectum*] à partir de quoi quelque chose est d'abord produit, et en quoi finalement cela se détruit. C'est pourquoi elle ne peut, elle-même, ni être produite ni être détruite[155]. La forme est une certaine manière d'être de la matière, à cause de laquelle il lui arrive [54] de prendre le nom de telle ou telle espèce[156]. Si l'on veut donc savoir ce qu'est la matière, c'est ainsi qu'il faudrait le rechercher en tout premier. Prenons l'exemple de l'homme. En pensée retirons-lui l'âme. Ce qui est certes facile, car la vue quotidienne de la mort nous l'apprend. Plus difficile est ce qui suit. Écartons pourtant de lui en pensée toute couleur, puis toute disposition du corps, comme la sensation de chaud, de froid, de dureté, de douceur, et les autres de ce genre. Ensuite la ligne de son corps, qui se sépare dans les jambes, s'étend dans les bras, se dresse par la tête. Enfin, enlevons toute sorte de mesure de la grandeur. Ce qui, désormais, nous reste, c'est la matière.

Peut-être diras-tu : « Je ne vois rien qui reste, ni ne puis imaginer quelque chose qui soit privé de tout cela. » Je vais te donner de quoi le concevoir. Imagine un corps enfoui dans quelque monument édifié avec soin : à la fin, après un long temps, rien, sinon de la poussière et de la terre ne reste, et cela même qui fut un homme, est, pour ainsi dire, de la terre. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a là quelque chose qui avait jadis figure humaine, et cela a maintenant l'apparence de la terre, et peut, un jour, plus tard, soumis à la cuisson, se transformer en pierre, ou, sous l'effet de la culture, verdir en herbe, ou prendre quelque autre forme de

155 Alard (p. 55) reprend cette définition d'Aristote et la complète par divers emprunts, dont Érasme, *Ecclesiastes* II, LB V 914E : « En tout on trouve les deux, matière comme réceptacle [*receptaculum*], forme, ce qui fait qu'une chose est telle et non autre [*ut hoc sit, non aliud*] ». D'où dépréciation de la matière : « La matière n'est presque rien » (« *materia paene nulla res est* », Sén., *Lettre* 66).

156 Matière : « d'où est produite toute chose » (« *ex quo quaeque res efficiantur* ») ; forme : « force qui fait qu'elle se produit » (« *vis quae quidque efficiat* ») – Cic. *Fin.* I, 18 (Alard p. 55). Deux exemples présentés par Phrissémius (p. 42) : l'artisan d'Horace (*Sat.* I, 8), qui choisit de transformer un tronc de figuier, non pas en banc (« *scamnum* »), mais en un dieu, Priape ; exemple, aussi, du cordonnier qui travaille le cuir en botte ou en cothurne. De la même matière, on tire des formes de dignité différente ; et c'est la forme qui donne le nom.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

la nature. Tu vois pareillement que ni la couleur, ni la figure, ni aucun trait du corps qui s'offre à la vue ou au toucher n'est le même qu'avant. Ce qui se prolonge, d'abord sous l'aspect d'un homme, puis de terre, il est donc évident que ce n'est rien de tout ce qu'on peut toucher ou voir, puisque, d'un côté, cela a duré, alors que de l'autre, cela a disparu. Résistante, exposée à tous les bouleversements et transformations des choses de la nature, mais restant elle-même inchangée : c'est la matière dans sa vérité, qu'on dit aussi « originaire ». Donc, quand nous appelons chair et os « matière » de l'homme, pierres et bois « matière » de la maison, nous ne le disons que par une certaine analogie[157].

Quant à la forme, dans ce corps que nous évoquons, tant que l'homme a été homme, elle était l'âme (c'est d'elle en effet qu'il tenait ce qui en faisait un homme) ; et, pareillement, quand il a été changé en terre, la forme est ce par quoi il est de la terre. Et, de même, s'il se solidifie ensuite en pierre, ce par quoi il est pierre ; s'il se dissout en eau, ce par quoi il sera eau, ce sera sa forme. Cela, on ne peut le voir, mais on peut le concevoir : non pas ce que c'est, mais qu'il y a là quelque chose. Il est visible que la matière demeure toujours, mais qu'une forme est toujours chassée par une autre, à la manière des vagues, et que, toujours, la forme donne une nouvelle [55] apparence aux choses[158].

Dans un autre sens on appelle « matière » ce qui est proposé à une activité comme champ d'exercice, comme nous disons que la matière de l'infamie est l'impudeur ; la vertu, la matière de la louange ; et les livres, matière d'application et d'étude[159]. Mais pour ne pas, nous aussi, par un traitement trop long de notre matière, donner matière à dégoût, nous allons passer à la suite[160].

---

157 Pour Phrissémius (p. 42), nous pouvons néanmoins, pour les besoins de l'argumentation, dire que la matière d'un plat d'or, d'argent ou d'étain (« *argentea*, *aurea*, *stannea patina* ») est l'or, l'argent ou l'étain (« *argentum* », « *aurum* », « *stannum* »), en sachant que c'est un usage du discours, une façon de parler.

158 Valla, *Dialectique* I, 11 : « Les vivants sont façonnés dans la même glaise, s'y fondent à nouveau et se reproduisent sans cesse l'un l'autre. C'est ainsi que la nature nous a engendrés, nos ancêtres, puis, après eux, nous autres, puis d'autres à venir. » (cité par Alard, p. 56).

159 Dans le domaine de l'art poétique : « Vous ferez d'une matière prise au domaine public votre propriété privée » (« *Publica materies privati iuris erit* », Horace, *Art poétique* 131, cité par Alard, p. 56).

160 Ce chapitre est deux fois plus long que le précédent sur le propre. Le tout et les parties sont moins empreints de métaphysique (les traités précédents en parlent d'ailleurs peu),

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 10
Les conjugués [*conjugata*]

[57] Les derniers lieux qui relèvent de la substance sont les conjugués, qui sont appelés ainsi[161] parce qu'une similitude verbale les attache ensemble sous le même joug [*jugum*] : ainsi sous *sagesse*, on a *sage* et *savoir* [*sapientia*, *sapiens*, *sapere*] ; sous *justice*, *juste* et *devoirs* [*justitia*, *justus*, *justa*]. Aristote a ajouté à cela ce qu'il a appelé les cas [*casus*[162]] : si les conjugués, qui sont rapportés à un nom dont ils tirent leur première désignation, sont appelés ainsi à cause de ce nom, comme nous l'avons dit, les cas, par contre, issus et dérivés de ce nom premier, forment un tout avec lui, comme *sage* et *sagement*, *juste* et *justement*, [58] *courageux* et *courageusement*[163]. Pour nous, à la suite de Cicéron, étant donné que les limites se discernent très faiblement, nous emploierons « conjugués » les deux fois[164]. Ce qui n'a rien de déplacé : Aristote lui-même a semblé de cet avis[165].

Il y a quelques situations où l'on comprend mieux les « conjugués » dans la réalité que par leur nom, comme par exemple pour la vertu, le devoir, le sommeil. Si nous tirons en effet de chaleur *chaud* et d'activité *actif*, et si, ce en quoi il y a chaleur et activité nous le disons 'chaud' et 'actif', en revanche un mot tiré de *vertu* ne sera pas facile à trouver. Alors qu'on dit en effet *somniculosus* à partir de *somnus* et *officiosus* à partir de *officium* : dire *virtuosus* à partir de *virtus* ne serait peut-être pas conforme à l'esprit de la langue latine[166]. Mais, même si nous nous exprimons de cette manière, ces noms ne conviennent pas à nos intentions, car on

---

et plus adaptables aux réalités physiques. Néanmoins, au cours du chapitre, Agricola se laisse réabsorber par une question traditionnelle : les rapports entre forme et matière.

161 Voir plus haut I, 2 ; I, 20.

162 *Top.* I, 15, 106b ; 2, 9.

163 Donc sont dits « conjugués » tous les dérivés d'un nom, « cas » uniquement les adverbes. Boèce, *De diff. Top.* II : « *Casus est alicuius nominis principalis inflexio in adverbum, ut a justitia inflectitur iuste* » (« Le cas est, à partir d'un nom de base, la dérivation en adverbe, comme de *justice*, *justement* »).

164 Cicéron, *Top.* 12 : « On appelle "conjugués" les arguments tirés de mots de la même famille ».

165 Aristote, *Top.* II, 9, 114a.

166 *Virtuosus*, peu attesté, semble en effet signifier « vigoureux », « fort » (Niemeyer, *Lexicon Mediae Latinitatis*), et non « vertueux » (un seul exemple chez Gaffiot, *s. v. virtuosus*, avec ce dernier sens, et tardif : Augustin, *Serm.* 161, 2).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

ne peut dire de tout homme qui dort qu'il est enclin au sommeil, ni de celui qui rend quelque service qu'il est serviable, ou vertueux celui qui a une seule vertu. En ce qui concerne notre sujet, la méthode pour trouver un argument, il faut donc rechercher, non un mot qui sonne pareillement, mais un mot qui ait le même sens, et quand il s'agit de *virtus*, on peut parler de *probus* [quelqu'un d'honnête] ; quand il s'agit de *somnus* [sommeil], de *dormiens* [quelqu'un d'endormi] ; quand il s'agit d'*officium* [service], d'*industrius* [quelqu'un d'actif].

Les lieux de ce genre ne sont certes pas d'un usage aussi fréquent dans l'argumentation que la plupart des autres[167] : les « conjugués » sont en effet très proches, et sont étroitement reliés, non seulement dans les choses, mais la plupart du temps aussi dans leur dénomination. Connus ou inconnus, ces deux types le sont généralement ensemble, et on essaie d'ordinaire en vain le deuxième contre un adversaire qui a réfuté le premier, et quelqu'un qui accorderait le premier ne mettrait pas en doute le second. Car celui qui nie que l'homme bon est heureux, on aura du mal à le persuader que le bonheur réside dans la bonté. Mais lorsque la situation nous permettra d'utiliser ce lieu, il ne faudra pas le négliger. Tantôt il aura une grande acuité[168], tantôt une grande force[169], tantôt les deux[170]. Ainsi l'élégante formule de Térence :

> Je suis homme, j'estime que rien de ce qui est humain ne m'est étranger[171].

167 Ils inspirent peu d'intérêt à Quintilien : que « ceux qui accomplissent une action juste agissent en justes » (« *Eos, qui rem justam faciunt, juste facere* ») lui paraît de peu d'apport (V, 10, 85 ; Phr. p. 46).

168 Exemple d'*acumen* : « Non seulement il n'y a absolument aucune vertu [*virtus*] chez les infidèles, mais il ne peut même pas y en avoir ; donc Virgile a dépeint à tort son personnage Énée comme un homme [*vir*] d'une piété remarquable » (Augustin, *Contre Julien*, 4, 3 ; Alard p. 60).

169 Exemple : « Si nous avons toujours considéré les revenus publics comme le nerf [*nervus*] de l'État, l'ordre qui les perçoit, nous le désignerons à juste titre comme le soutien [*firmamentum*] de tous les autres » (Cic. *Pomp.* 17 ; Alard p. 60).

170 Exemple : « J'ai l'intention de vous demander une chose juste et facile ; car on m'envoie, en juste, demander à des justes des choses justes : obtenir des choses injustes de la part de justes, cela ne se fait pas ; mais solliciter des choses justes de la part d'injustes, c'est une folie » (Plaute, *Amph.*, *Prol.* ; Alard p. 60).

171 Térence, *Heautontimoroumenos* I, 1, 77 : « *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* ». Comme le souligne Florence Dupont, il s'agit en fait d'un jeu de mots : « *Homo* en latin est un terme neutre (*on*). Souvent péjoratif, il désigne n'importe qui et ne veut pas dire "être humain" » ; d'où sa traduction du vers : « Je suis n'importe qui, mais je pense savoir me conduire en société » (*Rome, la ville sans origine*, Paris, Gallimard, 2011, p. 172 et 192, n. 28).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Mais il faut examiner ce lieu d'une manière approfondie. Il fournira peut-être quelque chose sur lui-même, ou qui touche à d'autres lieux, et ce que nous n'aurions pas trouvé en le cherchant dans un des « conjugués », nous sera indiqué dans l'autre. Soit le pouvoir, la *puissance* [*potentia*]. Si l'on veut s'enquérir de ce qu'elle a de bien ou de mal, ou de quoi que ce soit d'autre d'inhérent [*insunt*], on trouvera ce qu'on cherche dans le nom même de *puissants* [*in nomine potentium*], de façon assez aisée et des plus immédiates. Il suffit en effet d'examiner le pour et le contre : les dangers qu'ils courent ou la protection dont ils jouissent, [59] le dévouement ou la haine qu'ils suscitent, leurs vertus ou leurs crimes, leur fin honorable ou honteuse, et autres aspects de ce genre. Pour la définition aussi, ce lieu pourrait avoir quelque utilité. Par exemple, ce qu'est la sagesse on peut le percevoir et le faire apparaître à travers la personnalité du sage, les actions qu'il accomplit et les fonctions qu'il remplit, plus clairement que par le nom même de sage. Et de même ce qu'est l'amitié, à partir d'amis, et ce qu'est l'âme, à partir d'animés ; et inversement si, par quelque voie, on a la connaissance des uns, on peut facilement revenir à la définition des autres. La force de certains de ces arguments que les rhéteurs appellent « exemples[172] » dépend de ce lieu[173]. Quand on dit en effet que la vertu suffit pour préserver le bonheur et qu'on le prouve par le fait que Curius dans la pauvreté, Rutilius dans l'exil, Régulus dans les supplices n'ont pas été malheureux[174], la force de conviction ne provient-elle pas seulement de ce qu'en eux tous l'héroïsme [*virtus*] était présent et qu'on les tenait pour de nobles héros [*viri*] ? De même, si quelqu'un soutient qu'il est mal de régner et le démontre par la fin de Cyrus, Cambyse, Alexandre et Pyrrhus, il est clair qu'ici c'est à partir du mot *régner* [*regnandi*] que le discours en est venu aux rois, aux *régnants* [*reges*].

172 Comparer avec *Her.* IV, 62 ; Cic. *Inv.* I, 49 ; Quint., V, 11.

173 Précision d'Alard (p. 60) : la force du lieu n'est pas liée uniquement au nom ou à sa flexion (« *casus* »).

174 Curius Dentatus, général vainqueur de Pyrrhus II et des Samnites, dont il rejette les tentatives de corruption ; Rutilius Rufus (158-78), gouverneur de l'Asie, lutte contre les extorsions de fonds, et se fait bannir par un tribunal de chevaliers ; Atilius Régulus (299-250), fait prisonnier par les Carthaginois, envoyé à Rome pour négocier, retourne à Carthage subir son supplice. Tous exemples tirés de Sénèque, *La Providence* III, 4 : « [La Fortune] éprouve Scaevola par le feu, Fabricius par la pauvreté, Rutilius par l'exil, Régulus par les tortures… » La résistance à la douleur, doublement représentée chez Sénèque, par Scaevola et Régulus, est réduite à ce dernier chez Agricola. Il privilégie la résistance à la corruption (Curius, Rutilius).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 11
Les adjacents [*adjacentia*][175]

[62] À côté de la substance sont, avons-nous dit, les adjacents et les actes. Nous nommons « adjacent » un mode qui existe dans la chose[176], mais qui la fait appeler d'une manière qui n'est pas conforme à sa substance. La sagesse, par exemple, est un certain mode de l'homme ; quand on demande, en effet, quel type d'homme est Caton, la réponse correcte est : « sage[177] ». Il prend donc du fait de sa sagesse, une dénomination étrangère à sa substance, parce que Caton, suivant sa substance, n'est pas dit 'sage', mais 'homme'.

Ce lieu est multiple et se décline d'une manière variée. Tout ce qui est adjacent aux choses est, pour résumer, soit saisi par les sens, soit connu par l'intelligence. Saisi par les sens est d'abord ce qui est commun à la plupart d'entre eux[178] : la quantité, c'est-à-dire tous les nombres ; les grandeurs, de trois sortes : longueur, largeur, épaisseur ; les formes comme le plan, le relief, la droite, la courbe, le triangle, le quadrangle, le cercle et autres. Inclus est aussi le mouvement, mais celui-ci appartient à un autre lieu, l'acte. Ensuite, ce qui est propre à chacun des cinq sens, par exemple pour la vue : clair, obscur, transparent, opaque, coloré ; l'audition : le son ; le goût : la saveur ; l'odorat : l'odeur ; le toucher : chaud, froid, humide, sec, dur, mou, rugueux, lisse, et le reste. Voilà les semences de tout notre savoir[179], voilà où réside toute notre prétention

175 Titre de Phr. : « Les adjacents : variété et distribution. »

176 « *Modum rei inexistentem* » : mode qui existe dans la chose (*in-existens* : « existant dans » et non pas « n'existant pas »).

177 « *Recte respondeas* » : « On répondrait correctement (en l'appelant "sage") » ; Alard p. 63 corrige : « *Rectius fortasse respondeas* » : « On répondrait peut-être plus correctement… ». Les deux Caton sont rigoureux (« *gravis* ») et intègres (« *integer* »). Si le premier est grincheux (« *submorosus* ») et chicanier (« *jurgabundus* »), le second se distingue par son opiniâtreté (« *pervicacia* »). Différence de lecture de « *prudens* » (« sage ») : Alard corrige l'adjacent 'sage', en montrant qu'il s'applique à deux « substances » et non une, et en précisant les deux types de 'sagesse'. Mais cela n'atteint en rien le rapport de l'adjacent à la substance décrit par Agricola.

178 « *Plurium* » : normalement : « la plupart » ; Mundt : « *all das was wohlbekannter Gemeinbesitz aller Sinne ist* », « ce qui est le bien commun de *tous* les sens ».

179 Comparer avec Cicéron, *Fin.* I, 64, « Tout ce que nous apercevons par l'âme a son origine dans les sensations » (« *Quicquid animo cernimus, id omne oritur a sensibus* ») ; et Lucrèce, IV,

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

à l'intelligence. Grâce aux liaisons [63] et associations variées de ces éléments, nous avons distingué le caractère, la quantité et la diversité de toutes choses. C'est pourquoi on pourrait se demander s'il faut se plaindre que la puissance de l'esprit humain soit enfermée dans des limites si étroites[180], ou non pas plutôt admirer qu'en partant de débuts si infimes, il ait pu parvenir à un tel approfondissement, certes semé de doutes et d'incertitudes, mais approfondissement néanmoins.

En ce qui concerne l'intelligence, elle saisit, parmi ces phénomènes, tout ce que l'esprit rassemble et trie par l'action de la pensée. D'un aimant, par exemple, nous voyons bien la couleur et la forme ; mais la force grâce à laquelle il attire le fer, nous ne l'appréhendons que par l'intelligence. Pour l'hématite et l'émeraude, nous savons par nos yeux que l'une est rouge, l'autre verte ; mais la raison pour laquelle l'une ne supporte pas l'impudeur, l'autre arrête l'écoulement du sang, l'esprit seul l'a perçue[181]. Une course rapide, la vue suffit à l'apprécier ; mais la rapidité d'un corps à l'arrêt, ce n'est que par l'intelligence, à partir d'une course que l'on a vue, de la vivacité et de la mobilité des membres, qu'on peut la déduire. De même la vigueur de qui ne porte aucune charge, etc.

Parmi les adjacents les uns sont, de nature, innés, les autres acquis et ajoutés. De nature sont par exemple le chaud pour le feu, l'humide pour l'eau, le sec pour la terre. Ajoutés sont, par exemple, le chaud pour l'eau, quand on la rapproche du feu, le gel quand il fait très froid ; à la cire, le liquide quand elle fond.

Des adjacents qui sont ajoutés, certains se retirent facilement de l'objet auquel ils sont attachés. Comme la rougeur contractée par honte, la pâleur par peur : dès que leur cause disparaît, on les voit s'en aller également. Mais certains partent difficilement, comme ceux qui adviennent à ce qui est, pour eux, un récepteur naturel : couleur ou odeur ajoutées à certaines choses ; et, dans quelques âmes, la peur, quand elle y est entrée, ou l'amour, ou la haine, n'ont de fin qu'avec la mort. Tels aussi sont les adjacents acquis : consolidés par une longue pratique

478-479 : « Tu verras que la connaissance du vrai est produite en premier par les sens et qu'ils ne peuvent être réfutés ». Voir plus loin II, 18, où Agricola souligne la contribution des sens à la connaissance.

180 Pline l'Ancien, VII ; Lactance, *Institutions divines* IV.

181 L'hématite est rouge, noirâtre en surface : on a longtemps cru qu'elle tirait son origine du sang, et servait à la coagulation. De même, on croyait que l'émeraude réagit à l'impudeur, en se brisant.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

et beaucoup d'exercices, ils se sont transformés en habitude [*verterunt in consuetudidem*], comme les sciences et les techniques [*ut sunt studia et artes humanae*], comme les mouvements de l'âme [*ut animi motus*], qui, à force de répétition, deviennent une sorte de seconde nature[182].

Mais les adjacents innés, s'ils sont en toutes choses, résident principalement[183] dans les non-sensibles : comme cette force qui vise à se préserver et à se conserver, puis à reproduire quelque chose de semblable à soi. Le feu, par exemple, se préserve par la chaleur, l'eau par le froid, la terre résiste avec sa dureté, l'air s'échappe grâce à sa fluidité. Puis tout tend à engendrer quelque chose de semblable, le feu le feu, l'eau l'eau ; parmi les herbes et les arbres, graines et fruits sont les semences de nouvelles productions. Puis, dans les pierres et les gemmes, puis dans tout le reste, dans tout ce qui naît sur terre et sur mer, il y a une force différente suivant la nature de chaque chose, nocive [64] ou salutaire. Ainsi, chez les vivants, certains adjacents innés appartiennent au corps, les autres à l'âme. Au corps par exemple : fécondité, bonne santé, force, vitesse, beauté et leurs contraires. À l'âme la perception et la mémoire, la cruauté, la douceur, la capacité d'apprendre et son contraire, l'astuce, la sottise et leurs semblables. Car à toute chose est associée une certaine force innée, par laquelle elle est portée à réaliser l'œuvre que lui fixe et assigne sa nature[184]. L'auteur de toutes choses a voulu, en effet, que rien ne soit inactif ou sans utilité, mais, comme dans la maison d'un sage père de famille, il a fait que tout ait une fonction[185].

Les adjacents acquis et non pas innés, eux, s'ils se trouvent en grand nombre dans les non-sensibles, se trouvent pourtant bien plus chez les

182 Litt. « deviennent presque une nature » (« *prope in naturam* »). Alard (p. 63) assimile les adjacents à la qualité et à la quantité dans les catégories d'Aristote.

183 Donc ils se trouvent aussi chez les sensibles, comme le dit Phrissémius citant Cicéron (p. 52) : « Tout d'abord chaque espèce d'êtres vivants [*genus animantium omne*] a reçu de la nature de veiller sur elle-même, sur sa vie, sur son corps, d'éviter ce qui paraît nuisible, de rechercher et de se procurer tout ce qui est nécessaire à la vie, comme la nourriture, le gîte, et d'autres choses du même genre. C'est encore chose commune à tous les êtres vivants que le désir de s'unir en vue de la procréation, et ce souci des êtres que l'on a pu engendrer » (*Off.* I, 4, 11, traduction M. Testard, CUF).

184 Alard (p. 63) renvoie à Aristote, *Pol.* I, 1253a : « La nature ne produit une chose que dans un seul but [*en pros en*] ; chaque instrument est d'autant plus accompli [*apoteloito*] qu'il est destiné, non à plusieurs tâches, mais à une seule. » Rejet des « couteaux de Delphes », qui sont à usages multiples (nos couteaux suisses).

185 Après le finalisme d'Aristote, quelque chose qui ressemble peut-être à la Providence chrétienne. Agricola prend-il vraiment au sérieux ces preuves théologiques ? L'emphase du ton (*autor ille rerum*) les met en tout cas à part.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

vivants : ces derniers, du fait de leur nature plus vigoureuse, s'élèvent plus haut, en s'appuyant sur plus d'efforts, et nécessairement réalisent plus de choses. Voici donc les adjacents pour le corps : maladie et santé, bonne ou mauvaise apparence, faim, soif, satiété, sommeil, veille, vitesse obtenue grâce au travail, force affermie par l'entraînement, beauté acquise par les soins. Pour l'âme, il y a, par exemple, chez le cheval, l'apprentissage du pas à une cadence réglée, chez le chien, la chasse, et chez les autres animaux tout ce qu'ils acquièrent par le dressage ou leur mode de vie. Les uns deviennent plus sauvages par ces pratiques, les autres, au contraire, s'adoucissent, et apprennent, par l'habitude, à éviter les dangers et à ourdir des embûches. L'homme, parce qu'il est, comme on dit[186], avant tout une âme, est, avant tout, regardé sous cet aspect. C'est pourquoi, ce qu'on voit généralement en premier, ce sont les affections de l'âme : colère, amour, crainte, espoir, joie, douleur, envie, compassion, etc. Et ces affections, on peut souvent les comprendre comme innées, parce que la plupart des hommes penchent vers leurs impulsions naturelles, chacun la sienne. Parfois aussi il faut les entendre comme acquises grâce à la pratique. L'homme qui permettrait en effet à l'une quelconque d'entre elles de le diriger et de l'entraîner de manière répétée, finirait par en être tout entier investi, par passer sous sa juridiction, et il s'ensuit ce que les Grecs appellent *hexis*, que certains d'entre nous rendent en latin littéralement par *habitus*, mais où le mieux est peut-être de dire *consuetudo*[187]. On les entend également comme des affections de l'âme temporaires et fugaces. Nous disons par exemple que, sous l'effet de quelque stimulation, on bout de colère, on tremble de peur, on brûle d'amour. En considérant donc cette variété, il ne saurait être difficile de distinguer où, c'est-à-dire dans quel genre d'adjacent, il convient de ranger ces exemples.

---

186 Idée très présente chez les Anciens, en particulier chez les Stoïciens (Cic. *Fin.* II, 13, 40) ; elle apparaît souvent en début d'œuvre ou de partie (Quint. I, 1, 1), et dans une opposition avec les animaux.

187 Par « certains », comprendre « Cicéron ». *Inv.* I, 36 : « Nous appelons façon d'être [*habitus*] une qualité morale ou physique constante et définitive, dans un certain domaine, comme la possession d'une vertu ou d'un métier, ou une science, quelle qu'elle soit, ou encore une aptitude corporelle, qui n'ait pas été donnée par la nature mais obtenue grâce à l'application et au travail » (trad. G. Achard, CUF ; c'est-à-dire « grâce à un travail acharné », « *studio et industria partam* »). Dans sa reformulation à 63, Agricola a de fait préféré *consuetudo* : « *quae longo usu exercitioque firmata verterunt in consuetudinem…* », « Tels aussi les adjacents qui, consolidés par un long entraînement et un long exercice, se sont transformés en habitude [*consuetudo*] ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Après cela vient le domaine où nous faisons des recherches sous la conduite de la raison, comme les arts et techniques dans leur ensemble. Une partie d'entre eux[188] concerne uniquement la connaissance[189], l'autre l'action. [65] Relèvent de la connaissance ceux qui explorent la nature des choses, les qualités et les causes de toutes celles qui sont sur terre, en mer et dans le ciel, et qui apprennent la méthode du raisonnement correct, crédible et parfait en tous points. Les arts et techniques de l'action sont ceux qui nous enseignent la manière de conserver notre personne physique, par exemple l'agriculture, l'art de la guerre, le commerce, l'artisanat et les arts dits manuels, ou ceux qui nous disent comment améliorer notre âme, donner à nos mœurs et à notre mode de vie la forme qui convient. Et relèvent de cette partie non seulement les arts, mais aussi les vertus qui y ont leur source : sagesse, religion, piété, bienveillance, équité, tolérance, magnanimité, modération, humilité, générosité, et toutes les autres avec lesquelles, conformes en cela à la loi et aux prescriptions de la droite raison, nous nous présentons à Dieu, aux autres hommes et à nous-mêmes tels que le veulent les règles humaines et divines.

En somme, pour ramener tout cela à l'essentiel : les adjacents qui procèdent de la raison et de l'intelligence sont à chercher uniquement chez l'homme. La sensation, la locomotion[190] et les choses de ce genre s'observent chez tous les vivants. Se nourrir, croître, s'épanouir, s'affaiblir[191] : c'est le lot de tout ce qui vit. Car ce qui appartient au corps se trouve aussi dans tout le reste de ce qu'on peut voir et toucher. Certains de ces adjacents sont dans les choses de façon innée : ce sont ceux qui s'y trouvent d'une manière permanente ; certains se renforcent par la longue durée, certains changent sans cesse, vont et viennent, pour ainsi dire d'un jour à l'autre. De tous ceux-là, les uns sont appréhendés par les sens, les autres par l'intelligence [*intellectu*] : non que ce qui est saisi par

188 « Une partie d'entre eux… le mode de vie » : même division des arts en II, 2 ; II, 11 ; II, 25.

189 « *Rerum cognitionem* » : litt. « la connaissance des choses ». Pour la première fois Alard (p. 69) manifeste une sorte d'approbation : « *Acute ut omnia et breviter.* » (« Fin, comme toujours, et concis. »)

190 Mais Mundt, pour « *movendi vis* » : « *die Kraft, etwas in Bewegung zu bringen* », « la force de mouvoir quelque chose ».

191 Pour Alard (p. 69), « *consumi* » ne veut pas dire ici « mourir », mais l'étape juste avant (la décrépitude), puisqu'il prolonge avec : « *extinguique et mori* ». Les quatre verbes décrivent donc les âges de la vie : enfance, adolescence, âge mûr, décrépitude.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

les sens ne le soit également par l'intelligence, ou qu'il y ait quoi que ce soit dans l'intelligence qui n'y soit parvenu par quelque voie sensible ; mais il faut faire la différence entre adjacents qui se présentent d'abord comme des objets à connaître, puis s'ouvrent une route vers l'esprit par l'intermédiaire des sens, et ceux qui se prêtent à une conclusion, certes à partir d'eux-mêmes, mais par l'action de l'intelligence. Il a donc paru bon d'attribuer les uns au domaine où ils sont en premier, les autres à celui où ils sont principalement.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 12
Les actes [*actus*][192]

[70] Des adjacents naissent les actes. Chaque chose en effet agit selon sa nature et suivant qu'elle est affectée de telle ou de telle manière. Or l'acte, dans notre présent ouvrage, ne doit pas être entendu comme ce qui se distingue de la passion[193] ; mais est acte tout ce dont on peut nous dire sollicités ou affectés d'une quelconque manière : craindre, souffrir, être malade et même se reposer et ne rien faire[194] seront pour nous des actes. Car tout, quand nous examinons les actes liés à une chose, sera pris en considération, [71] et donnera matière à argumenter dans un sens ou dans l'autre.

Nous pouvons, si nous le voulons, distinguer les actes d'après les différents adjacents qui les produisent. Il y a par exemple ceux qui proviennent d'adjacents naturels, innés [*ex nativis adjacentibus*], comme 'chauffer', qui vient du feu, 'éclairer' du soleil, et des animaux 'paître', 'bouger', 'nager', 'voler', 'dormir', 'marcher', 'veiller'. D'autres qui viennent d'adjacents acquis, consolidés par l'habitude [*a consuetudine firmatis*[195]], comme 'écrire', 'prier', 'soigner', 'lancer', 'gouverner'. D'autres surgissent d'affections soudaines, qui ne durent qu'un bref instant, comme de rougir sous l'effet de la honte, d'être secoué par la peur, transporté par la joie.

Il y a aussi des actes qui n'ont pas d'effet, mais se consument en eux-mêmes comme de courir, marcher, voler, voir, entendre, comprendre. Certains qui accomplissent un travail en-dehors d'eux-mêmes, comme de construire, ce qui donne une maison, tisser, ce qui donne un drap, et écrire, une lettre.

Il y a également des actes qui ne produisent rien en-dehors d'eux-mêmes, et, parmi eux, il y a ceux qui sont accomplis pour une

192 Phr. : « Les actes : division et usage ».

193 C'est-à-dire : on n'est pas ici dans l'opposition actif/passif. Être affecté, subir, font partie des propriétés des actes.

194 « *Vacare* » : « *frei sein* » (être libre, disponible) chez Mundt.

195 L'habitude (*habitudo*, *consuetudo*) comme une nouvelle ou seconde nature : voir plus haut I, 11, 63 et 64 ; et 63 pour « rougir ». L'alinéa suivant renvoie à la fameuse distinction aristotélicienne entre *praxis* et *poièsis* (laquelle produit une œuvre extérieure à elle-même).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

fin : celui qui marche, par exemple, le fait pour arriver à un certain endroit, ou pour sa santé ; celui qui regarde, pour voir quelque chose ; celui qui dort, pour se délivrer de sa fatigue. Il y a aussi les actes qui n'ont pas de fin, ou ne l'envisagent pas. Ainsi « se réjouir » est totalement dépourvu de fin : il n'y a personne qui puisse dire à quelle fin utile il se réjouit, si ce n'est qu'il se réjouit. De même pour souffrir, être malade, avoir peur, espérer, se fâcher. Car si l'on demandait à quelqu'un en vue de quel usage il se fâche : « Pour rien » dirait-il, mais parce qu'on lui a infligé une offense, il n'a pas été capable de faire autrement. De même, aussi, celui qui aime. Quoique celui-là pourrait dire que sa fin est de prendre possession de l'objet désiré, et le coléreux que c'est la vengeance. Certes, ce sont là peut-être les fins de ceux qui sont mus par l'amour et la colère, mais ce ne sont pas les fins de l'amour et de la colère eux-mêmes, puisque chacun de ces deux objectifs pourrait être atteint, et peut-être plus facilement, sans se torturer avec l'amour ou la colère. L'irréflexion, en effet, caractérise toutes les affections soudaines de l'âme, elles appartiennent à cette partie de l'âme qui est dénuée de raison et elles ne peuvent projeter de fin[196].

D'autres affections naissent seulement du passé ou du présent. Même si d'autres encore ont leur origine dans le futur et en recueillent quelque part, nous ne sommes pas affectés par le fait qu'elles arrivent ; mais, parce que nous pensons qu'elles arriveront, nous sommes ébranlés, et ne pouvons plus tenir en place. Ce qui est plus visible pour la peur et la haine. Affections dont il est pourtant sûr qu'elles sont de mêmes nature et condition que toutes les autres. La raison en est qu'avec ce mot d'« action » on désigne < en fait > une « passion[197] ».

Or, chaque action (non celle que nous appelons aujourd'hui « acte » dans le langage courant, mais celle que les scientifiques désignent

196 Phrissémius (p. 56) évoque la tripartition de l'âme telle que la décrit Platon dans le Livre IV de la *République* : « *epithumia* » (désirs), « *thumos* » (colère), « *noûs* » (raison). Mais, réunissant amour et colère, Agricola semble réduire ces trois parties à deux.

197 Phrissémius (p. 55) résume la division des actes. Il y a quatre manières de les classer : par leurs adjacents (actes naturels, renforcés par l'habitude, soudains) ; leur objet (en-dehors d'eux-mêmes ou non) ; leur fin, ou son absence ; leur rapport au temps. Pourquoi par ailleurs Agricola donne-t-il ici une définition de l'action qui la confond avec la passion ? Peut-être parce que la *passio* permet de faire l'unité parmi les accidents dont un sujet est affecté. Cet emploi pose de moindres difficultés au lecteur de l'époque, formé à la scolastique. Mais en même temps ce n'est déjà plus un usage courant, puisque l'auteur le justifie chaque fois.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

spécifiquement par ce nom), a en vue une certaine fin, à cause de laquelle elle est entreprise. Et cette [72] fin est, soit ce qui subit l'action, soit quelque chose qui en est proche. Mais le patient en tant que tel ne se rapporte à rien d'autre qu'à l'agent : il ne peut donc avoir de fin. Car l'agent ne peut être la fin du patient puisque celui-ci est lui-même la fin de l'agent, à moins que, d'aventure, la situation ne soit telle que ce qui pâtit ne réagisse par quelque action sur l'agent. Par exemple, pour le constructeur d'un navire sur lequel il va lui-même naviguer, la fin première de la construction est certes le navire. Mais comme celui-ci, en retour, le transporte et le préserve, lui qui l'a construit, il est lui-même à son tour, lui l'agent, la fin du navire. Et il peut advenir de cette manière que l'agent et le patient soient alternativement la fin l'un de l'autre, puisque chacun agit et pâtit également. Mais peut-être sont-ce là des remarques trop détaillées[198] et pas vraiment nécessaires pour traiter la présente question.

Il faut noter, je pense, que certains noms semblent désigner des actes [*agendi faciem habere*], alors qu'en réalité ils concernent des adjacents. D'autres par contre, avec un nom d'adjacent, désignent des actes. *Calere* [chauffer] et *albere* ne sont rien d'autre que *calidum esse* et *album esse* [être chaud, être blanc], dont il est sûr que ce sont des adjacents[199]. De même pour *scire*, *cognoscere* et *quiescere*. Mais inversement *cursus* exprime l'acte de courir, *sermo* de s'exprimer et *locutio* de dire. Ce qu'est donc un acte à proprement parler, il convient de le situer dans une certaine activité, un certain mouvement [*in quadam agitatione*], ce que les Grecs appellent *entelekheia* [entéléchie], c'est-à-dire, et c'est ce qu'il faut comprendre : que quelque chose advient ou disparaît, augmente ou diminue, modifie ses propriétés, se transforme ou change de lieu. Car ce qui demeure dans un état unique et immuable ne peut jamais, à coup sûr, se changer, se déplacer [*agi posse*[200]].

198 « *Scrupulosiora* » : remarques trop subtiles (Mundt, « *zu penibel* »). Autrement dit : scolastiques.

199 Phrissémius (p. 56) apostrophe l'auteur : « *Quid ? Calere ergo actus non est ?… Rodolphe !* », « Comment cela Rodolphe ! *Calere* n'est donc pas un acte ? » Il reproche à Agricola de ne pas ranger *calere* parmi les actes, alors qu'il l'a fait au début du chapitre. Puis il tente de le justifier : « *Quid dicemus ?* » (« Que pouvons-nous dire [en sa faveur] ? »). Réponse : dans le premier cas, Agricola n'a considéré que le mot, dans le second, la chose signifiée (« *res significata* »).

200 Soit, pour reprendre l'exposé de Barbara Cassin (*s. v. force*, p. 458-459), la nature, *phusis*, « se définit par le mouvement », tous les êtres naturels ayant en eux-mêmes « un principe

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Ces lieux sont d'une grande utilité pour ceux qui raisonnent sur les qualités propres et la nature des choses. Et quand bien même on raisonne sur d'autres sujets, une très grande conviction se tire de là, c'est-à-dire d'arguments recueillis dans le secret le plus intérieur des choses [*ex interioribus rerum penetralibus*] et dans la nature même de ce dont il est parlé. Ou c'est bien là la nature des choses, ou, si elle est ailleurs, elle nous est inconnue, il faut l'avouer, à moins que les brumes de mon esprit ne me trompent[201]. Voilà, semble-t-il, ce que la force de l'esprit humain est à peu près capable d'embrasser. Quant aux autres choses, cachées dans les replis[202] plus profonds de la nature [*intra altiores rerum naturae sinus recondita*], soit nous les ignorons, soit, par un parallèle entre elles, nous pouvons davantage dire ce qu'elles ne sont pas, que comprendre ce qu'elles sont.

---

de mouvement et de fixité » (*kinèsis* ou *stasis* : Aristote, *Physique* II, 1, 192b13-14). Un arbre en ce sens est « automobile », mobile de lui-même, c'est-à-dire capable de « mouvement » qui en l'occurrence se redit « changement » (*metabolè*). Le mouvement/changement a pour sous-catégories : le déplacement d'un lieu à un autre ; la génération et la destruction ; l'altération ; l'accroissement ou la diminution. D'où la fameuse définition : « l'entéléchie d'un étant en puissance en tant qu'il est tel est mouvement [*kinèsis*] » (*Physique* III, 1, 201a10-11).

201 Argumentation finale, qui réfute une objection implicite : les lieux servent pour le discours, mais ne sont pas capables d'exprimer la nature des choses. Réponse sous forme de dilemme : soit elles l'expriment, soit elle est inaccessible. Ironie peut-être dans l'accumulation de métaphores hyperboliques : « *ex interioribus rerum penetralibus* », « *illa quae mentis humanae possit complecti vi* », « *caligo ingenii mei* », « *intra altiores rerum naturae sinus recondita* ».

202 Les adjacents et les actes permettent d'aller dans des lieux reculés mais où l'on peut encore pénétrer : « *penetralia* », mot employé par Quintilien (VI, 2, 25) pour désigner les « principes secrets d'un art » mais que l'on peut « mettre au jour », « *aperire* ». Voir bien plus loin une expression proche à propos des *penetralia* dans les arts (p. 363 n. 492, puis p. 452 n. 298).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 13
Le substrat [*subjectum*][203]

[75] *Substrat*, « sujet » [*subjectum*], est pris en divers sens. Nous appelons en effet substrat, sujet, « ce qui est jeté sous autre chose [*id quod jactum est sub aliud*] », origine de ce mot. D'où ce vers :

> *sous* les pieds (du cheval de Troie) ils *jettent* un jeu de roues[204].

Pareillement par métaphore :

> …épargner ceux qui se soumettent [*subjecta*] et réduire par les armes les orgueilleux[205].

D'autre part, dans nos exprimés [*pronunciata*] le substrat est ce dont quelque chose est dit [*de quo aliquid dicitur*]. Quand nous disons par exemple : « L'homme est un vivant », le substrat est 'homme'. Substrat aussi ce en quoi est quelque chose [*in quo est aliquid*] : nous disons par exemple l'homme substrat de la sagesse[206], et la matière substrat de la forme. Nous appelons également substrat toute chose dont on traite et sur laquelle on agit [*circa quod tractatus actioque rei cuipiam versatur*]. Ainsi nous disons la couleur substrat de la vision, et substrats des arts[207] leurs principaux champs d'investigation. Le mot a également d'autres sens. On l'a en effet employé avec huit significations[208], qui pourraient même être plus nombreuses, mais qui, toutes, se ramènent à celles que nous avons citées. Pour le moment donc, voilà ce qu'est le substrat pour nous : l'adjacent dans lequel quelque chose est contenu et qui est lui-même ce dont partent les actes, et aussi l'adjacent qui est soumis à

203 Phr. : « Le substrat : sens du mot en général et ici (les objets des sens ne sont pas, à proprement parler, des substrats) ».
204 Virg. *Énéide* II, 235-236 : « *pedibusque rotarum / subjiciunt lapsus* ».
205 *Ibid.* VI, 853 (trad. P. Veyne) : « *parcere subjectis et debellare superbos* » ; ou, chez Passerat, « Qui pardonne aux vaincus et dompte les rebelles ».
206 Reprise de I, 4, 23 : Cicéron substrat de l'éloquence.
207 Alard p. 77 : Agricola emploie aussi « *materia artium* », « la matière de l'art », II, 6.
208 Expliquées par Versorius dans l'introduction de son commentaire des *Summulae logicales* (*Somme logique*) de Pierre d'Espagne.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

l'action d'un acte, qui en est l'« objet[209] ». Car les actes qui produisent quelque chose hors d'eux-mêmes, il est nécessaire qu'ils aient un substrat d'où ils partent, puis autre chose qui leur soit exposé et vers quoi ils tendent. Par exemple 'chauffer[210]' : il faut d'abord quelque chose qui brûle et c'est cela qui chauffe ; puis, dans un second sens, s'il n'y a pas quelque chose sur quoi cette force puisse s'exercer et en accroître la chaleur, elle ne pourra chauffer. Car l'action des agents comme dit Aristote[211] s'applique à un patient qui leur est adapté.

Or ce qu'on appelle « objets de la sensation » [*sentiendi objecta*] ou de la compréhension, ce ne sont peut-être des « substrats » [*subjecta*] que par homonymie. Les substrats de la sensation seront plus correctement appelés « efficients ». Car la couleur, se répandant dans l'air transparent en d'invisibles simulacres qui transportent son image, une fois qu'elle a pénétré dans l'œil, le frappe et l'excite à la vue. De même, le son stimule l'audition, l'odeur l'odorat ; et les autres sensations, lorsqu'elles touchent la partie de notre corps qui peut les percevoir, éveillent dans l'âme la force qui se manifeste dans cette partie, et incitent à les appréhender. Ensuite notre esprit, quand elles ont été recueillies par les sens, en prend d'abord connaissance puis, quand elles ont été regroupées et divisées [*composita inter se atque divisa*] de façons variées et multiples, il en tire la forme et l'apparence habituelle des choses [*formas omnes rerum habitudinesque*], leur genre et leur ordre, il les différencie, les classe et les répartit pour les divers usages des arts et des sciences. Si donc nous considérons cela, il nous apparaîtra facilement que les sens sont bien en situation de « pâtir », ils subissent [76] quelque chose de ce qu'ils perçoivent, et que l'esprit, à partir de ce qu'il comprend, intègre une certaine image ou représentation de ce qui est subi [*patiendi*]. D'où vient que seules l'existence et la présence peuvent être saisies par les sens ; mais peuvent être également comprises des choses absentes, disparues

209 « *Adjacentium quidem id, cui aliquid inest, actuum vero et istud ipsum et illud etiam, quod actioni alicujus est objectum.* »

210 « *Calescere* » corrigé par Alard (p. 77) en « *calefacere* » : « faire chauffer », « échauffer », verbe transitif (factitif de *caleo*, « chauffer », intransitif).

211 *De anima* II, 2, 414a12. Le paragraphe suivant résume et discute la théorie scolastique de la connaissance : première opération de l'esprit, l'*apprehensio* ou perception (« incitent à les appréhender », *apprehendenda*) ; seconde opération, la *compositio-divisio*, qui traduit la *synthesis-diairesis* aristotélicienne, autre façon de décrire l'opération du « jugement » ou *iudicium*.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

ou non encore nées. Tout ce qui s'offre aux sens est donc assez semblable aux efficients. Tous les arts et les sciences, si on les rapporte à leur objet, peuvent être comptés parmi les « exprimés » [*pronunciata*]. Ce qu'il en va de ces derniers, on le dira en son lieu[212].

Le substrat de toutes choses à proprement parler est ce que, parmi les dix catégories élémentaires, les Grecs appellent *ousia*[213], et nous « essence » en traduisant littéralement, si les grammairiens le permettaient[214], mais qu'aujourd'hui nous appelons « substance ». Tout le reste s'appuie sur celle-ci, elle est le réceptacle et le socle de tout. La grandeur, que nous avons comptée parmi les adjacents, si nous la rapportons à la substance, s'ajoute en effet au nombre des adjacents. Mais si on la rapporte aux autres adjacents, elle a la fonction d'une substance, non pas parce que les adjacents sont en elle, mais parce qu'ils ne pourraient, sans sa médiation, et principalement ceux qui sont adjacents d'un corps, reposer sur la substance. Car il ne nous est pas possible de penser quelque chose qui soit blanc ou noir sans aucune grandeur, ni chaud ou froid, ni dur ou mou, ni rien d'autre de cette sorte. Si je dis donc que le musicien est pâle, il est sûr que 'musicien' vient de 'musique' : mais 'musicien' est un adjacent. Il est donc clair qu'il ne peut être le substrat de 'pâle'[215]. De même, si je dis que le juste est honnête, 'juste' n'est pas le substrat de la probité, mais une de ses espèces ; si je dis, par contre, que l'homme est sage, 'homme' est le substrat, car l'homme est une substance. De même pour « eau froide » où 'eau' est le nom de la substance. De même pour « un bœuf est abattu », où 'bœuf' est la substance que vise l'acte d'abattre, de sorte qu'elle se retire dans cette substance. De là on comprend facilement ce que nous avons dit : ce qui est exposé à nos sens et à l'action de notre esprit ne peut, d'après notre présent raisonnement, être légitimement appelé « substrat ». Comment

212 Voir plus loin I, 23.

213 La substance ; mais Aristote l'associe déjà au sujet (grec *sunkeimenos*, *Catégories* chap. 2-3, 1a20-b24), litt. « ce qui est étendu sous » : « *Ein zugrundeliendes* », comme le traduit H.-G. Zekl (Aristoteles, *Kategorien*, *Hermeneutik*, 1998).

214 « *Essentia* » : réticence latine à l'égard du mot, considéré comme une traduction « dure » (« *interpretatio dura* ») par Quintilien (II, 14, 1-2) et comme un mot neuf par Sénèque (*Lettre* 58, 6), qui en attribue le premier usage à Cicéron.

215 Dissociation du substrat et du sujet grammatical. Pour nous, dans « Le musicien est pâle », *musicien* est le sujet. Cependant le musicien n'est pas pâle en tant que musicien, mais en tant qu'homme. Pour Agricola il y a donc ici un seul substrat, 'homme', avec deux adjacents, 'musicien' et 'pâle'.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

donc ? Celui qui, lorsqu'il pose des questions à leur propos, croit questionner au moyen de ce lieu, serait-il dans l'erreur ? Certes oui ! Mais de cela j'inviterai celui qui voudra trouver quelque chose, à ne pas se préoccuper. Qu'il fasse ce qu'il faut pour trouver ! S'il le peut avec les lieux appropriés, ce sera certes le mieux, car il guidera son attention selon un cours assez sûr. Mais s'il ne le peut avec ces lieux, qu'il le fasse avec n'importe lesquels[216], pourvu qu'il trouve ! Dans les arts qu'on apprend en vue d'un résultat, on n'est pas jugé sur la précision avec laquelle on discerne les préceptes, mais sur l'efficacité avec laquelle on les utilise.

216 « *At undecumque* » : « du moins, de quelque manière ». Alard (p. 77) donne un éclaircissement grammatical sur ce sens particulier de *at* en ajoutant : « Il n'est pas déplacé que j'expose le sens de ce mot. Sinon ce passage risque de ne pas être compris par mes jeunes lecteurs [*a iuventute*] ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 14
La cause efficiente

[78] Suivent les lieux externes, dont les premiers sont ceux qu'on appelle « apparentés ». Au seuil de mon exposé, j'aimerais qu'on me pardonne l'usage de ce terme. De même pour la désignation de quelques autres lieux : ce que je souhaiterais, c'est de ne pas offenser les oreilles du lecteur. Quant à la présentation des lieux avec des distinctions et dans un ordre autres qu'ils ne l'ont été par d'autres avant moi, c'est le sujet lui-même qui m'en a persuadé. Il faudra donc juger d'après lui si, dans ma méthode comme dans mes dénominations, j'ai raison ou tort. Car je n'ai absolument pas trouvé d'autre terme avec lequel englober les causes et les résultats, que celui d'« apparentés », puisque ces lieux sont liés les uns aux autres par la source de leur naissance et de leur développement. Les apparentés sont donc, comme nous l'avons dit, les causes et les résultats[217].

Aristote et ceux qui l'ont suivi ont distingué quatre causes[218] : la matière, en quoi est faite une chose ; la forme, à travers quoi ; l'effet, à partir de quoi ; la fin, pour quoi. Mais la matière et la forme, nous en avons parlé avec les parties[219]. Les causes efficientes et finales, nous allons en parler maintenant.

[79] Nous appelons donc cause dans notre présent propos ce par l'action de quoi quelque chose advient. Or pour que quelque chose advienne, il faut qu'il y ait quelque autre chose qui ait une force efficiente, dont l'efficience puisse produire et donner forme à cette chose. Ensuite si la cause n'est pas poussée à l'action par quelque aiguillon, elle restera atone et apathique. Rien ne se fait donc dans la nature à l'aveugle et sans solide raison, et chaque chose a une fin préétablie et fixée, à cause de laquelle elle agit en tout. Cette fin, même si elle est parfois inconnue aux choses mêmes, comme c'est le cas de celles qui sont dépourvues de sentiment et ne suivent, en agissant, que l'impulsion de la nature, le créateur, le

217 Agricola demande pardon (« *venia* ») pour les mots nouveaux. Précaution fréquente chez les Latins (Cicéron, *Académiques* 1).

218 *Causa materialis*, *formalis*, *efficiens*, *finalis* (*Physique* II, 3, 194b ; *Met.* IV, 2, 1013a).

219 Voir I, 9.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

fondateur, lui, la connaît, lui dont elles suivent la volonté et les ordres dans leur action. Donc : ce qui fournit de quoi faire la chose est la cause efficiente. Ce pour quoi elle se fait, nous l'appelons fin. C'est le terme dernier de notre action et quand nous l'avons atteint, nous n'allons pas plus loin. La fin est en effet la plus puissante de toutes les causes. Car la matière dénuée de forme est brute et rude, et ne transmet son nom à nulle chose. Quant à la forme, s'il lui manque la force d'un efficient, elle ne peut advenir. Et si l'efficient n'est pas mû par le désir d'une fin, il reste au repos. Il est donc facile de voir que, même si, dans la pratique et dans sa réalisation effective, la fin occupe la toute dernière place, elle est la première en termes de projet, de but qu'on se fixe.

Il y a deux sortes d'efficients : les uns, dans leur action, suivent la nécessité, les autres leur choix[220]. Agit par nécessité, tout ce qui est dénué de réflexion et de jugement, comme le feu qui, s'il lui est présenté quelque chose qui peut être brûlé, ne peut pas ne pas le brûler. Et la terre, elle qui, au printemps, fait pousser de l'herbe et toute autre chose en fonction des particularités du terroir et du climat : elle non plus ne peut pas ne pas le faire. Agissent au contraire par choix tous les êtres qui sont libres de faire ou de ne pas faire, comme les hommes, dans les domaines auxquels ils appliquent leur réflexion et leur raison, et peut-être quelques bêtes qui sont aptes à apprendre et possèdent une sorte de jugement, un semblant de discernement. Quoique Aristote pense que celles-ci n'agissent pas mais plutôt sont agies[221] : dans la mesure où elles sont stimulées par l'aspect des choses perçues, elles sont entraînées, ne peuvent résister à ce qui s'offre à leur vue, ne suivent pas leur idée mais celle que les choses impriment en elles, et ne peuvent pas ne pas se laisser attirer par ce qui leur semble désirable, ni ne pas fuir ce qui leur apparaît comme à éviter. Si, cependant, le doute les tient parfois suspendues entre deux issues, ce n'est pas la délibération qui les conduit d'un côté ou de l'autre, mais la force à peu près égale avec laquelle deux objets les tirent à eux[222]. Tout comme un bateau[223] pris dans des courants divers et opposés semble être peu sûr et hésiter sur celui qu'il va suivre ; tout comme il ne se dirige pas, le plus souvent,

220 Distinction déjà chez Cicéron (*Top.* 62).

221 Aristote, *De anima* III, 11, 434a.

222 Expression inversée du paradoxe de l'âne de Buridan (1292-1363), qu'Agricola a pu connaître. Même idée chez Aristote, mais appliquée à l'homme (*De caelo* II, 13, 295b32).

223 Même comparaison chez Homère, *Iliade* IV, 10.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

où l'a décidé le timonier, [80] mais où l'a entraîné une force supérieure des eaux ; de même les bêtes n'agissent pas de leur propre chef, mais se contentent de suivre l'apparence d'avantages ou d'inconvénients que leur donnent les choses. Mais l'homme, quand, après avoir tout longuement et abondamment pesé, il a pris sa décision, nous le voyons suivre le plus souvent non ce dont la chose le persuade mais ce que son esprit lui enjoint. Car il est capable aussi bien de se précipiter en aveugle vers ce que sa délibération a condamné, donc contre le résultat de sa propre réflexion, que, à l'inverse, de fuir de toutes ses forces ce qui lui a semblé le plus souhaitable. Mais quoi qu'il en soit sur ce point, l'idée que les bêtes ne disposent pas d'un total libre arbitre dans leurs actions ne semble pas une offense à la vérité. Cependant, qu'elles agissent par suite d'un choix quand elles font la différence entre des choses bonnes et mauvaises, personne, j'aimerais le croire, ne le combattra[224].

Précisons : parmi les efficients qui agissent par nécessité, certains le font par une impulsion naturelle, d'autres sous l'effet d'une force extérieure. Par une impulsion naturelle agissent ceux dont l'action a son origine en eux-mêmes, sans nulle aide extérieure, comme le feu qui brûle parce que la source de chaleur[225] qui le fait brûler lui est innée. Aussi la capacité d'action ne leur fait pas défaut, et ils ne cessent pas d'agir aussi longtemps qu'il y a à leur disposition de quoi déployer leur efficience. Mais ils sont dits agir sous la contrainte, ou, comme nous l'avons formulé, sous l'effet d'une force extérieure, si leur capacité d'action leur vient d'ailleurs. L'eau bouillante, par exemple, réchauffe, non par sa propre action mais par celle du feu qui lui a transmis sa chaleur. Les pierres, de même, et tout ce qu'on lance avec des catapultes, font éclater les objets rencontrés au-dessus d'elles dans les airs, non pas par leur élan propre mais grâce à celui qui leur est impulsé par la vigueur des lanceurs. L'élan de ces pierres n'est donc pas durable, mais elles se mettent à résister, affaiblissent, autant qu'elles le peuvent, la pression qui s'exerce sur elles, et reviennent, sans tarder, à leur nature. Il en découle que leur mouvement, très vif au début parce que très proche de sa source, perd de sa force, au fur et à mesure de l'espace parcouru, et finit par s'arrêter.

224 Vieux débat sur le libre arbitre des bêtes. Pour : Pline l'Anc. VIII, 5, 12 ; IX, 4 ; X, 43 et Plutarque, *Que les bêtes ont l'usage de la raison* ; contre : Aristote, *De anima* III, 11434a.

225 « *Caloris vis* » : « l'énergie calorique, la chaleur », « *die Kraft der Hitze* » (Mundt).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Mais ceux des efficients qui agissent par nécessité, il leur suffit, pour agir, qu'ils le puissent ; ceux, par contre, chez qui c'est un choix ou une décision, il faut en plus qu'ils le veuillent. C'est pourquoi, dans les procès [*in controversiis*] où l'on se demande si quelque chose a vraiment été fait ou non, on cherche d'habitude à savoir si quelqu'un a voulu, puis s'il a pu faire ce dont il est accusé[226]. Une fois ces deux points prouvés, il est très facile de faire la preuve de ce qui est d'ordinaire abordé en troisième, c'est-à-dire qu'il l'a fait.

Il y a encore une autre différence entre les efficients. Certains sont ce que les Grecs appellent *kuria*, c'est-à-dire « prépondérants, dominants ». Certains autres obéissent et servent. Et parmi ces derniers, les uns agissent, les autres sont des instruments pour l'action. Dans la construction d'une maison par exemple : c'est l'architecte qui commande, c'est lui qui indique comment chaque chose doit être faite. Quant à celui qui taille la pierre, qui élève un mur, [81] qui coupe et dispose le bois, il obéit. Ses instruments sont la hache, la vrille, le marteau et tous les autres outils avec lesquels il réalise son travail. De même dans la guerre, l'autorité politique (citoyens ou prince) commande, le soldat obéit ; les chevaux, les armes et tout le fourniment sont les instruments de la guerre. Mais c'en est assez sur les efficients.

226 Quintilien, VII, 2, 27 : « *Ducitur conjectura primum a praeteritis : in his sunt persona, causae, consilia : nam is ordo est, ut facere voluerit, potuerit, fecerit* » (« La conjecture se tire, tout d'abord, du passé où l'on considère les personnes, les motifs, les desseins. Car l'ordre naturel est que [l'accusé] ait voulu agir, qu'il ait pu agir, qu'il ait agi »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 15
La fin[227]

[83] La fin est la plus importante des causes, nous l'avons dit[228]. C'est pour elle que tous les êtres agissent. Or ils agissent en vue d'un bien, et ils sont donc portés à faire tout ce qui leur est présenté comme un bien, soit par la nature, soit par la raison. Il en résulte que les voies du bien sont différentes selon les choses, et nous allons donc en tirer les fins dans leur diversité. Car certaines choses sont bonnes par elles-mêmes, mais certaines, c'est parce qu'elles servent à d'autres choses qu'on les dit bonnes. Celles qui sont bonnes par elles-mêmes, il est sûr qu'elles sont les plus élevées, et qu'au-dessus d'elles il n'y a plus rien à désirer. Elles sont, pour le dire très vite, ce qu'il y a de plus parfait dans chaque genre. Le bien suprême [*summum bonum*] du feu par exemple, et au-dessus duquel il ne peut en rien prétendre, est d'être le plus chaud et sec possible, de l'eau, le plus humide et froid. Ainsi de l'arbre, ainsi du bœuf, ainsi du cheval : le bien suprême consiste pour eux à détenir le plus parfaitement et complètement ce que la nature a attribué en propre à leur genre. Pour l'homme par exemple, le fait qu'il vive, qu'il sente, ne doit pas être vu comme le bien suprême, mais plutôt qu'il soit capable d'intelligence et de décision. C'est par là en effet qu'on le considère le plus comme un homme[229].

On appelle auxiliaire ce qui aide à atteindre un bien suprême : par exemple la nourriture, la boisson, l'habillement et les autres moyens de protéger l'homme. Car on ne peut vivre parfaitement, c'est-à-dire heureusement, quand on vit dans des conditions telles qu'il n'est même pas possible de vivre ! Or le type de bien, et parfois aussi de fin, dépend de la disposition que chaque chose tient de son genre, comme nous l'avons indiqué précédemment ; et nous disons par exemple que la fin du

227 Phr. : « Les fins : mêmes différences que pour les biens [*bona*]. Deux manières de les comprendre. Plusieurs fins possibles pour la même chose. Première rencontrée, dernière atteinte. »

228 Voir I, 14 et II, 11.

229 Alard (p. 85) nuance : si c'est le bien suprême du point de vue de la morale philosophique, d'obéir à la raison (« *oboedire rationi* »), pour l'Évangile, c'est d'obéir à Dieu : « *deo oboedire* » (avec long renvoi à Augustin, *La vraie Innocence*, chap. 198).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

constructeur est la maison, et celle de la guerre la victoire, chacune étant, selon toute apparence, le point ultime dans son genre. Car on ne construit ni ne guerroie plus avant, quand on a achevé la maison ou obtenu la victoire. Mais quand on prépare de la chaux et rassemble des pierres en vue d'élever une paroi, il est sûr que cette paroi représente une certaine fin, mais non pas ultime, car c'est pour une maison que le mur [84] est élevé. De même quand on installe des balistes pour abattre les fortifications et en chasser les défenseurs, on le fait pour s'emparer d'une ville fortifiée. Et certes, abattre et chasser sont une fin, mais intermédiaire, et ne contribuant qu'en partie à la victoire. Parfois, cependant, si nous considérons la façon dont toutes les choses se succèdent dans une série complète, nous voyons que chaque fin est mise au service d'une autre, parce que chacune en sert une meilleure qu'elle. Cela vaut pour toute espèce de choses : si nous les regroupons par la pensée et les voyons comme un ensemble unique, alors nous voyons que, de même qu'il y a un bien suprême et ne souffrant d'aucune imperfection, il y a aussi une fin au-delà de toutes les autres. Quant à celles qui sont au milieu de la série, elles s'appuient l'une sur l'autre suivant que leur nature est plus ou moins parfaite. Chez le cheval, par exemple, on peut saisir une double fin ; l'une, conforme à sa nature : farouche, indompté, soumis à nulle bride, voilà qui serait le mieux pour lui, parce que plus adapté à sa nature, que de souffrir un cavalier, d'être piqué par des éperons et forcé par les rênes à figurer des cercles. En effet, les chevaux ne sont pas nés pour nous servir, ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur pour eux : si c'était le cas, ils n'auraient pas un tel amour inné de la liberté[230]. Nous voyons par contre une autre fin, dans l'adaptation du cheval aux besoins de l'homme. De ce point de vue, nous n'appelons pas bon ce qui lui convient le mieux à lui, mais ce qui nous rend les plus grands services à nous. De même la terre semble être dans un état de perfection quand elle est parée d'herbes et d'arbres, parce qu'elle est née pour les produire. Mais quand elle se trouve sur nos places et dans nos bourgs, quand elle est aplanie pour nos maisons et nos églises[231], il vaut mieux qu'elle soit stérile et nue.

230 Alard (p. 86) : les fauves, même bien traités, préfèrent la liberté, parce que c'est dans leur nature (Cic. *Fin.* 5). Phrissémius (p. 66) cite Boèce, *Consolation de la Philosophie* 3, 2 : « Comme la Nature toute puissante fléchit tout de ses rênes ! » (« *Quanta rerum flectat habenas Natura potens* »). Le service heureux est celui de la nature.

231 « *Templorum* » : « temples », que Mundt a modernisé en *Kirchen* (églises).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Il ne faut pas négliger non plus, semble-t-il, le fait qu'une seule chose peut avoir plusieurs fins[232] : l'une par exemple qui concerne l'ouvrage, l'autre celui qui le réalise, une autre celui qui le commande. Ainsi pour une construction, sa fin en elle-même est la maison ; pour le constructeur c'est la somme allouée pour son travail ; pour celui qui commande, c'est de l'habiter, de la donner ou de la vendre. De même, la fin propre des études est le savoir, celle de l'étudiant peut être également le savoir, mais, éventuellement, un espoir de gloire ou de gain. Quant au père qui subvient aux besoins de l'étudiant, c'est l'amour et les progrès du fils[233]. Et l'ami aussi : il a persuadé l'étudiant pour, un jour, peut-être, pouvoir utiliser son travail et son savoir.

Il faut également indiquer ceci : plus une action vient en premier, plus le but qu'elle se fixe vient en dernier. Pour ce qui est au milieu, plus les actions sont éloignées du début, plus les buts se situent avant la fin. Car les premiers éléments sont essentiellement orientés vers l'action, les derniers vers le but. Grâce aux premiers on en atteint d'autres, différents. Dans la construction d'un navire, par exemple, le début revient à celui qui règle les frais, et dont le but est l'enrichissement procuré par le transport de marchandises. Il est suivi par le marin : celui-ci ne va pas jusque-là [85] mais vise uniquement le gain tiré du transport de marchandise. Ensuite, celui qui bâtit le navire ne demande pas si quelqu'un naviguera dessus, mais se contente de le construire. De même ceux qui abattent des arbres, ceux qui confectionnent ancres et cordages, ce ne sont pas eux qui ont en vue le bateau, mais ils fournissent uniquement le matériel et l'équipement du navire. D'où vient que la vertu, qui est le souverain bien, n'est atteinte qu'à force de peines et de sueur, située qu'elle est en un lieu escarpé et très éloigné, et que tout le reste a pour but d'y faire accéder, alors que les vices et les choses viles sont à portée de main, et qu'il est possible, comme le dit Hésiode, de les acquérir en masse[234].

232 Voir I, 14 ; II, 11.

233 Incompréhension d'Alard (p. 86) : l'amour pour le fils n'est pas une cause finale, mais efficiente ; à moins que le père ne veuille susciter l'amour en retour de son fils, ou qu'il n'aime dans son fils le savoir qu'il acquiert (« *ut filius ametur ob doctrinam a patre* »).

234 Hésiode, *Les Travaux et les jours*, 287-292 : « De la misère (*kakotès*), on en gagne tant qu'on veut, et sans peine : la route est plane, et elle loge près de nous. Mais, devant le mérite [la vertu], les dieux immortels ont mis la sueur. Long, ardu est le sentier qui y mène, et âpre tout d'abord. Mais atteins seulement la cime, et le voici dès lors aisé, pour difficile

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 16
Les résultats [*eventa*][235]

[87] En ce qui concerne les résultats, ce que nous avons dit des causes pourrait sembler suffisant. Il n'est pas possible, en effet, de mieux connaître et présenter la liste et la variété des événements qu'à partir des causes. Nous allons néanmoins exposer ce que ce lieu a de propre, et qui, peut-être, est plus facile à énoncer ici.

Mais, en premier, il nous faut saisir la différence entre les résultats suivant leur cause. De même qu'il y a une cause efficiente et une cause finale, de même nous pouvons distinguer les résultats en « effet » [*effectus*] et « moyen » [*destinatum*]. Car ce qui se produit par une cause efficiente, je trouve bon de l'appeler *effet*, parce que ce nom est très étroitement relié à *efficient* [*efficiens*]. Cicéron [88] appelle indistinctement « effets » et « résultats » ce qui vient d'une cause, mais limite l'emploi de « cause » aux seuls efficients, comme le montre le vocabulaire qu'il emploie[236]. Mais, dans le langage courant, nous donnons au mot *effet* une extension aussi large qu'à *cause*. Quant à moi, pour l'usage courant aussi bien que du point de vue du sens propre de ce mot, il me semble plus approprié d'appeler « résultat » tout ce qui naît d'une cause. Et les résultats qui proviennent des efficients, nous les appellerons à bon droit « effets », car les mots d'« efficient » et d'« effet » sont très étroitement liés : ils appartiennent au même genre, l'un présentant les choses du point de vue de l'agent, l'autre du patient. Et ce lieu comportera, à notre avis, comme celui des causes, deux parties : de même que l'un est divisé en efficients et en fins, l'autre le sera en effets et en moyens.

Mais les choses deviennent causes ou résultats le plus souvent d'après la manière différente dont on considère leurs rapports mutuels : très

qu'il soit. ». Alard (p. 86) cite de nombreux adages qui illustrent ce lieu commun de la vertu peu accessible, et du vice, contraire en tout point.

235 Phr. : « Résultats, effets et buts. On peut dire la même chose de l'événement que de la cause. À un événement ne correspond, dans son genre, qu'une seule cause. Et inversement à une cause ne correspond qu'un événement propre en soi. Usages de ce lieu. »

236 Phr. (p. 69) : on peut trouver deux sortes de causes chez Cicéron (*Top.* 58, nous traduisons) : « l'une qui, par sa propre force [*vi sua*], produit inévitablement un certain effet, comme le feu produit la flamme, l'autre qui n'a pas la force efficiente, mais sans laquelle un certain effet ne saurait être produit [*sine quo effici non possit*] : c'est en ce sens qu'on pourrait dire "Le bronze est la cause de la statue, parce que, sans bronze, elle ne pourrait être faite". »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

souvent il y a identité entre fins, efficients, effets et moyens. Dans une construction par exemple, celui pour lequel la maison est bâtie est le premier efficient et la maison est la fin ultime. Tout ce qui est intermédiaire [*media*], le maître d'œuvre, les ouvriers, les outils, ce sont, si nous considérons la maison comme un effet, des efficients. Si cependant nous les rapportons au maître d'ouvrage, au maître de la maison, ce sont eux les effets. Mais si nous posons la maison comme fin, ce sont des moyens. Sous le regard du maître, ce sont des sortes de fins intermédiaires, parce que, pour les produire elles-mêmes, on recourt à du travail. Que la même chose soit une fin et un efficient, il est vrai que rien ne s'y oppose, non seulement si on rapporte cette chose à d'autres, mais également à elle-même, pourvu que ce soit d'un point de vue différent. Celui, par exemple, qui construit une maison qu'il va lui-même utiliser, est cause efficiente de la maison en tant qu'il la construit, mais finale en tant que c'est pour lui, c'est-à-dire pour l'habiter, lui qui l'a bâtie. Mais forme et fin peuvent aussi être la même chose. Car la forme est la fin la plus proche de presque toute action. Matière et fin, matière et forme, efficient et matière, efficient et forme ne peuvent en aucun cas se retrouver dans le même : pour le constructeur de bateaux la fin ne peut être le bois, pas plus que le bois du bateau ne peut être la même chose que sa forme et surtout : ni le bois, ni la forme du bateau, ni quoi que ce soit d'autre de cette sorte ne peut se produire soi-même, ce qui serait nécessaire si la même chose pouvait être à la fois et efficient, et forme ou matière.

Nous ne devons pas non plus perdre de vue que, si tout événement, dans son genre propre, n'a qu'une seule cause[237], inversement, de toute cause ne découle qu'un seul événement qui lui soit propre par lui-même[238]. Mais ce que nous avons dit précédemment[239], qu'il y a parfois plusieurs fins pour une seule chose, ne s'oppose pas à ce que nous disons maintenant : ce qui pourra se remarquer même dans les mots que nous avons employés. Car l'unique et seule fin du constructeur est la maison, et, quand il l'a atteinte, il s'arrête. Ce qu'il recherche par son travail, en-dehors de la maison, [89]

237 Il peut y avoir plusieurs causes, mais pas proches (« *proxima* »), et pas du même genre (Phr. p. 70).

238 Phrissémius p. 70 : vrai à nouveau pour l'événement proche : le feu est la cause proche de la chaleur. Il s'ensuit aussi un durcissement de la glaise et un ramollissement de la cire. Mais ce sont là des sortes de résultats par ajout (« *velut accessiones* ») et des effets secondaires (« *effecta secundaria* »).

239 Voir plus haut I, 15.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

un gain ou autre chose, il ne le fait pas en tant que constructeur, mais parce qu'il est pauvre ou cupide. Peut-être espère-t-il aussi retirer de la gloire de son œuvre, non pas par le fait même d'en être l'auteur, mais parce qu'il pense que cela lui sera de quelque utilité par ailleurs. On peut donc construire une maison sans poursuivre ces fins, mais on ne peut pas le faire sans qu'il en advienne une maison.

Ce lieu des causes et des résultats est abondant et ouvre la possibilité de nombreuses utilisations. Car c'est à cela que reviennent presque toutes les questions qui tournent autour de nos réflexions et délibérations. Quand nous réfléchissons, nous nous attachons principalement à deux points : « La chose est-elle utile ou non ? » et « Cela peut-il se faire ? » De l'utilité nous concluons d'après la fin, de la possibilité d'après les efficients[240]. Il convient en effet que ce qui est utile le soit par rapport à une chose recherchée. De même, ce dont nous voulons que ce soit possible, cela pourra être le mieux montré grâce aux ressources de l'efficient. Dans la louange et le blâme également, ces lieux jouent un rôle très important puisque tous deux n'ont pas de fondement plus sûr et plus véridique que les effets et la fin. Pour évaluer la vertu ce qui compte surtout, c'est la fin, parce que, dans beaucoup de domaines, ce qui importe n'est pas ce qu'on fait, mais pour quelle raison on le fait. Et la même action, un tel la blâmera d'être due à la colère et à une impulsion irréfléchie, un autre la louera, parce que digne de la grandeur et du dessein d'une âme ferme[241]. De même l'honorable, parce qu'il doit, comme nous le disons, être recherché pour lui-même (en tant que propre d'une fin dernière), sera principalement reconnu d'après les moyens. Mais je n'irai pas jusqu'au point de penser qu'il faut exclure ces lieux des autres questions, ou exclure de ces questions les autres lieux ; et si je dis que ces lieux conviennent particulièrement à ces questions, je ne veux pas dire pour autant qu'ils ne conviennent qu'à elles. Leur utilisation à tous est variée et on ne pourra rien prescrire de définitif une fois pour toutes ; mais le meilleur, c'est le besoin du moment qui l'enseignera.

240 Alard (p. 90) : mais tout le possible d'après les efficients ne doit pas être tenté. Il faut éviter de nuire à l'État, et adapter son action à la situation (« *pro ratione temporum* »), d'où le besoin d'un bon conseiller (« *bonus consultor* »). Voir Francis Goyet, *Les Audaces de la prudence.*

241 Alard (p. 90) fournit des exemples dans les trois traditions : romaine (mort de César, de Caton, des fils de Brutus), grecque (Achille se retirant dans sa tente, par colère ou fierté), juive (David blâmé pour un crime passionnel).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 17
Le lieu[242]

[92] Ce qui est ajouté à la chose de l'extérieur sans être sa cause, mais en lui donnant son nom, nous avons décidé de l'appeler « appliqué ». Il s'agit du lieu, du temps, et des éléments que nous appelons « connectés » : trois des catégories élémentaires[243] auxquelles appartiennent les choses, c'est-à-dire des prédicats, ceux à peu près qui sont dits « où », « quand » et « comment » [*habere*[244]]. Cicéron, il est vrai, les englobe sous le nom d'« éléments ajoutés[245] ». Mais nous, nous croyons qu'« ajoutés » sont ceux que nous disons plus bas « contingents[246] ». Combien ceux-ci diffèrent de ceux dont nous parlons maintenant, il sera aisé de le voir quand nous l'expliquerons le moment venu.

Voici la raison qui, j'en suis persuadé, a présidé à la recherche des lieux : tout ce qui se trouve dans les choses, les touche, ou, tiré de quelque endroit, contribue pour quelque part à créer la confiance, tout cela, il s'agit de l'intégrer dans une liste nette et définitive, destinée à indiquer le degré d'accommodation de chacun de ses éléments à une question proposée. De cette manière, je pense, l'esprit pourra très facilement, avec une méthode sûre et qui ne trompe pas, extraire de toute chose tout ce qu'il faut dire, si ce qui lui est donné à voir est mêlé de très peu [93] d'erreurs et restitué à sa nature propre. J'ai donc décidé de pratiquer toutes les distinctions possibles, aussi précisément et en même temps aussi clairement que je le pourrai. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai donné des noms nouveaux à la plupart des lieux : afin d'éviter, au cas où je retomberais souvent sur

242 Phrissémius divise ce chapitre en deux, ce que critique Alard (p. 95) comme contraire aux indications d'Agricola dans sa table des matières. Division de Phrissémius : « Ch. 17, les associés : pourquoi les retirer de l'ensemble des ajoutés où ils figurent chez Cicéron ; utilité de ce lieu, non seulement pour l'orateur, mais aussi pour les philosophes et les jurisconsultes. » « Ch. 18 : le lieu, variété et usages. » D'abord les appliqués, puis le lieu. Souci de clarté de Phrissémius.

243 « *Tria videlicet e primis rerum generibus* » : Mundt : « *nämlich < um > drei der elementaren Kategorien der Dinge* », « trois des catégories élémentaires des choses ». Voir plus haut I, 13.

244 « *Habere* » non au sens d'« avoir », mais de « *se habere* » et d'« *habitus* » : manière d'être, disposition physique ou morale.

245 *Top.* 11.

246 Voir plus loin I, 21.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

les mêmes, que quelques-uns soient restés sans nom, ou que la méthode scrupuleuse que j'avais employée pour les distinguer ne m'abandonne, et que je les confonde à nouveau ou en omette. C'est pourquoi nous avons appelé ces lieux-ci « appliqués » et les avons séparés du genre des éléments ajoutés ; ou, plutôt, nous les avons tirés de cet amas confus. Ils ont une très large extension et parcourent toute la nature des choses : ils ne concernent pas, comme le pensait Cicéron[247], le seul orateur, mais aussi les philosophes, en philosophie naturelle mais surtout morale ; et les médecins et les conseillers juridiques également traitent beaucoup du lieu, du temps et des autres connectés. Donc, pour ces raisons, il ne m'a pas paru bon de confondre dans une dénomination commune ces lieux de genre différent, et de réduire à l'indigence, par une présentation trop chiche, la profusion de l'invention que nous tend le vaste monde[248].

Toutes les questions relèvent soit principalement du lieu, soit principalement du temps. Par exemple : « La fontaine Aréthuse nous rend-elle bien les eaux du fleuve Alphée, après un parcours sous la mer depuis Elis[249] ? » est une question qui concerne presque entièrement le lieu. Pareillement : « Le Nil naît-il dans les montagnes d'Éthiopie (ce que nie Aristote[250] mais qu'affirme Ptolémée[251]), ou (comme l'assure Juba[252]), a-t-il ses sources près de l'Atlas ? » Questions liées plutôt au temps : « Les mers peuvent-elles s'assécher dans la durée, et, de sèches, à nouveau se couvrir d'eau[253] ? » Ou : « Chez les habitants de l'extrême Est, les

247 Pour Agricola, Cicéron réserve ces lieux à l'orateur. Alard (p. 35) le juge plus nuancé : « presque exclusivement » (« *magna ex parte* », citant *Top.* 51). Phrissémius (p. 72) explique cet usage par leur nature d'appliqués. Ils concernent les circonstances (avant, pendant, après) et non les questions de droit.

248 Reproche fait aux prédécesseurs : le nombre réduit de leurs lieux rétrécit le monde. Il faut en distinguer davantage, comme ici, où les appliqués (« *applicata* ») sont séparés des ajoutés (« *adjuncta* »). Une certaine emphase dans cette longue dernière phrase où il s'agit d'évoquer l'ampleur du vaste monde.

249 Ovide, *Met.* V, 572-641 ; Virg. *En.* III, 692-696. Était-ce encore une question au temps d'Agricola ? Ou se reporte-t-il à la géographie antique ?

250 « De la montagne appelée Argyre [d'argent] » dit Aristote, *Météorologiques* I, 13, 350b14.

251 *Cosmographie* [Rome, 1478], « *Quarta Africa tabula* » (n. p.), reprint Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum Ltd, 1966 : le Nil naît dans l'est de l'Éthiopie intérieure « précisément sur la Montagne Lune, dont les marécages du Nil recueillent les neiges ».

252 Pline l'Ancien, V, 51 : « La source, autant qu'ont pu s'étendre les recherches du roi Juba, en est une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan ; elle forme aussitôt un lac qu'on appelle *Nilis*. »

253 Renvoi à la discussion d'Aristote (*Météorologiques* II, début du chap. 3), qui expose les deux points de vue et incline pour le dessèchement : « jamais la mer ne s'asséchera » (356b24).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Indiens, le soleil à son levant[254] est-il tout de suite au point culminant, comme le pensait Hérodote[255] ? » Ou bien : « Y a-t-il des peuples chez qui il fasse nuit la moitié de l'année, jour l'autre moitié[256] ? »

De même pour les éléments connectés : on peut poser d'autant plus de questions à partir d'eux qu'ils s'étendent plus loin que le lieu et le temps. Qui pourrait donc douter, alors qu'on en tire des questions, comme on peut le voir, en-dehors des limites de la rhétorique, qu'il ne soit pas également possible d'en déduire des arguments ?

Mais je ne voudrais pas, dans le cadre présent, que le lieu soit entendu d'une manière aussi pointilleuse que chez Aristote, très précisément certes, mais d'une manière trop étroite pour notre propos. Il a dit en effet que le lieu est cette limite de chaque chose où elle est entourée d'air, d'eau ou de quoi que ce soit d'autre qui la contienne, et que, si l'on s'en tient à la considération du lieu en lui-même, il est immobile[257]. C'est là véritablement le lieu propre de toute chose, on ne saurait le nier, mais nous, quand nous parlons de lieu, c'est au sens de Virgile, qui dit :

> Il est un lieu – [94] les Grecs le nomment Hespérie[258].

Et :

> Ils arrivèrent en ces lieux où tu verras maintenant d'immenses murailles[259].

Et de même, dans la vie de tous les jours, à ceux qui nous demandent en quel endroit quelqu'un se trouve, nous répondons qu'il est au forum, en ville ou à la campagne. Les différences entre lieux sont certes nombreuses ; mais nous allons les réunir en quelques rubriques afin d'en avoir une meilleure vue d'ensemble.

La différenciation des lieux se fait à partir de ce qu'ils sont en eux-mêmes, ou à partir de ce qui les entoure : les uns existent naturellement, les autres résultent du travail ou de l'opinion des hommes. Pour les

254 « *Orientem… exortu* », similitude difficile à rendre : « chez les habitants du Levant, le soleil, quand il se lève… »
255 Hérodote, *Hist.* III, 104 : « Dans ce pays le soleil est le plus chaud le matin [*to éôtinon*]. »
256 « Dans l'île de Thulé » (Pline l'Ancien, II, 187).
257 Aristote, *Phys.* IV, 4, 212a.
258 Virgile, *Énéide* III, 163. L'Hespérie : le couchant, donc, pour les Troyens, l'Italie.
259 Virgile, *Énéide* I, 365-366 : les murailles de Carthage.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

lieux naturels : d'un côté nous situons une chose ici ou là, de l'autre nous disons d'un lieu qu'il est distant ou voisin, vaste ou exigu, de haute ou basse altitude. Parmi les traits que le lieu tient de la nature, il y a d'être : marin ou terrestre, dans les airs, dans les eaux ou au sec, plat ou montagneux, dur ou doux, dissimulé ou découvert, lumineux ou sombre, brûlé par le soleil, raidi par le froid ou d'une température intermédiaire ; insalubre ou sain, stérile ou fécond. Par le fait des hommes il est, dit-on, fréquenté ou déserté, sacré ou profane, public ou privé, cultivé ou à l'abandon, infamant ou honorable. Tantôt sont considérés comme lieux ville, campagne, maison, marché, église, village ; tantôt des pays, quand nous disons par exemple que quelqu'un se trouve en Italie, en Allemagne ou en Espagne ; tantôt des villes précises, comme de se trouver à Rome, à Capoue ou à Tarente. De même qu'être dans une cité, dans sa patrie ou à l'étranger. Mais la diversité est encore bien plus grande que ce que nous avons énuméré, et pratiquement infinie. Car on peut les faire passer < ces lieux au sens d'emplacements > par tous les lieux de l'argumentation, de façon variée et abondante. Mais de tout embrasser, je n'en ai pas l'intention, et ce n'est d'ailleurs pas nécessaire. Ce sera assez, pour ceux qui voudraient s'informer dans ce domaine, d'avoir ouvert la voie jusqu'à ce point : la chose n'est pas cachée au loin, mais elle est tout près de nous et, à moins que nous ne voulions fermer les yeux, elle ne peut nous échapper.

À ce lieu appartient tout ce qui participe à la louange et au blâme de la patrie ou de la cité où quelqu'un est né, où il a été élevé et formé. Il est aussi très souvent efficace dans le délibératif [*in consiliis*]. D'où cette question des Macédoniens : les Romains pouvaient-ils voler, ou, sinon, comment auraient-il pu traverser les monts de Macédoine[260] ? D'où aussi l'exhortation d'Hannibal à ses soldats lors du passage en Italie : qu'ils combattent farouchement puisqu'ils étaient cernés, de dos par les Alpes, des côtés par deux mers, et n'avaient à espérer nul refuge ; aux Romains par contre la lâcheté était permise, eux qui pouvaient se ménager une fuite en lieu sûr[261]. D'où aussi la haine contre Milon, parce qu'il a tué

260 Confusion d'Agricola : il ne s'agit pas d'une question des Macédoniens aux Romains, mais du Sogdien Arimaze, qui tient une hauteur, à Alexandre qui veut s'en emparer. Quinte-Curce, *Hist. d'Alex. le Grand* VII, 11, 4-5.

261 Tite-Live, XXI, 43, 3-5 : mais Hannibal mentionne aussi les opportunités qu'offrent les lieux : Sicile, Sardaigne, trésors accumulés par les Romains.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Clodius en un lieu dédié à la mémoire de ses ancêtres[262]. Également la défense du même Clodius, accusé de sacrilège [95] lors des rites de la *Bona Dea*[263], qui prétendait ne pas être à Rome à ce moment, mais à Interamna.

262 « *In monumentis… maiorum suorum* » (« parmi les tombeaux de ses ancêtres ») : Quintilien, V, 10, 41. Milon est soupçonné d'avoir choisi pour son embuscade un lieu sacré pour Clodius.

263 Il participe à cette cérémonie « en tenue de femme » (Cic. *Lettres à Att.* I, 12, 3 ; *Pour Milon*, 46).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 18
Le temps[264]

[98] On a l'habitude de définir le temps comme « le nombre du mouvement suivant l'avant et l'après[265] ». Nous dirons un peu plus clairement que c'est une portion prise sur la révolution du ciel et du soleil, qui mesure les déplacements et changements de toute chose. De là nous tirons l'heure, qui correspond généralement à la vingt-quatrième partie du jour. Le jour est cette part à l'intérieur de laquelle le ciel, entraînant le soleil, le place à nos yeux très près de l'endroit où il l'avait enlevé. Les jours font un mois, pendant lequel la lune, après s'être éloignée du soleil, et avoir pris la mesure du ciel tout entier, revient à nouveau au soleil. Et l'année, le temps pendant lequel le soleil, ayant parcouru le cercle des douze signes, revient dans la région du ciel où il avait été.

Il est possible de diviser le temps de la même manière que le lieu[266] : d'un côté on peut voir dans le temps ce qui lui est propre, comme le présent, le passé, le futur ; ou comme « maintenant », « alors », « à l'instant », « bientôt », « il y a quelque temps », « tardivement », « récemment », « jadis », « rapidement », « lentement », « longuement », « brièvement » ; de l'autre, ce qui lui est ajouté par la nature, comme le jour, la nuit, le mois, l'année, l'hiver, le printemps, l'été, l'automne. Serein [99] également, et nuageux, orageux et calme, pluvieux, neigeux, venteux, d'une chaleur bouillante, d'un froid mordant : ce sont d'autres différenciations du temps. Puis chez les hommes on distingue d'abord ce qui concerne leur âge : l'enfant, l'adolescent, l'homme jeune, l'homme mûr, le vieillard ; et ce qui correspond aux activités : jours fériés, jours de travail. Nous parlons aussi du temps des moissons, des vendanges, des labours, des semailles, du battage ; et du temps de guerre et de paix, de disette et d'abondance, de pestilence et de salubrité. Et on inclut aussi dans le temps la facilité qu'il donne pour accomplir telle action, qu'on appelle

264 Phr. (p. 76) : « Le temps, subdivisions et usages. »

265 Aristote, *Phys.* IV, 11, 219b.

266 Voir Cic. *Inv.* I, 39 ; Quint. V, 10, 42. Agricola en arrive, par corrections successives, à la définition du temps qui l'intéresse : d'abord la science admise (« *solet* », « on a l'habitude de »), puis clarifiée par lui (« *nos apertius dicemus* », « nous dirons plus clairement ») ; enfin, adaptée à son projet (« *potest nobis* », « nous, nous pouvons »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

l'« occasion[267] », opportunité dont Tite-Live dit : « en un instant elle s'envole au loin, pour ne jamais revenir[268] ». On juge donc d'une action suivant qu'elle arrive à point nommé ou non, au moment qui convient ou non. Et la variété des temps n'est pas moindre que celle des lieux. On pourrait également en développer l'énumération très largement et sans mesure, si l'on voulait dire tout ce que le sujet contient, et non ce qui suffit.

Un examen attentif des circonstances temporelles peut beaucoup contribuer à la confiance, beaucoup aussi au pathos[269]. Voici donc ce qui plaide en faveur de Milon : il n'est pas crédible qu'il ait pris la décision de tuer Clodius au moment où lui-même briguait le consulat[270]. Et Cicéron s'est vu reprocher par Antoine d'avoir été persifleur dans le grondement même de la guerre civile[271]. Mais qu'en dit Virgile ?

> Alors Priam, quoique déjà serré dans un cercle de mort,
> ne se contint pas et, sans ménager sa voix ni sa colère[272]…

267 Cicéron, *Inv.* I, 40 : « L'occasion est une période de temps qui offre les conditions favorables pour réaliser ou non une chose ».

268 « *Opportunitas momento praetervolat, nunquam reditura.* » Agricola condense Tite-Live, XXV, 38, 18, qui écrit : « *si in occasionis momento, cuius praetervolat opportunitas, cunctatus paulum fueris, nequiquam mox omissam quaeras* ». Devant Tarragone, Lucius Marcus s'adresse à ses troupes : « Je sais que c'est un plan hardi, mais dans les situations difficiles, quand l'espoir est fragile, les décisions les plus audacieuses sont aussi les plus sûres, car si, à la seconde où l'occasion s'est présentée, vous ne l'avez pas saisie au vol, c'est vainement que vous chercherez à la retrouver, une fois qu'elle sera partie. »

269 Alard (p. 101) cite comme le plus efficace dans ce domaine le sermon d'Agricola sur la naissance de Jésus. Des exemples qui suivent, les deux premiers tirés de Cicéron, illustrent la confiance (« *fides* ») tirée des circonstances temporelles ; les deux suivants de Virgile, le pathos (« *affectus* »).

270 C'est ici la première partie du plan annoncé en début de paragraphe : en quoi le lieu peut convaincre, contribuer à créer la confiance (« *fides* »). Voici l'argument de Cicéron dans le *Pour Milon* (41-42) : « Ainsi donc cet homme qu'il n'a pas voulu mettre à mort avec l'approbation de tous, il a voulu le tuer […] au moment même de disputer la magistrature suprême, à la veille des comices ? Or dans une telle circonstance – je sais en fait quelle timidité on apporte à la recherche des honneurs, de quelle inquiétude s'accompagne l'ambition du consulat – nous craignons non seulement les critiques qu'on peut nous adresser en public, mais même les réflexions qu'on peut faire en secret […] ». Argument par le moment (in)approprié, le *kairos* grec.

271 Reproche évoqué par Cicéron lui-même dans sa deuxième *Philippique* (16, 39) : « Dans ce camp, ce n'était qu'inquiétude, et cependant les hommes, au milieu des pires alarmes, dans la mesure où ils sont hommes, donnent parfois quelque relâche à leur esprit ». Comportement non adapté au moment, mais dû au moment.

272 Deuxième partie du plan annoncé : le lieu contribuant au pathos (« *affectus* »). Virgile, *Énéide* II, 533-534 : loin de demander grâce pour lui, Priam insulte le meurtrier de son

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Quoi d'autre aurait pu mieux exprimer la grandeur d'une âme indomptable, chez un homme dont la liberté et le courage n'ont pu être contraints, pas même à l'instant fatal ? Deuxième exemple :

> Que dis-je ? tu armes une flotte sous les astres de l'hiver,
> impatient d'aller parmi le grand large au milieu des Aquilons[273] !

D'autres paroles de Didon auraient peut-être été plus aptes à toucher la sensibilité d'Énée, mais cet argument-ci était le plus fort pour convaincre au moyen < du lieu > de l'utile. Pour résumer : dans la vie réelle, dans le maniement des affaires, faire attention au temps est primordial ; eh bien, quand on parle il en va de même, la considération du temps est ce qui est le plus apte à créer la confiance. De façon générale, ce qui donne le plus d'efficacité à nos actions est aussi ce qui donne le plus de force à nos arguments.

fils. Attitude la moins appropriée pour Priam, s'il avait voulu se sauver, mais la plus adaptée, s'il s'agit de montrer la grandeur d'âme du personnage.

273 *Ibid.*, IV, 309-310.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 19
Les connectés [*connexa*][274]

[102] Nous appelons connectés des lieux qui ne sont pas près de la chose à la manière du lieu et du temps, mais qui, du dehors, semblent néanmoins s'adosser à elle. Les richesses, par exemple, sont connectées au riche : elles sont en effet en-dehors de lui, mais c'est d'elles que le riche tient ce qui le fait dire « riche ». De la même manière le mariage est à compter parmi les connectés. Car on ne peut être appelé « époux » sans qu'il y ait une épouse, ni « épouse » sans époux.

« Comment cela ? », pourrait-on objecter : « Être époux, n'est-ce pas quelque chose qui est compris dans celui que nous nommons "époux" ? De même qu'être riche, dans celui que nous disons "riche" ? Qu'est-ce qui empêcherait donc d'appeler cela des adjacents ? » Mais il n'est pas difficile de voir la différence avec les adjacents. Quoique le fait d'être époux soit présent dans l'époux, de même que dans un objet chaud le fait d'être chaud (lequel est clairement un adjacent), cependant ce n'est pas seulement le fait d'être chaud qui est inhérent à la chose qui est chaude, mais la chaleur elle-même, dont elle tire ce qualificatif de 'chaud'. Il n'en va pas de même pour l'époux : car le fait d'être époux est présent en celui qu'on appelle « époux » ; mais l'épouse, dont il tire le titre d'« époux », personne ne doutera qu'elle est hors de l'époux. De même le titre de roi est inhérent au roi ; mais c'est au royaume, qui est en dehors de lui, qu'il doit d'être appelé « roi ». En outre, il y a une autre différence entre adjacents et connectés : les adjacents qui donnent la dénomination peuvent exister sans ce qui reçoit cette dénomination. Ainsi la chaleur ne peut d'aucune manière subsister si l'on supprime ce qui est chaud, pas plus que, si un homme disparaît, la sagesse qui était en lui : ni la chose, ni le nom[275]. Pour les richesses, c'est le contraire : ce dont le riche tire sa dénomination peut perdurer, bien que personne ne soit plus riche. Même si l'or, en effet, ne garde pas le nom de « richesse »,

274 Phr. : « Les connectés : division ».

275 On est sur le modèle de « Cicéron sujet de l'éloquence » (« *eloquentiae subjectus Cicero* », I, 4 et 13), et, de nouveau, il vaut mieux traduire « *subjectus* » par « substrat » que par « sujet ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

s'il ne se trouve en possession de quelqu'un, cette chose même continue d'exister, dont les riches ont tiré leur nom, et le pourront à nouveau.

Il est possible de faire, dans les connectés, une première subdivision. Les uns sont très près de la chose et, pour ainsi dire, la touchent : nous disons par exemple d'un ciel qu'il est nuageux ou venteux, d'une eau qu'elle est limoneuse ou poissonneuse, d'une terre qu'elle est couverte d'herbe ou d'arbres. De même sorte sont : haut[276], bas, montagne, vallée, tertre, lac, toutes choses qui ne peuvent en rien être comprises par elles-mêmes, mais sont envisagées à partir d'une autre. Ainsi, du corps humain, nous disons qu'il est : armé, vêtu, pourvu d'une ceinture, de chaussures, aspergé de sang, frotté de boue, couvert de poussière. Les autres connectés, eux, semblent regarder la chose d'en face et de loin : comme sont la plupart de ceux qui sont appréhendés dans un objet non pas tant par les sens que par l'intellect. Ainsi [103] ceux qu'on comprend dans la possession : richesse, biens, pouvoir, autorité, puissance, propriété, esclavage, obéissance ; et les autres choses de ce genre telles les magistratures dans leur ensemble, et tous les domaines où nous voyons s'exercer un pouvoir ou un droit sur les hommes ou les choses ; et ceux qui montrent quelque autre lien, comme d'être ami, hôte, concitoyen, de la maison, de l'extérieur, de la famille. Ainsi le mariage, c'est-à-dire mari et femme, ainsi la cité, c'est-à-dire des concitoyens capables de s'entendre, ainsi tout le reste qui tire son nom de quelque trait qui lui est propre, quoique ce nom ait une origine qui lui est extérieure.

Or l'égalité et l'inégalité, telles qu'elles ont été définies par les philosophes, comme la quantité égale ou différente de choses différentes (un objet mesurant trois pieds, par exemple, comparé à un autre de trois pieds, lui est égal, et un objet de trois pieds et un autre de deux sont inégaux, de même que le grand par rapport au petit) ; et aussi les semblables, comme on appelle des choses différentes ayant une même qualité (par exemple deux objets blancs) ; et les dissemblables, qui ont des qualités différentes (comme le blanc et le noir) : tous ces rapports peuvent certes appartenir au lieu des connectés, à condition qu'ils soient saisis sous leur vrai nom, celui-là même avec lequel ils entrent dans un parallèle, et qu'ils soient d'authentiques connectés, et n'en aient pas seulement l'apparence, c'est-à-dire que l'existence de l'un implique

276 Précision d'Alard (p. 104) : *altum*, « haut », pourrait passer pour un adjacent, mais une chose n'est pas haute absolument, mais relativement à une autre.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

celle de l'autre. Maintenant, selon cette règle il est correct de dire : « Ce que peut un moins fort, un plus fort le peut », et « Ce qu'un savant ne sait pas, un non-savant ne le sait pas », qui sont appelés, à juste titre, « connectés ». Mais il n'est pas correct de dire à la place « Ce que peut un soldat, un roi le peut » ou « Ce que le maître ne sait pas, l'élève ne le sait pas », car chaque fois chacun des deux peut exister sans l'autre : le roi peut être plus puissant que le soldat, ou au contraire le soldat plus puissant que le roi, et l'élève plus instruit que le maître ou le maître que l'élève. De même encore, si l'on dit : « Hannibal n'a pas pu prendre Rome, alors qu'il avait des forces importantes, donc les Goths, qui sont plus faibles, ne pourront pas la prendre », ce sont là des dénominations de connectés, mais les choses, elles, ne le sont en rien : car l'époque des Goths n'est pas celle d'Hannibal, et comme ils ne sont pas à des époques semblables, ils sont certes semblables à des connectés ; mais véritablement connectés, ils ne le sont pas. Si, pourtant, on argumente selon la règle que je viens d'indiquer, c'est de ce lieu qu'on tirera un argument. Mais comme on a très peu souvent l'occasion d'être confronté à cette règle, et que ces derniers exemples sont d'une utilisation et d'un traitement semblables à ce que nous appelons des « parallèles[277] », nous leur avons associé dans un même lieu les égaux, les semblables et leurs opposés, les dissemblables et les inégaux[278]. Car ceux que nous appellerons plus loin « semblables » appartiennent à un lieu différent des autres accidents. [104] Ce n'est pas, en effet, dans ce sens que nous les disons « semblables ». Ce qui ne sera pas difficile à comprendre lorsque nous parlerons d'eux[279].

277 Voir plus loin I, 24.
278 Recours à un classement plus commode, même si la cohérence de l'ensemble est entamée.
279 Voir plus loin I, 25.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 20
Antécédents, conséquents et ajoutés [*adjuncta*] chez Cicéron et Boèce[280]

[106] Je ne voudrais pas que l'on croie, à cause de l'emploi inhabituel que je fais du mot « accident », que j'ignore ce que les philosophes entendent généralement par ce nom[281] : tantôt tout ce qui n'est pas substance, mais tantôt aussi ce qui peut être absent ou présent sans que la chose en pâtisse ; comme la chaleur en tant qu'accident de l'eau : elle peut en effet être présente dans l'eau, et en être absente sans pour autant que l'eau ne perdure. Quant à moi, j'appelle présentement « accident » ce qui peut tout aussi bien exister que disparaître sans nuire à rien d'autre, comme nous disons qu'« arrive » aux choses ce qui semble se produire par hasard, sans choix ni plan. C'est dans ce sens que Sénèque dit : « Les choses n'arrivent pas [*non accidunt*], comme tu le penses, mais elles se produisent [*eveniunt*[282]] ». Et Quintilien, dans *Le Malade racheté* : « Je ne pouvais pas m'étonner de ce qui m'est, de manière inopinée, arrivé[283] ». Nous, de même, appelons « accident » ce qui a un rapport fortuit avec la chose, sans nécessité pour son existence.

Nous avons divisé les accidents en cinq espèces : contingents, exprimés, noms des choses, parallèles et semblables. Or, que tous ces lieux participent au genre des accidents, cela peut se voir facilement au fait que, non seulement ils se trouvent dans ce qui est relié à la chose, et qui doit exister en même temps qu'elle, mais ils se trouvent aussi dans ce qui

280 Phr. : « Les accidents. Ce qui est appelé ici "accidents" ; ses espèces. Opinion de Cicéron, Quintilien et Boèce sur les ajoutés, les antécédents, les conséquents et les contradictoires ».

281 Introduction défensive avec deux expressions négatives : « *Nolim… me ignorare* ». Les philosophes mentionnés semblent être les scolastiques.

282 Sénèque (*La Providence* V, 7) emploie exactement *incidere*, « se présenter » et *venire*, « arriver ». Agricola transpose en *accidere*, « arriver par hasard » et *evenire*, « arriver comme résultat d'une cause ». Mundt : « *Nichts geschiet zufällig, wie du glaubst, sondern alles entwickelt sich aus einer Ursache* », « Rien n'arrive par hasard, comme tu le penses, mais tout se développe à partir d'une cause ».

283 « *Ex accidentium meorum novitate* » : Ps-Quintilien, *Decl.* 5, *Le Malade racheté* 1. Le père dit qu'il ne devrait pas s'étonner, après tous les accidents qu'il a subis, de ce dernier : être poursuivi par son fils. L'idée implicite est néanmoins qu'un accident est susceptible d'étonner, n'ayant qu'un rapport fortuit avec la chose : il n'est pas, par exemple, dans la nature d'un fils de poursuivre son père (mais Agricola retient le sens logique d'accident, alors que dans la déclamation, il s'agirait plutôt d'événement malheureux).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

précède la chose ou la suit. Par exemple ce que j'appelle les contingents : on se querelle parfois avant un attentat[284], quelquefois on pâlit extrêmement et on recherche un abri après l'attentat ; dans les deux cas, il s'agit d'accidents de l'attentat, car ils peuvent se produire sans attentat et un attentat peut se produire sans eux. Les noms aussi, et pareillement les expressions, ne se rapportent pas seulement aux choses existantes, mais également aux futures et à celles qui ont été. Pareillement, les parallèles et les similitudes, nous ne les tirons pas seulement de ce qui est relié présentement aux choses, mais très souvent de ce qui précède, et parfois aussi de ce qui suit chronologiquement.

Mais parce que ce lieu nous rappelle ceux des ajoutés [*adjuncta*], des antécédents et des conséquents, il semble très approprié de faire ici l'inventaire de ce que Cicéron voulait qu'on entende par ces termes[285]. Assurément, ni le lieu, ni le temps, ni les connectés, ni les contingents, il ne les a intégrés dans les lieux, mais il les a tous englobés dans la dénomination d'« ajoutés[286] ». Quant à moi j'ai rendu compte de ce qu'étaient le temps, le lieu et les connectés quand j'en ai parlé[287]. Mais les contingents, comme il apparaît, [107] incluent à juste titre ce lieu dont Boèce pensait qu'il était appelé lieu des ajoutés, parce que ceux-ci peuvent exister avec la chose proposée ou sans elle[288]. J'ai préféré néanmoins les appeler contingents plutôt qu'ajoutés, parce que, comme je viens de le montrer, les noms d'ajoutés, d'antécédents et de conséquents désignent les trois étapes par lesquelles se déclinent les lieux de l'accident. Mais ce que Cicéron, Quintilien et Boèce ont appelé antécédents et conséquents (et ils leur ont même ajouté les contradictoires[289]), ce ne sont pas des

284 « *Caedes* » : « *ein Mord* » (Mundt : un meurtre ; Toscanella, p. 66, « *l'uccisione* ») ; mais en ce cas comment la victime pourrait-elle « rechercher un abri après l'attentat » (*latebras quaesisse*) ?

285 *Top.* 51-52, circonstances avant, pendant, après les faits. Avant : préparatifs (« *apparatus* »), entretiens, lieu, rendez-vous, repas. Pendant : bruits de pas, cris, ombres. Après : pâleur, rougeur, lumière baissée, glaive sanglant. Antécédents et conséquents : ils ont un lien nécessaire avec la chose, la précédant ou la suivant (*Top.* 53).

286 Voir plus haut I, 17.

287 Voir plus haut I, 17-19.

288 Boèce, *De diff. Top.* (PL 64, spécialement 1198A) : « Les ajoutés se situent à la limite [*finitimi*] de la chose : tantôt ils la précèdent dans le temps, comme la rencontre précède l'amour, tantôt ils s'attachent à elle, comme le bruit des pas à la marche, tantôt ils la suivent, comme un acte atroce après une perturbation de l'esprit. Ils n'arrivent pas nécessairement, mais fréquemment. »

289 Cicéron : *Top.* 53. Quintilien : les antécédents (V, 10, 45-47), les conséquents (V, 10, 74-79, avec ajout à 78 de la conséquence mutuelle) : « Ce qu'il est honorable d'apprendre, il l'est

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

lieux, mais des formes d'argumentation, des syllogismes [*argumentandi formae*], que l'on peut développer au moyen de tous les lieux[290]. Je renoncerai à une querelle avec Cicéron et Quintilien, en évitant de leur reprocher d'avoir transmis avec assurance, sans y mettre du leur, une doctrine qu'ils ont reprise à d'autres : l'ampleur de leurs connaissances, quoique sur des sujets différents, leur donnait une garantie facile. Pour ce qui est de Boèce, je pourrais, assurément sans injustice, désirer chez lui plus de rigueur, puisqu'il n'est pas possible de trouver un domaine du savoir qu'il ait fréquenté avec plus de soin. Car il a, à la fois, traduit les *Topiques* d'Aristote de grec en latin[291], fait un commentaire des *Topiques* de Cicéron[292], et composé lui-même quatre livres de topiques[293]. Dans le troisième de ces livres, il parle ainsi des antécédents : « Les antécédents sont ce qui, une fois posé, a une suite nécessaire ». Comme quand nous disons : « S'il y a un homme, il y a un vivant[294] ». Si cela est vrai, *vivant* sera également un « antécédent » pour *homme*. Il est en effet permis de dire : « Si l'on a tous les vivants, alors on a l'homme », et le vivant et l'homme seront, chacun à son tour, l'antécédent. De plus : comment distinguer ce lieu des autres, alors qu'il est possible de tirer de presque tous quelque chose qui, une fois posé, en ait une autre pour suite nécessaire ? Par exemple : une définition posée, il s'ensuit un défini ; une espèce posée, il s'ensuit un genre ; le tout, des parties ; des causes s'ensuivent nécessairement des résultats, et des résultats des causes, et de presque tout lieu nécessairement quelque chose s'ensuit.

---

aussi de l'enseigner ». Boèce (*De diff. Top.*, PL 64, 1198D-1199A) : « Les contradictoires sont les conséquents des contraires : comme 'veiller' et 'dormir' sont des contraires et que 'ronfler' est, pour les dormeurs, un ajouté, 'ronfler' et 'veiller' sont donc des contradictoires ».

290 Soit, chez Boèce (*De diff. Top.*, PL 64, 1198C-D, antécédents et conséquents) : si elle a enfanté (« *peperit* »), c'est qu'elle s'est accouplée (« *concumbuit* »). Le conséquent peut donc précéder l'antécédent dans le temps. Ils peuvent être simultanés : « Si le soleil s'est levé, il fait jour ». Ou l'antécédent précéder : « S'il est arrogant, il se fait détester ». De l'antécédent on tire l'argument, et le conséquent donne la conclusion. *Ibid.* 1200B-C (différence entre ajoutés et antécédents/conséquents) : « Dans les ajoutés, il n'y a aucune nécessité, alors que dans les antécédents et les conséquents, elle est maximale. Car l'ajouté, d'habitude, précède la chose, lui est contemporain ou la suit. Mais dans les antécédents, rien de tout cela : comme le temps n'y impose pas sa règle, du moment qu'il y a l'antécédent, il y a nécessairement le conséquent, et s'il n'y a pas le conséquent, l'antécédent, nécessairement, disparaît. »

291 Boèce, *Topicorum Aristotelis libri octo* (PL 64, 909-1008C).

292 Boèce, *Ciceronis Commmentariorum libri sex* (PL 64, 1039-1174A).

293 Le *De differentiis topicis*.

294 *Ibid.* (PL 64, 1198B-C).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Pourquoi fallait-il distinguer par un nom les antécédents, alors qu'ils se retrouvent dans d'autres lieux, non pas l'un ou l'autre mais presque tous ? En outre il est permis de demander si, lorsque je dis : « Il y a un homme, donc il y a un vivant », il s'agit d'un argument qui a été tiré des antécédents. Si Boèce affirme cela, je ne vois pas quel argument sera considéré comme tiré de l'espèce. Mais il le nie, et dit qu'on ne peut tirer un argument d'antécédents qu'à partir d'une formulation sous l'aspect d'une condition, par exemple : « S'il y a un homme, alors il y a un vivant ». Premièrement : il condamne ainsi les antécédents à une grande stérilité, puisqu'on pourrait produire une argumentation avec tous les autres lieux, mais pas avec les antécédents. Comme, en effet, ils ne peuvent être exprimés autrement qu'il ne le prescrit, il sera tout bonnement impossible [108] de construire une argumentation à partir d'eux. Car ce n'est pas une argumentation que : « S'il y a un homme, alors il y a un vivant », mais uniquement une partie d'argumentation, qui sera complète seulement lorsqu'on aura ajouté : « Or il y a un homme, donc il y a un vivant ». Ensuite : comme la différence entre les lieux apparaît selon l'apparence distincte que prennent les choses si on les rapporte à telle ou telle autre[295] ('vivant' rapporté à 'homme' est le genre, rapporté à 'faculté de percevoir' il est le substrat, à 'corps et âme', le tout) ; comme, entre : « S'il y a un homme, alors il y a un vivant » et « Il y a un homme, donc il y a un vivant », il n'y a nulle différence entre les choses, comment se fait-il qu'on puisse parler d'argumentations tirées de lieux différents ? Pour quelle raison donc Boèce a-t-il enseigné cela de cette manière ? Voici : cet esprit éminent comprenait que, s'il réduisait à des antécédents tout ce dont autre chose s'ensuivrait par le simple fait d'y être rapporté, il ne saurait plus où trouver des conséquents. En effet, d'où qu'il tirât un argument, si un autre s'ensuivait nécessairement, il aurait fallu dire qu'il découlait d'antécédents. Il n'avait donc rien qu'il pût imputer aux conséquents. Il établit donc comme règle[296] que les antécédents soient exprimés sous forme conditionnelle, comme on dit, et que les conséquents soient les mêmes, mais en adoptant l'ordre contraire et en renforçant le propos [*asseverante prolatu*]. De sorte qu'on a d'un côté, à partir de l'antécédent : « S'il y a un homme, il y a un vivant », et de l'autre, à partir du conséquent : « Mais il n'y a nul vivant, donc il

295 Comparer avec I, 21, 27.
296 Boèce, *De diff. Top.* (PL 64, 1198D).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

n'y a pas d'homme », et de deux lieux résulte une seule argumentation. Je suis persuadé que Cicéron était d'un sentiment bien différent, et qu'il ne voulait parler d'une argumentation tirée des antécédents que quand, une condition posée, on déduisait l'argument de ce que nous avons défini comme « argument sous forme de condition dans l'ordre proposé ». Quand on a par exemple : « S'il y a un homme, il y a un vivant », il mène à partir d'*homme*, dont il fait l'antécédent, une argumentation qu'il nomme « par l'antécédent » : « Or il y a un homme, donc il y a un vivant ». De même, quand, inversant l'ordre, il conduit l'argumentation à partir de ce qui, du point de vue de la condition, est une conséquence, il l'appelle « par les conséquents ». Par exemple dans : « S'il y a un homme, il y a un vivant », *vivant* est le conséquent. C'est donc une argumentation par les conséquents que : « Il n'y a nul vivant, donc il n'y a nul homme ». Mais tout cela, quelle que soit la manière dont on veuille l'entendre, ce ne sont pas des lieux, mais des formes d'argumentation, des syllogismes [*formae argumentandi*], puisqu'il ne s'agit pas d'une méthode pour trouver des choses mais d'une règle sûre pour organiser une argumentation[297].

Les contradictoires aussi, Boèce a voulu y voir le contraire des conséquents. Mais comme eux également peuvent être répartis en autant de lieux que les conséquents, et sont, comme les conséquents, ramenés à un mode d'argumentation fiable, [109] ils ne pourront avoir nul lieu propre, et participeront plus du jugement que de l'invention. Pour notre part, nous pensons donc que les antécédents, les conséquents et les ajoutés, il faut qu'on comprenne que c'est l'ordre chronologique qui les distingue. Ils représentent des moments temporels [*gradus*[298]]. D'où deux points sur lesquels nous voulons attirer l'attention, une fois pour

297 *Rerum inveniendarum ratio* opposé à *certa colligendae argumentationis lex* (*colligere*, « conclure », donc ici « mener le syllogisme à sa conclusion »). Opposition redite au paragraphe suivant avec *inveniendum* et *iudicandum*, « invention » *vs* « jugement ». La confusion naît d'homonymies non perçues entre : dans l'esprit, antécédent et conséquent (prémisse et conclusion d'un syllogisme), et dans les choses, cause et effet (ce qui précède et ce qui suit, un événement du monde). Ce chapitre sur les antécédents et les conséquents permet de souligner la différence entre le domaine des choses, que les lieux ont pour fonction de décrire, et celui des raisonnements, qui relèvent de règles.

298 C'est-à-dire : avant, pendant, après. *Gradus* désigne de façon générale un échelon dans toute sorte d'échelle. C'est ici une échelle temporelle : Gaffiot (*s. v. gradus*, 4c) renvoie à Tite-Live (les échelons qui mènent à l'âge adulte) ainsi qu'à Cicéron, qui écrit *temporum gradus*, « ordre chronologique » (de la vie d'un héros : *Part.* 12).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

toutes, pour tous les lieux de l'accident : < chacun d'eux comportant ces trois moments, > on peut chaque fois tirer un argument de l'un ou l'autre des trois ; et quel que soit le lieu de l'accident auquel on recourt, il faut le passer au crible en suivant l'ordre des trois moments. Quand on fait de ces trois-là des substantifs, en les considérant alors en eux-mêmes[299], on pourra certes les renvoyer aussi aux exprimés, mais il sera beaucoup plus juste, vu leur nature et leurs propriétés, de les ajouter aux contingents.

299 Litt. « Ces trois noms-là, chaque fois qu'on les pose en eux-mêmes » (« *Tria autem nomina ista, quoties per se ponentur* »). Le *tria… ista* fait écho au « *per tres istos gradus* » à la fin de la phrase précédente. Le reste, dont *nomina*, rappelle (*supra*, p. 107) : « Pourquoi fallait-il distinguer par un nom les antécédents, alors qu'ils se retrouvent dans d'autres lieux, non pas l'un ou l'autre mais presque tous ? » (« *Quid ergo fuit opus nomen antecedentium secernere* »). Agricola considère qu'on a substantivé indûment un simple adverbe, *ante*, « avant » : en en faisant un nom, *antecedens*, on en fait un lieu de l'invention.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 21
Les contingents [*contingentia*]

[110] Le premier genre des accidents, nous avons dit que c'était les contingents [*contingentia*], parce que, proches de la chose, ils la touchent [*contingere*], c'est-à-dire qu'ils adviennent dans des conditions telles que, s'ils n'advenaient pas, la chose pourrait néanmoins exister, et si la chose n'existait pas, ils pourraient néanmoins advenir. La pâleur avant la maladie par exemple. On peut en effet être pâle sans tomber malade, et être malade sans avoir préalablement pâli. Ainsi une querelle avant un meurtre : quelqu'un peut en effet se quereller sans pour autant tuer, et un autre tuer sans s'être querellé. De même la beauté par rapport aux débordements de la chair [*luxuria*]. Car on peut être beau et mesuré, ou au contraire laid et voué à l'excès.

On demandera peut-être, en voyant que la pâleur, la maladie, la beauté, les débordements sont des adjacents et la querelle et le meurtre des actes, pourquoi nous en faisons désormais des contingents et quelle est l'utilité de ce lieu, si la question a été suffisamment traitée précédemment. Il ne faut donc pas ignorer que les territoires des lieux ne se distinguent pas tant par une variété qu'ils tirent d'eux-mêmes que par l'apparence des choses auxquelles on les applique[300]. 'Blancheur', par exemple, est un adjacent de 'neige', une espèce de 'couleur' et un contingent de 'beauté'. Et il ne serait pas inutile, même si la nature de la chose n'y contraignait pas, que les lieux, c'est-à-dire les accès et les voies [111] pour trouver une seule chose, soient multiples, de sorte que, si un premier ne nous conduit pas à l'objet que nous visons, par l'essai d'un second ou d'un troisième, nous avancions néanmoins de quelques pas.

Mais les contingents diffèrent des connectés en ce que ces derniers sont désignés par un seul mot qui, aussitôt qu'exprimé, signifie l'objet auquel il appartient, et ce qui est hors de cet objet et d'où vient ce nom. Quand en effet on dit « riche » [*dives*], on entend immédiatement celui qui est riche [*dives*] et les richesses [*divitiae*] à cause desquelles il est dit

300 « *Pro habitudine…* » Voir plus haut I, 20, 108 : « *cum locorum distinctio pro diversa habitudine rerum sumatur…* », « comme la différence entre les lieux apparaît selon l'apparence distincte que prennent les choses… » Voir également plus loin, I, 27.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

riche. Et inversement dans le mot « richesses » [*in divitiarum nomine*] on reconnaît sur-le-champ et les biens, et celui qui les possède. Mais chez les contingents, ou plutôt chez tous les accidents, il est nécessaire de rapprocher deux choses pour comprendre que ce sont bien des accidents. Car si l'on dit isolément « habileté », cela apparaît comme un adjacent, « serviteur » ce sera un connecté. Si l'on fait le lien, « serviteur habile », on a un contingent. Et un connecté peut se joindre à un autre connecté pour donner un contingent, par exemple dans « serviteur riche ». Et un adjacent à un autre adjacent, comme dans « médecin habile ». Pour résumer : comme dit précédemment, fait partie de ce groupe tout ce dont l'un peut être et disparaître sans l'autre.

Je ne voudrais cependant pas que l'on m'impute l'idée selon laquelle tout ce qui fait partie des contingents d'une chose sert à l'invention ou appartient à ce lieu. Car nous avons présent à l'esprit ce que nous avons dit plus haut[301] : que tout n'est pas apte à rendre tout approuvable. Les contingents qui font notre affaire sont uniquement ceux qui, comme une piste ou des traces, nous mènent jusqu'à la chose même[302]. De cette sorte sont les actions d'un même efficient, les adjacents d'un même substrat, ce qui existe dans le même lieu, ou qui a quoi que ce soit en commun, qui permette le passage de l'un à l'autre.

Ainsi dans *L'Astrologue* de Quintilien[303], un homme brave [*fortis*], du simple fait qu'il a agi avec bravoure [*fortiter*], prête le flanc à une accusation de futur parricide, car, dans les deux cas, dit-il, il faut une certaine impétuosité et une certaine fureur, de sorte que les deux peuvent sembler issus d'un même tempérament[304]. Même chose chez Térence :

301 Voir plus haut I, 2.

302 Si les lieux sont des accès et des voies (« *aditus et viae* », fin de 110), les contingents sont comme une piste et des traces (« *velut indagine vestigiisque* »). Les verbes dont sont tirés ces substantifs ont un double sens : d'abord « suivre à la piste » (*indagere*), « à la trace » (*vestigare*) un gibier, puis, dans un emploi plus tardif et plus général, « rechercher avec soin ». Donc : le lieu est une voie sur laquelle on trouve des traces et des pistes. Mundt (p. 579) signale un emploi proche chez Cicéron (*Fin.* 2, 40) : de même que le chien est déterminé par sa nature à suivre des pistes (« *ad indagandum canem* »), l'homme est fait pour deux choses, la pensée et l'action (« *ad intelligendum et ad agendum* »).

303 Ps-Quintilien, *Decl.* 4, *L'Astrologue* : un astrologue prédit que le futur fils sera héros à la guerre puis parricide ; ayant réalisé la première partie, le fils plaide pour son propre suicide.

304 *Ibid.* 4, 17 : « Quoi d'autre a fait mon renom, sinon d'être peu ménager en massacres, jamais saturé de sang, juché sur des monceaux de corps encore palpitants que je foule allègrement ? », « Crois-moi, père, le parricide n'est pas plus difficile que la bravoure, car tous deux procèdent du destin. »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

> Il est hors de doute que mon fils refuse de prendre femme,
> tant j'ai vu Dave effrayé tout à l'heure[305].

Quel serait en effet le rapport entre la peur de Dave en elle-même et le mariage du fils, si ce n'était qu'ils ont tout fait d'un commun accord, et qu'ils voulaient et rejetaient les mêmes choses ? De cela relève aussi le fait que, autrefois, les accusateurs, devant un tribunal, faisaient sortir le plus qu'ils pouvaient < du lieu > de la vie passée[306]. Ce qui ne visait pas seulement à gonfler la haine contre l'accusé, mais à faire voir que l'esprit qui avait conçu ces actions passées pouvait être crédité du crime présent. De la même sorte est tout ce qu'on peut compter [112] comme prodiges et étrangetés de la nature[307] : éclipses du soleil et de la lune, comètes, et tout ce qu'on a l'habitude de voir ou d'entendre, qui nous fait présager l'effondrement de peuples et de villes remarquables. De même, dans un meurtre, une mine troublée révèle-t-elle l'implication tout comme une attitude menaçante, l'évitement des conversations, le refus des rencontres. Et dans la maladie : un abattement incontrôlable des membres, un dégoût de la nourriture, des insomnies et autres signes annonciateurs de ce genre. D'après des ajoutés, Hasdrubal a déduit que les troupes romaines qui se trouvaient près du fleuve Varus avaient été renforcées, parce qu'il voyait des chevaux efflanqués et des soldats à la peau tannée[308]. Pareillement Hannibal[309] : après avoir fait approcher son armée de Rome, il a jugé que la puissance romaine n'était pas brisée, parce que le champ sur lequel il avait installé son camp avait été proposé à la vente et avait trouvé un acheteur. Et Quintilien : ce n'est pas là une blessure infligée par un tueur aveugle et anxieux, parce qu'il n'y

305 Térence, *L'Andrienne*, I, II, 172-173. Dave (l'esclave du fils) a été effrayé « quand il a appris que la noce allait avoir lieu » (v. 174) ; le père voit dans cette peur la preuve que Dave intrigue pour éviter le mariage.

306 « *Maxime premere vitam anteactam* » : litt. « ils pressaient, pressuraient », comme un citron. Cicéron intègre la *uita ante acta* dans sa liste d'arguments (*Inv.* II, 32 et 37). Dans ses discours mêmes, comme l'écrit Phrissémius (p. 93), Cicéron s'appuie souvent davantage sur la *vita ante acta* que sur l'objet même du procès.

307 Prodiges annonçant le soutien des dieux contre Catilina (Cic. *Catil.* III, 8) : météores (« *faces* »), chute de la foudre (« *jactus fulminum* »), tremblements de terre (« *terrae motus* »). Comète (« *stella crinita* ») : celle vue plusieurs nuits de suite est un présage funeste pour Néron (Suétone, *Vie de Néron* 36).

308 Comme après une marche : ce sont des soldats nouvellement arrivés. Tite-Live, XXVII, 47, 1-2.

309 *Ibid.* XXVI, 11, 6-7.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

en a qu'une et à un endroit plus sûr que ne le ferait une main aveugle, ou tremblante de hâte[310]. Cicéron de même nous apprend que Catilina médite quelque méfait contre l'État parce qu'il est pressé par l'étroitesse de son patrimoine[311]. De même on déduit des conséquents : que certains ont fomenté des projets de crime parce que, pris séparément, ils ne se sont pas accordés dans leurs déclarations[312] ; qu'un tel a commis un vol, parce qu'on a retrouvé la chose chez lui ; que celui-ci a admis le meurtre parce qu'il a cherché autour de lui une échappée, une cachette ou des armes. Ceux qu'on appelle en grec *eikota*[313] c'est-à-dire « en accord » ou « vraisemblables[314] », font aussi partie de ce lieu, comme d'être fort parce qu'on a une large poitrine, et d'être un voleur, parce que, pauvre, on vit somptueusement, et si une femme va seule par les rues de nuit, qu'elle cherche la débauche. On peut aussi y inclure quelques signes [*signa*] : la rougeur du soleil couchant est le signe qu'il fera beau demain, et une ulcération de la bouche annonce le retour à la santé. Mais la plupart des signes se rapporte soit aux actes, comme d'être vivant parce qu'on respire, soit aux effets, comme la présence de feu parce qu'il y a de la fumée. Et, de ce fait, tout ce dont l'extension est plus grande ou plus large que son objet, on l'appelle du même nom de « signe » : qu'il aurait été frappé parce qu'il a une blessure (mais la cicatrice peut provenir d'une chute ou d'un ulcère) ; qu'elle serait enceinte parce que son ventre enfle (mais il peut enfler sous l'action d'un poison ou d'une maladie). Si, au contraire, l'extension est moindre : par exemple qu'il y a du feu parce qu'il y a de la fumée (mais il peut, même sans feu, y avoir de la fumée), ou si elle est égale : par exemple qu'elle a accouché parce qu'elle a du lait, on parle alors, en grec, de *tekmèria*, c'est-à-dire d'indices [*indicia*][315].

310 Ps-Quintilien, *Decl.* 1, *La Main sur le mur* : la nouvelle épouse du père accuse son beau-fils aveugle de l'avoir assassiné. Agricola cite l'argument de la défense.

311 Cicéron, *Catil.* I, 14.

312 Alard (p. 114) cite en exemple le récit biblique de Suzanne et des deux vieillards, convaincus de mensonge par leurs témoignages divergents à propos de l'arbre sous lequel elle aurait fauté (*Daniel* 13, 51-60).

313 Quintilien (V, 9, 8) souligne leur dépendance : à eux seuls, ils ne suffisent pas (« *sola non sufficiunt* »), et ils ont beaucoup de force quand ils sont soutenus par les autres (« *adjuta ceteris* »).

314 « *Consentanea vel verisimilia* ». Le second terme est utilisé dans le même sens par Cicéron (*Part.* 40) : ne pesant pas toujours, les arguments vraisemblables gagnent à être « groupés » (« *coacervata* »).

315 Les vraisemblables (« *eikota* ») et les indices (« *tekmèria* »), n'ont pas la même probabilité : les uns sont vrais « la plupart du temps » (en grec, « *epi to polu* »), les autres sont de l'ordre

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Or Quintilien pense qu'il ne faut pas les ranger parmi les arguments, parce qu'ils ne laissent rien au doute[316]. Je m'étonne grandement que cela ait pu venir à l'esprit d'un homme aussi pénétrant. Ainsi aucune [113] des découvertes auxquelles ont abouti les travaux des mathématiciens, ne serait un argument, bien qu'ils démontrent tout avec des raisons certaines et qui ne prêtent pas à discussion[317] ? Et quand nous, nous argumentons, avec pour but de réduire au maximum la place du doute, comment se peut-il dire que n'ont pas argumenté ceux qui ont ôté tout doute, toute obscurité ? Or, de notre côté, les arguments auxquels nous recourons ne sont pas sûrs et certains, alors même que nous tenons la plupart d'entre eux pour « évidents ». L'autre côté vaut donc bien mieux. Alors la chose elle-même emporte l'adhésion, et nous évite ainsi toute espèce de gêne, en ne nous forçant pas à intervenir à sa place, à coup de mensonges[318] !

---

de la « proposition démonstrative » (« *protasis apodeiktikè* ») : Aristote, *Premiers Anal.* II, 27, 70a-b, trad. J. Tricot. De même Quint. V, 9, 3.

316 « *Quod signa, sive indubitata sunt, non sunt argumenta…* » (Quint. V, 9, 2) : « si les indices ne soulèvent pas de doute, ils ne sont pas des preuves de raisonnement ». Quintilien ne fait que reprendre Aristote, qui exclut de la dialectique ce qui a des prémisses vraies (*Top.* 1, 1, 100a27). Agricola se soucie peut-être moins de distinguer les divers niveaux de certitude, que de pourvoir l'orateur de toutes les armes de l'invention. Dès lors il lui paraît absurde d'écarter des arguments ce qui est indubitable. Il y revient en II, 6, 207 : la matière de la dialectique englobe le nécessaire.

317 « *Cum certis et de quibus ambigi non possit rationibus* ».

318 La honte ou gêne (« *pudor* ») est ici du côté de l'orateur. À I, 25, 142, elle est du côté de l'auditeur. S'il « suit de lui-même » (« *sponte sequitur* ») il est inutile de le brusquer : on lui ouvre alors la chose (« *aperire rem* ») en se contentant de lui en présenter une image (« *imaginem animo subjicere* »). Tant de douceur n'oblige pas à donner son adhésion, mais confère une gêne muette au désaccord (« *tacitus dissentiendi pudor* »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 22
Le nom de la chose[319]

[117] Le nom de la chose également me semble compris à juste titre parmi les accidents. Car il n'est rien d'autre qu'un son reconnu par un accord entre des hommes pour signifier une chose ; si le nom a une autre caractéristique, c'est d'avoir manifestement au plus haut degré la nature d'un accident[320]. Car le nom de la chose existe avant qu'elle n'advienne et après qu'elle est advenue, et parfois aussi la chose a un autre nom[321] : Romulus, par exemple, [118] a été appelé *Quirinus* après sa mort, et Hippolyte *Virbius* après avoir été ramené à la vie par Pallas[322]. Cicéron, lui, a défini comme lieu distinct l'étymologie, c'est-à-dire, d'après sa traduction mot à mot, *veriloquium*, ou, d'une manière qu'il juge plus appropriée et plus agréable, *notatio* (ou comme on dit couramment : « explicitation du nom[323] »). Je ne nie pas que cela soit possible ; et qu'on tire parfois des arguments de là, c'est trop évident pour qu'il faille le montrer[324]. De là aussi beaucoup de plaisanteries sur le nom de

319 Phr. : « Le nom (ou explicitation) de la chose : son inclusion dans les lieux externes ; ses trois emplois. »

320 Aristote, *De l'Interprétation*, 16a19 (trad. J. Tricot) : « Le nom est un son vocal, possédant une signification conventionnelle [*kata sunthèkèn*], sans référence au temps, et dont aucune partie ne présente de signification quand elle est prise séparément. » Ce sur quoi Agricola insiste, c'est la nature d'accident du nom.

321 Alard (p. 120) cite *Genèse* 17, 5 : « Tu ne seras plus appelé du nom d'"Abram", ton nom sera "Abraham", car je fais de toi le père d'une multitude de nations. » Mais le deuxième nom est motivé, et non plus accidentel – Alard énumère ensuite tous les cas où le nom est motivé.

322 Hippolyte, tué dans un accident de char, est ramené à la vie par Diane (et non Pallas). Elle change son ancien nom (sur *hippos*, « cheval »), qui pourrait lui rappeler sa fin (Ov. *Mét.* XV, 542-544). Pour Quirinus, voir également Ov. *Mét.* XIV, 816-828 (et Tite-Live, I, 20).

323 *Veriloquium* est sur *uerus* et *loquor*, et donc décalque le grec *etumos-logos* (*etumos*, « vrai »). Cicéron, *Top.* 35 : « On tire aussi beaucoup de l'étymologie [*notatio*]. Cela consiste à faire sortir son argumentation du sens du mot [*ex ui nominis*], ce que les Grecs appellent *etumologia*, c'est-à-dire, en mot à mot, *ueriloquium*. Mais nous, fuyant un mot nouveau insuffisamment harmonieux [*novitas verbi non satis apti*], nous appliquons à ce groupe de phénomènes le mot *notatio*, parce que les mots sont le signe [*nota*] des choses ». Pour Agricola, *notatio* n'est pas seulement plus approprié (« *aptius* »), mais aussi plus agréable (« *mollius* »), et peut se dire aussi « *interpretatio* (*nominis*) », « explicitation ».

324 Alard le montre (p. 120), en particulier avec des dénominations par antiphrase : *Innocentius* pour un nocif, *Candidus* pour un non candide, *Vigilantius* pour un endormi.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Verrès[325], et de Chrysogonus[326] dans le *Pour Roscius d'Amérie*. C'est aussi l'occasion de nombreux mots d'esprit, comme celui d'Auguste à propos de l'homme qui labourait le lieu où son père était enterré : « Voilà, dit-il, qui s'appelle pratiquer la culture du père[327] ! » Et celui qui a eu des fils avec une servante on l'appelle un vrai père de famille[328].

Mais ceux qui ont fait une place au nom dans la substance[329], je ne vois pas quel raisonnement ils ont suivi, puisque la substance est la même chez tous les peuples, alors que les noms sont différents. Bien plus : chez les mêmes peuples le même mot, très souvent, peut signifier une chose pour les hommes d'antan et une autre pour leurs successeurs. *Latro* [le voleur] par exemple désignait dans la langue d'autrefois un mercenaire [*qui mercede militaret*] ; *hostis* [l'ennemi], celui que nous appelons actuellement *peregrinus* [l'étranger] ; et *parricida* tout homme qui en avait tué un autre. Ce que ces mots signifient aujourd'hui, personne ne l'ignore. Ajoutons que, si certaines étymologies peuvent correspondre, comme *toga* de *tegendo*, *dux* à cause de *ducat*, et *rex* de *regat*[330], d'autres ne correspondent pas en tous points, ou divergent totalement. *Praetorium* vient évidemment de *praetor* [le préteur] ; néanmoins, ce qu'on appelait *praetorium*, c'était, soit l'endroit du camp où le consul installait sa tente, soit, dans les cités, le lieu où il rendait la justice. De même les mots *codex* et *liber*[331], si on les ramène à leur origine, aucun ne s'accorde avec ce qu'il signifie aujourd'hui : l'un vient de *caudex*, c'est-à-dire « planche », et l'autre a le sens d'écorce d'arbre, car ce sont de tels matériaux qu'a

325 Cicéron, *Verr.* I, 121 : « *ius verrinum* », « justice de Verrès » ou « jus de pourceau » ; « *Sacerdotem… qui verrem tam nequam reliquisset* », « Sacerdos, qui avait laissé derrière lui un Verrès si malfaisant » ou « Un prêtre qui avait laissé la vie sauve à un pourceau si malfaisant » (au lieu de le sacrifier) – Verrès avait succédé en Sicile à un préteur nommé Sacerdos.

326 Cicéron, *Amer.* 124 : « *Venio nunc ad illud nomen aureum Chrysogoni* », « J'arrive maintenant à ce nom de Chrysogonus, un nom d'or ». En grec, *khrusos* et *gonos*, « né de l'or » – nom du jeune homme riche et puissant à la tête du complot pour dépouiller Roscius de son héritage.

327 Macrobe, *Saturnales* II, 4 : « *Hoc est vere monumentum patris colere.* » Jeu sur *colere*, « cultiver » et « honorer ».

328 « *Familiae pater* » : *familia*, « lignée » et « maisonnée avec tous les esclaves » (voir plus bas dans ce chapitre).

329 Par exemple Pierre d'Espagne, *Summulae logicales* (*Somme logique*), éd. De Rijck, 1972, p. 62.

330 Le latin pour « toge » vient de *tegendo* (« couvrant ») ; *dux ducat*, le chef commande ; *rex regat*, le roi règne.

331 Les deux mots ont le même sens, « livre ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

d'abord utilisés ce rude temps pour y tracer des lettres. Comme il semble donc clair que le nom ne peut en rien être compté dans ce qui est à l'intérieur de la substance, je n'ai pas trouvé de lieu qui, je pense, convienne plus authentiquement à sa nature.

L'utilisation de ce lieu n'est pas simple. Parfois, en effet, il se fonde sur le seul sens du nom ou sur son explicitation [*interpretatio*]. Comme quand on dit que l'âme est formée de l'air que nous inspirons, parce qu'elle est appelée *anima*, ce qui signifie « vent[332] ». L'argent, également, fait partie des instruments [*instrumentum*] domestiques, parce que c'est grâce à lui que la maison est construite [*instruo*].

Une autre utilisation consiste à tirer un argument de l'*homônumia*, c'est-à-dire l'homonymie[333] ou en langage courant l'équivoque : il faudrait, par exemple, se former aux *humanitatis* [119] *artes* [arts libéraux], parce qu'il n'y a rien de plus propre à l'homme que l'humanité[334] ; de même ce serait très mal agir que d'exciter la plèbe contre les Pères[335], parce que nul nom sur terre n'est plus vénérable que celui de père. Et Isocrate, dans l'*Éloge d'Hélène*, dit que la beauté doit être admirée et louée au plus haut point, et donne, entre autres, pour preuve, que nous estimons au plus haut point la vertu, parce que c'est la chose la plus belle[336]. Il est facile de voir que les noms d'humanité, de père et de beauté se déclinent en des significations diverses. Si cela se fait d'une manière dissimulée ou

---

332 Isid. de Séville, *Etym.* II, 1, 7 : « On utilise *anima* parce que l'âme est un vent. » Phrissémius (p. 97) propose un exemple dans Cicéron (*Phil.* VIII, 2-3) : « Certains pensaient qu'il ne fallait pas insérer le mot "guerre" [*bellum*] dans l'opinion émise : ils préféraient dire "état d'alerte" [*tumultus*] – dans leur ignorance des mots autant que des faits, car il peut y avoir guerre sans qu'il y ait état d'alerte, mais état d'alerte sans guerre, cela ne se peut pas. En effet, qu'est-ce qu'un état d'alerte, sinon une perturbation telle qu'il en résulte une plus grande frayeur ? »

333 « *Ex* homônumia*, id est, agnominatione* ». Les exemples qui suivent montrent qu'Agricola pense bien à l'homonymie. Quintilien (IX, 3, 66), lui, traduit par *adnominatio* le grec *paronomasia*, la paronomase ; même sens d'*adnominatio* dans *Her.* IV, 29 (et dans Gaffiot, *s. v. adnominatio*).

334 Aulu-Gelle (*Nuits attiques* XIII, 17, 1) : « Ceux qui ont créé la langue latine et l'ont utilisée correctement, n'ont pas donné à *humanitas* le sens que le commun estime juste, qui correspond au grec *philanthropia* et exprime une disposition favorable et une bienveillance indifférenciée pour tous les hommes ; mais ils ont appelé *humanitas* à peu près ce que les Grecs nomment *paidéia*, nous "instruction" et "initiation aux arts". »

335 « *Patres* » : les sénateurs.

336 Isocrate, *Éloge d'Hélène* 54 : « Tout ce qui est privé de la beauté demeure sans charme, tout est dédaigné, sauf ce qui bénéficie de cette forme extérieure. La vertu elle-même est appréciée surtout parce qu'elle est la plus belle des habitudes de l'âme [*kalliston tôn épitêdeumatôn*]. »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

en confondant les choses, l'argumentation est trompeuse. Si, par contre, c'est au grand jour, elle tourne très souvent au ridicule. Par exemple : il est sûr que Néron est le descendant d'Énée, parce qu'Énée a « enlevé » [*sustulerit*[337]] son père, et Néron, sa mère. Le double sens de ce verbe prête à rire, tout comme, dans les exemples cités un peu plus haut, celui de *colere*, « cultiver, honorer » et *familia*, « lignée, famille[338] ».

Il y a en outre un autre usage de ce lieu, quand, après avoir employé un mot au sens figuré, nous tirons argument, non de la chose que le mot signifie dans ce contexte, mais de son sens propre. Comme chez Ovide :

> Qui en effet pourrait cacher un feu
> qui, toujours, est trahi par sa propre lumière[339] ?

Il a mis *feu* pour *amour* ; ensuite il argumente à partir de l'idée de lumière comme s'il parlait d'un vrai feu. De même chez Térence dans le *Phormion* :

> Mais je vais si bien te l'enflammer par mes discours
> que tu n'arriveras pas à éteindre le feu, dusses-tu y verser toutes tes larmes[340].

Il dit « enflammée » [*incensa*] pour « courroucée » ; ce qu'il ajoute ensuite, c'est comme s'il croyait qu'elle était vraiment en feu.

À cause des raisons que j'ai dites, j'ai donc retiré le nom (comme lieu) des lieux qui se trouvent dans la substance, et fait connaître mon opinion. Mais si l'on pense que d'autres, différentes, seraient plus proches du vrai, rien n'empêche qu'on ne me suive pas moi, mais ce qu'on juge le mieux.

---

337 Suétone, *Vie de Néron* 39 : « *Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem* ». *Sustulit*, parfait de *tollere*, a le sens soit de « porter » (Énée sauvant Anchise), soit de « supprimer » (Néron tue sa mère).

338 Ci-dessus, p. 118. Pour *familia*, Alard (p. 124) suggère que l'ambiguïté concerne plutôt *pater* que *familia*. De fait, le sens de « famille » ne semble pas attesté dans les dictionnaires ; il devait pourtant exister, puisque Agricola y recourt naturellement et qu'Alard ne manifeste qu'une préférence : « *potius* ».

339 Ovide, *Les Héroïdes* 16 (Pâris à Hélène), v. 7-8.

340 Térence, *Phormion* I, 1, 974-975 (trad. CUF modifiée) : « *Hisce ego illam dictis ita tibi incensam dabo / Ut ne restinguas, lacrimis si extillaveris* ». Le parasite Phormion menace le vieillard Chrémès de révéler à sa femme qu'il a une autre famille. Agricola remplace *illam* (« celle-ci ») par *tam* (« tellement »), peut-être pour éviter une référence inutile au contexte ; il ajoute *totus* devant *extillaveris* (« *tout* son corps se transforme en larmes »), peut-être pour marquer davantage l'inutilité des efforts de Chrémès face à la colère de sa femme.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 23
Les exprimés [*pronunciata*][341]

[126] Le lieu qui est tiré de ce que quelqu'un a dit sur ce dont il est question, ou, ce qui est pareil, de ce qu'il en a pensé, certains l'ont appelé « lieu du jugement », quelques-uns « de l'autorité », Cicéron « témoignages[342] ». Aristote et parfois aussi Cicéron et Quintilien ont parlé de « preuves non techniques » [*probationes inartificiales*[343]]. Quant à moi (s'il m'est permis de dire quelque chose après de si grands hommes), j'ai préféré appeler cela « exprimés », parce que les autres dénominations étaient trop étroites, et qu'il ne fallait pas, à mon avis, exclure ce lieu du domaine de la technique, de l'art, dans les limites, tout au moins, où il concerne notre entreprise[344]. Or nous appelons « expressions », ce que quelqu'un a dit sur quelque sujet que ce soit, pour l'affirmer ou le nier. Mais, comme nous venons de le signaler, Aristote, suivi par Cicéron et

341 Phr. : « Les exprimés (soit dans des témoignages soit par une autorité) ».

342 Cicéron, *Top.* 73 : « Cette argumentation qu'on appelle "sans art" [*artis expers*] repose sur le témoignage [*testimonium*] et nous appelons ici "témoignage" tout ce qui est emprunté à une circonstance extérieure pour fonder la conviction [*quod ab aliqua re externa sumitur ad faciendam fidem*]. »

343 Cic. *Top.* 73 (voir plus haut). Aristote, *Rh.* I, 2, 1355b35 : « Entre les preuves, les unes sont extra-techniques [*atekhnoi*], les autres techniques [*entekhnoi*] ». Quintilien, V, 1, 1 : « *alias esse probationes, quas extra dicendi rationem acciperet orator, alias, quas ex causa traheret ipse et quodam modo gigneret* », « il y a des preuves que l'orateur tire d'éléments extérieurs à la rhétorique, d'autres qu'il déduit personnellement de la cause et qu'en quelque sorte il engendre ». Phrissémius (p. 101) souligne que Cicéron n'est que « parfois » (« *quandoque* ») de cet avis et cite de lui cet autre passage. *Inv.* II, 46 : « La conjecture sera aussi souvent étayée par les interrogatoires, les témoignages, les bruits qui courent, que chaque parti devra, un par un, tourner au bénéfice de sa cause [*torquere ad suae causae commodum*] en suivant la voie identique montrée par les préceptes. Car il faudra tirer des soupçons [*suspiciones … duci oportebit*] d'un interrogatoire, d'un témoignage et de quelque rumeur, de la même façon que du motif, de la personne et de l'acte. » Quintilien également (V, 1, 2) distingue les preuves non techniques en elles-mêmes et par rapport à l'usage qu'en fait l'orateur : « *Sed ut ipsa per se carent arte, ita summis eloquentiae viribus et adlevanda sunt plerumque et refellenda* » (« Mais si, par elles-mêmes, elles sont en-dehors du domaine de l'art, il faut généralement, pour les soutenir ou les réfuter, recourir aux moyens les plus puissants de l'éloquence »). Voir, sur ce recours, Francis Goyet, *Le Sublime du « lieu commun »*, p. 120-121.

344 Il n'y a donc rien dans le discours qu'il faille écarter de l'art (« *ab arte semovendum* ») si l'on veut former un orateur, même si on peut le faire du point de vue théorique.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Quintilien, ont dit ces lieux non techniques, extérieurs à l'art, et les ont retirés du nombre des lieux. Aussi, pour ne pas apparaître moi-même comme négligent ou inexpérimenté en réunissant tous ces éléments en ce lieu, il me faut donner les raisons de mon choix en quelques mots. Si donc les témoignages, c'est-à-dire toutes paroles prononcées sur un sujet en débat, on les considère de la manière dont nous les utilisons dans nos débats, et dont ils constituent un instrument pour emporter l'adhésion, je ne comprends pas pourquoi ils feraient moins partie de l'art et technique que tout le reste, effets ou contingents, dont on tire des arguments. Et comme, nous le voyons, ils sont recherchés et trouvés par les orateurs, et que tel orateur les utilise mieux que tel autre et d'une manière plus appropriée, j'oserai soutenir sans fléchir qu'ils font naturellement partie de l'art, et que c'est là leur place. Mais Aristote et tous les autres auteurs qui ont enseigné ces matières ont, je pense, dénié aux témoignages l'appartenance à l'art, non pas quand ils sont ajoutés par l'orateur à titre de confirmation, mais seulement s'ils sont prononcés par ceux-là mêmes dont ce sont les témoignages dans l'affaire en cours. Car ces auteurs ont assigné les témoignages aux questions politiques et aux joutes civiles. Et, de fait, la parole du témoin, dans la mesure où la preuve est faite par lui-même, n'a rien à voir avec les procédés d'un orateur et ne peut donc être comprise comme un « lieu », puisque cette preuve ne se fait ni par l'art oratoire, ni par l'argumentation mais agit même quand celui qui a parlé se tait. Ainsi ni la torture, ni les écrits, ni les lois, ni les décrets qui concernent l'affaire ne comptent-ils sur la voix de l'orateur, mais, juges d'eux-mêmes, ils créent la confiance par les yeux et les oreilles. Ils n'appartiennent pas plus à l'art de raisonner que, pour quelqu'un qui dirait qu'il a beaucoup enduré pour l'État et qui voudrait le prouver, le fait de montrer, silencieusement, après avoir enlevé sa veste, les cicatrices qui barrent sa poitrine[345] : [127] un spectacle qui met sous les yeux de ses concitoyens ce qu'il fallait prouver à leur esprit. Mais quand c'est dans le discours lui-même que l'orateur utilise de tels procédés, les efforts de ceux qui dispensent le savoir dans les écoles ou de ceux qui débattent publiquement d'affaires civiles font voir qu'alors cela relève de l'art : efforts pour réfuter ceux qui ont parlé en sens contraire ou pour soutenir

345 Cicéron, *De Or.* II, 124 : cicatrices d'un vieillard (« *senis* »); Quintilien, VI, 1, 21 : « de blessures de guerre » (« *bello susceptae* »). Agricola mentionne le trait distinctif de cette preuve : son auteur est « silencieux » (« *silens* »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

les dires de ceux qui ont été du même sentiment. Il y a même des auteurs qui ont donné des préceptes pour interroger les témoins[346], et montré des méthodes pour consolider ou affaiblir l'adhésion aux témoignages selon les exigences de l'affaire ; au sein du corpus des discours continus qui nous ont été transmis, apparaissaient, édités à part, les interrogatoires de témoins, leur réfutation et leur confirmation[347]. Comment peut-il alors se faire, que ce qui a été appris grâce à un art, et qui est pratiqué selon les prescriptions de l'art, que cela ait pu être séparé de l'art ? Ou alors il nous faut croire que c'est sans art que Lucain a dit :

> Qui avait le plus le droit de prendre les armes ?
> On ne peut le savoir sans impiété. Chacun se recommande d'un grand arbitre :
> la cause du vainqueur plut aux dieux, mais celle du vaincu à Caton[348].

Sans art ? Alors qu'ici, un témoignage attribué aux dieux et un autre à un humain ont été réunis à parts égales dans une seule argumentation ? En un mot, et pour finir, les témoignages servent toujours la preuve, mais ils relèvent de l'art, de la technique, quand c'est l'orateur qui y recourt, et non le témoin[349].

---

346 Quintilien, par exemple (V, 7, 8-37), passe en revue tout ce dont on doit tenir compte dans l'interrogatoire des témoins, suivant qu'on représente l'accusé ou l'accusateur, qu'on reste dans la cause ou qu'on s'en écarte ; suivant le caractère du témoin, etc.

347 « *Perpetuarum orationum monumenta* ». Mundt comprend : « des monuments de discours impérissables » (« *Denkmäler unvergänglicher Reden* »). Suite à une suggestion de Francis Goyet, confirmée par Toscanella (« *orationi continuate* », p. 77), nous comprenons qu'il s'agit plutôt du discours continu (l'*oratio perpetua*), laquelle forme l'essentiel des discours d'orateur, par opposition au discours discontinu (l'*oratio* « *concisa* », Quint. VI, 4, 2, voir ci-dessous II, 15, 255). C'est, comme le note Jean Cousin (à propos de Quint. V, 7, 3), « l'opposition des deux phases de l'instance : l'*actio*, où l'*oratio* est *perpetua* ; l'*interrogatio* qui met en cause les témoins et qui est un échange de paroles ou *altercatio*, dont il sera question au livre VI, 4 ». – D'autre part, le *aeditae* de l'éd. Alard (et Mundt) correspond à *editae* (que donne l'éd. Phrissémius) : « *testium quoque (a)editae seorsum interrogationes* » (les interrogatoires de témoins édités à part). Agricola paraphrase en effet le *separatim editum* de Quintilien. V, 7, 6 : « Parfois, c'est contre un seul témoin qu'est dirigé le discours ; ce genre d'attaque se rencontre dans nombre de plaidoiries et étroitement mêlé à la défense, et l'attaque est portée dans une intervention séparée, comme celle contre le témoin Vatinius » ; « *permixtum defensioni legimus in orationibus plurimis et separatim editum, sicut in Vatinium testem* » – Quintilien renvoie au *Contre Vatinius* de Cicéron, « discours » préalable au procès contre Verrès.

348 Lucain, I, 126-128 : « *Quis justius induit arma…* » L'*ars* consiste à donner, par l'expression, le même poids à Caton qu'aux dieux. Agricola a le subjonctif « *induat* » (« Qui *aurait* le plus *pu* prendre… ? ») où Lucain a l'indicatif : insistance sur l'aspect délibératif ?

349 À la fois belle analyse et habile transition : le passage de Lucain fait se côtoyer un témoignage divin et un témoignage humain, puis, dans le paragraphe suivant, cette distinction

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Les exprimés dans leur ensemble sont attribués aux dieux ou aux hommes. Attribuées aux dieux sont les sentences terribles que profère la voix d'un dieu ou d'une puissance supérieure : ainsi de celles qui sont d'ordinaire rendues pendant le sommeil, dans des lieux sacrés, à travers des hommes qu'inspire un amour ardent de la divinité ou parfois même coupables des derniers crimes ; également celles que proclament les ministres des cultes divins, prêtres et devins, en interprètes initiés des secrets célestes[350]. Attribués aux hommes sont les exprimés dont l'origine première est en nous. Ils se trouvent soit dans des écrits (manuscrits, documents, lettres, livres), soit dans le discours : libres (comme les éloges, les sentences, les déclarations de témoins, les contrats, les conventions, les pensées d'hommes savants, célèbres ou puissants, les bruits et rumeurs qui courent dans le peuple) ; ou contraints[351], dans la religion par exemple, avec les serments ; et les tortures, avec la question[352].

Ce lieu semble avoir une certaine ressemblance avec ce que j'appelais précédemment les « connectés », parce qu'une chose peut être considérée comme dite ou exprimée par le discours, et que le discours est extérieur à la chose. Mais il y a tout de même cette différence que, comme nous l'avons dit en parlant des connectés, si ceux-ci doivent garder leur nom, il leur faut exister en même temps[353]. Ce qui ne se produit pas pour les exprimés, puisque nous pouvons parler d'une chose, même si elle-même n'existe pas. Nous pouvons aussi parler d'une soi-disant chose [128] qui, elle-même, non seulement n'existe pas, mais n'a même jamais existé et n'existera jamais. Par là on perçoit facilement qu'une chose peut exister sans discours et un discours sans chose, et que les exprimés sont comptés à juste titre parmi les accidents. Sont donc aussi des exprimés les antécédents, comme les prédictions des prophètes, l'attente causée par une rumeur. Et les conséquents, comme la diffusion à la postérité de

---

sert de principe de classement pour l'ensemble des exprimés.

350 Cicéron détaille (*Part.* 6) : oracles, auspices, prédictions et réponses des prêtres, des aruspices et des devins. À propos de l'expression attribuée aux dieux, Alard (p. 130) évoque un lieu tiré de l'autorité (« *locus ab autoritate* »), pour l'invalider aussitôt, et récuser l'usage que Luther a fait des Évangiles. Agricola, lui, n'évoque même pas l'argument d'autorité.

351 Cicéron, *Part.* 6 : « paroles obtenues de gré ou de force », « *ex oratione aut libera aut expressa* ».

352 Agricola reprend Quintilien (V, 11, 36-43), mais sans l'insistance de celui-ci sur la commune *auctoritas* qui est nécessaire ; il reprend Cicéron (*Top.* 76-78), mais sans les témoignages divins dans les œuvres : « Le monde même avec tout son ordre et sa beauté, le vol des oiseaux dans l'air et leur chant, ses flammes [*ardores* : les météores]. »

353 Voir I, 19.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

bruits et d'opinions sur les choses. Et les ajoutés, comme la louange et le blâme des contemporains, et les paroles proférées à propos de l'actualité.

On peut aussi compter parmi les exprimés certains éléments qui ne se trouvent pas dans le discours mais dans la chose, et par laquelle on fait voir ce que l'on veut dire. Comme quelqu'un qui, interrogé sur la nature de la vie humaine, se montre un court moment, puis se cache subitement : ce qu'il ne fait que parce qu'il veut exprimer qu'elle est brève[354]. Et quand Tarquin le Superbe a abattu avec un bâton les têtes de pavot qui dépassaient, il n'a pas utilisé des mots, mais a exprimé, avec le signe qu'il a pu trouver, que les chefs de Gabies devaient être éliminés par son fils Sextus[355]. La noblesse aussi pourra être mise dans ce lieu, puisqu'elle ne semble pas être autre chose que la renommée : le fait d'être célèbre pour une vertu plus grande, pour ses richesses ou ses exploits[356]. Également des proverbes comme « Rien de trop », « La mesure est la meilleure des choses », « Il faut se plier aux circonstances », et toutes les formules de ce genre qui ont été accréditées par le jugement commun des hommes et tiennent lieu de témoignage : on ne les compterait pas à tort parmi les exprimés.

354 Exemple tiré par Agricola, dans ses *Lucubrationes*, de sa propre traduction des *Progymnasmata* d'Aphtonius (ch. 3).

355 Tite-Live, I, 54, 5-7 : Tarquin, marchant dans des champs, abat, avec le bâton qu'il a dans la main, des têtes de pavot. Ici « *pronuntiare* » a le sens fort de « prononcer », c'est-à-dire « affirmer hautement », « décider », « trancher avec beaucoup d'autorité ». D'une manière générale ce lieu est caractérisé par l'autorité.

356 Juvénal, *Satires* VIII, 1, 19-20 : « Que me font les arbres généalogiques [*stemmata*] ? En vain d'antiques portraits [*cerae*, "figures de cire"] ornent-ils partout les portiques, car il n'y a qu'une noblesse, et c'est la vertu ». Voir aussi Aristote, *Politiques* IV, 8.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 24
Les parallèles [*comparationes*][357]

[132] Le parallèle [*comparatio*] est un lieu qu'on rencontre beaucoup et qui est d'une grande utilité pour les orateurs. Il est en effet généralement prêt à l'emploi et à portée de main. Et parce qu'on le tire de régions peu profondes, qui sont, dans l'ensemble, connues et apparaissent à l'œil nu, il a aussi, dans cette mesure, une force capable d'ébranler des esprits peu dégrossis[358].

Cependant, pour sa dénomination, il n'y a pas d'usage généralisé. Car, dans les passages des poètes, les grammairiens appellent *comparatio* ce que nous, nous nommons *similitudo* [similitude]. Par exemple :

> Souvent, dans un grand peuple, quand une sédition
> a pris corps[359]

(etc., c'est un passage connu de Virgile). Mais ce que nous, nous nommons *comparatio*, eux l'appellent, la plupart, du temps *exemplum* [exemple historique], nom qu'utilisait également Aristote[360]. Assurément, l'exemple historique fait partie des parallèles, mais cette désignation ne convient pas à tous les parallèles. Certes, dans ce passage de Cicéron :

> Quoi ! un personnage considérable, P. Scipion, grand pontife, a tué, lui, simple particulier, Tibérius Gracchus, qui portait une atteinte légère à la constitution de l'État ; et Catilina, qui prétend désoler l'univers par le fer et par le feu, nous, consuls, nous devrons le supporter toujours[361] ?

Quoique ce passage, dis-je, soit un exemple historique, on ne pourra pas dire de même du suivant : « Moi, je te tiendrais pour un consul, [133],

357 Phr. : « Utilité des parallèles. Différences avec l'exemple et la similitude. En quel sens la comparaison relie toujours deux choses par une troisième ».

358 Le parallèle réduit l'écart entre la chose à exprimer et l'auditeur : il convient donc pour un public peu expérimenté, comme le dit Agicola, mais aussi, comme complète Alard (p. 135), pour un auditoire éclairé, confronté à des questions difficiles (« *obscuriora* »).

359 Virgile, *Énéide* I, 148-149 : comparaison de la tempête avec un soulèvement.

360 En grec, « *paradeigma* » (Aristote, *Rh.* I, 2, 1357b25 et II, 20).

361 Cicéron, *Cat.* I, 3 : T. Gracchus, tribun de la plèbe, propose une loi agraire. Cicéron, soucieux d'accabler Catilina, minimise (« *minime labefactantem* ») la portée révolutionnaire de l'action des Gracques.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

alors que toi, tu ne me tiens même pas pour un consulaire[362] ? » Et dans *Le Soldat de Marius* de Quintilien : « Si toi, tu étais tribun, aurais-tu fait cela ? Soldat, l'aurais-tu supporté[363] ? » il est sûr qu'il s'agit d'un parallèle. L'orateur veut en effet prouver que l'accusateur, s'il avait été tribun, n'aurait voulu tenter cela, ni, comme soldat, le souffrir ; que, par conséquent, ce tribun qui a été tué, n'aurait pas dû essayer cela, ni le soldat qui a tué, le souffrir. Mais personne ne dirait que c'est là un exemple historique. C'est encore beaucoup plus évident dans ce passage de Virgile :

> Par des habiletés, par des larmes feintes
> furent pris ceux que ni le fils de Tydée ni Achille de Larisse,
> ceux que dix ans ne domptèrent, et mille vaisseaux[364].

L'indignité de cette situation se déduit d'un parallèle, non d'un exemple historique. C'est ce que veut exprimer le poète : qu'il a été tout à fait indigne, pour ceux que nulle force n'a pu vaincre, d'être trompés par la ruse et les artifices d'un seul.

Nous allons donc expliquer en quoi le parallèle et l'exemple diffèrent et comment, de même, la similitude se distingue du parallèle. Nous parlons de parallèle lorsque deux ou trois choses sont rapportées à une troisième qui leur est commune. Par exemple : « Il est permis à Caton de prendre part à la guerre civile, cela est donc également permis à Cicéron. » Commun aux deux est de « prendre part à la guerre civile ».

L'exemple est une espèce du parallèle. Car ce qu'on choisit d'imiter ou d'éviter est soit plus grand soit égal soit plus petit[365]. Il appartient non

362 Agricola reprend Quint. VIII, 3, 89 en remplaçant son « *senatorem* » par « *consularem* », ce qui accentue l'opposition avec « *consulem* », « un consul ». En 91 av. J.-C., Licinius Crassus, ancien consul (« consulaire »), s'adresse ainsi au consul Philippe qui enfreint ses droits de sénateur.

363 Ps-Quintilien, *Decl.* 3, *Le Soldat de Marius* 9 : tentative de viol d'un officier sur un subalterne ; celui-ci le tue. La défense s'adresse au chef d'armée en position de juge. Marius « le reconnut innocent et l'exempta du châtiment » (Cicéron, *Mil.* 9, qui précise que l'officier était « un proche parent » de Marius). Catherine Schneider donne le dossier complet de cet épisode (104 av. J.-C.), dans la partie de son article intitulée « Un cas d'école inspiré de faits réels : l'affaire Trebonius, dite du "Soldat de Marius" » (Schneider, « Un pastiche du pseudo-Quintilien… », 2024, § 10 ; Patarol, lui, rédige la déclamation contre le soldat de Marius).

364 Virgile, *Énéide* II, 196-198 : Sinon feint de pleurer le départ des Grecs alors qu'ils sont dissimulés dans le cheval. Agricola remplace « *coactis* » par « *coacti* » : « contraints par les larmes » (et non « avec des larmes contraintes »), ce qui souligne peut-être davantage l'action de la ruse sur les Troyens.

365 Tout comme le parallèle, qui est soit à partir du plus grand (« *a majori* »), soit de l'égal (« *a pari* »), soit du plus petit (« *a minori* »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

seulement à ce lieu mais il est également tiré de l'espèce[366], comme chez Lucain : « Aucune domination ne pourra souffrir de partage ». Il ajoute :

> Les exemples de ces faits ne doivent pas être cherchés bien loin :
> nos premières murailles ont été tachées du sang d'un frère.

Car Romulus et Rémus, les premiers rois de Rome, montrent qu'il n'est pas possible de partager le pouvoir[367]. Et l'exemple peut également, comme nous l'avons dit plus haut[368], être tiré des éléments liés.

On a affaire à une similitude, des semblables [*similia*], quand deux choses sont reliées par quelque endroit : non par un troisième, commun aux deux (comme dans le parallèle), mais quand des traits particuliers de chacun des deux se comportent les uns dans l'une comme les autres dans l'autre. Comme si je disais : « Les petits vases, dont l'embouchure est étroite, rejettent le liquide qu'on y verse en abondance, mais ils se remplissent, si on l'y fait couler lentement ; de même les esprits tendres des enfants ne saisissent pas de trop grands objets mais assimilent plus facilement de plus modestes, et qui correspondent à leurs forces[369]. » Ici les vases à embouchure resserrée et les esprits peu étendus des enfants sont rapprochés, non pas en un point qui leur serait commun : mais les uns, en ce qu'ils ne recueillent pas ce qui leur est versé d'un coup en trop grande quantité, les autres en ce qu'ils ne peuvent embrasser rapidement des questions difficiles.

Tout parallèle se fonde soit sur un plus grand, soit un plus petit, soit un égal. Sur [134] un plus grand, par exemple : « Le roi ne le peut pas, donc le soldat non plus », et : « Il a osé blesser, et donc aussi insulter. » Un plus petit, en inversant, par exemple : « Le soldat le peut, donc le roi le peut aussi » et : « Il n'a pas osé insulter, donc il n'a pas osé blesser non plus » Un égal, par exemple :

> S'il est vrai qu'Orphée put rappeler les mânes de son épouse,
> si Pollux en mourant à son tour racheta son frère,
> que dirai-je du grand Thésée et d'Alcide ?

366 « *A specie* » : comme le signale Mundt, si l'exemple suivant est tiré de l'espèce pour Agricola, c'est que celui-ci ne distingue pas espèce et individu, voir I, 6.

367 Lucain, I, 92-93 et 95-96, à propos de la lutte entre Pompée et César. Agricola remplace « *fatorum* » (destins, morts) par « *factorum* » (actes).

368 Voir I, 10.

369 Quintilien, I, 2, 28 (trad. J. Cousin pour la partie qui correspond au texte de Quintilien). Propriétés de l'eau, couramment utilisées pour représenter la parole du maître : son volume, comme ici ; ailleurs, sa fluidité (Jérôme, Grégoire de Nazianze).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

De cela en effet Énée conclut qu'il a lui aussi le droit de descendre aux Enfers, parce qu'il est leur égal : « Moi aussi (dit-il) je descends du souverain Jupiter[370] ».

Or, dans la recherche de ces parallèles, il faut principalement être attentif à ce qui est du genre correspondant à notre projet. En effet tout ce qui sera plus grand, égal ou plus petit sous n'importe quel point de vue, n'en appartiendra pas pour autant d'une manière nécessaire à ce lieu : s'il est par exemple question de savoir, de science, le roi ne sera pas supérieur dans ce domaine à l'homme du peuple, mais le maître à l'élève, et l'instruit à l'inculte. De même, s'il s'agit de la force des rois, ce n'est pas celui qui pourra soulever une plus grande pierre ou supporter une plus lourde tâche qui sera plus grand, mais celui qui aura des richesses plus vastes et un peuple plus nombreux. Mais quoique j'aie dit que le parallèle se fait sur un seul des points communs, je ne voudrais pas qu'il échappe que c'est parfois le propre dans son ensemble qui est attribué à chacun des parallèles. Par exemple : « Si Didon a le droit d'habiter en Afrique, Énée aura le droit de gagner l'Italie. » Or, même si ces deux affirmations ne sont pas comparées sur un point unique et qui leur soit très proche, la force de l'argumentation ne réside pourtant pas dans des éléments particuliers, mais dans le commun qui les relie. Car ce qui importe à Énée, ce n'est pas que Didon habite en Afrique et que lui-même gagne l'Italie, mais ce qui suit chez le poète :

> Nous aussi pouvons bien quêter des royaumes étrangers[371].

De sorte que le nerf, pour ainsi dire, de l'argumentation est : « Didon a eu le droit de chercher un royaume à l'étranger, donc Énée aura le même droit ». De même aussi Junon :

> Mais Pallas n'a-t-elle pu consumer par le feu la flotte
> des Argiens ?

etc. Puis elle a ajouté :

> Mais moi, […]
> j'en suis encore depuis tant d'années
> à guerroyer contre un seul peuple[372] !

370 Virgile, *Énéide* VI, 119-123 (avec des omissions).
371 *Ibid.* IV, 350.
372 *Ibid.* I, 39-40 et 46-48.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Le point commun aux deux affirmations, qui importe à Junon, est la vengeance à l'égard des ennemis, c'est-à-dire : « Si Pallas a pu se venger de ses ennemis, Junon aussi le pourra. » Mais la cause pour laquelle ces éléments ont un traitement ainsi différencié, au lieu d'être posés semblablement côte à côte, nous ne devons pas la négliger. Quoique, parfois, cela tienne plus à la méthode de l'expression que de l'invention, dans la plupart des cas c'est l'invention qui joue ici le rôle le plus important. D'abord parce que la parole se développe dès lors d'une manière plus ample et moins dialectique, c'est-à-dire avec moins de détours et d'aspérités, et qu'elle tire une certaine beauté de son ampleur et de ses contrastes : [135] ce qui semble être presque le seul but que poursuit Virgile dans notre premier exemple (Didon). Ensuite parce que deux choses qui, autrement, pourraient peut-être paraître égales, connaissent, par le développement de ce qui les différencie, un immense accroissement, la plupart du temps dans l'une seule de leurs parties. Comme dans le deuxième exemple, quand Junon en est venue à sa propre personne elle ne s'est pas seulement opposée à Pallas en disant : « Mais moi », mais elle a ajouté : « qui marche, reine des dieux ». Même cela, elle ne l'a pas jugé suffisant : elle a encore précisé : « la sœur et l'épouse de Jupiter » pour bien rappeler, du haut de sa grandeur, que Pallas était d'une divinité moindre et une déesse, pour ainsi dire, privée. Elle a ajouté ensuite que Pallas avait pu « brûler », c'est-à-dire détruire complètement la flotte des Argiens et, qui plus est, qu'elle l'a fait seulement à la suite de l'irritation causée par le méfait du seul Ajax et en lui infligeant le châtiment suprême ; alors qu'elle-même, sa haine avait visé non pas un seul individu mais tout un peuple, et qu'elle n'avait pourtant pu le détruire ou le châtier mais qu'elle avait, en plus, mené une guerre contre des rebelles, et cela pendant tant d'années. De même, dans l'exemple de Cicéron que nous avons cité plus haut, s'il disait tout simplement : « Publius Scipion a tué à bon droit un citoyen séditieux, c'est donc à bon droit que nous tuerons un homme de ce genre », ces deux actions seraient ainsi rendues à peu près équivalentes [*paria*]. Il a donc séparé les éléments, et pourvu chacun de sa pompe [*suo apparatu*] : « Publius Scipion, alors qu'il a tué Tiberius Gracchus qui portait une légère atteinte à la constitution de l'État, lui un simple particulier : que ferons-nous ? Catilina qui prétend désoler non seulement l'État mais l'univers, non par une atteinte légère mais

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

par le fer et par le feu, nous, non pas simples particuliers mais consuls, nous devrons non pas le tuer mais le supporter toujours ? » Cependant, si nous regardons plus précisément, il serait mieux de dire que deux lieux fondent ces arguments. Certes, d'un côté ils sont tirés du plus petit : « Pallas l'a pu, donc Junon le peut », « Cela a été permis à Scipion, simple particulier, donc cela sera permis à des Consuls ». Mais, de l'autre côté, ils sont tirés du plus grand : « Elle a pu, à cause du tort causé par un seul, détruire la flotte des Argiens, il sera donc indigne que je combatte tant d'années en vain avec tout un peuple », et : « Il a pu tuer le peu nocif Gracchus, nous pourrons donc tuer Catilina, le plus grand des scélérats ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 25
Les semblables [*similia*][373]

[142] Parmi tous les lieux dont sont tirés des arguments, nul n'a moins de force contre la résistance de l'auditeur que celui des semblables [*similia*]. Mais, à l'égard de l'auditeur qui nous suit de lui-même et s'offre à notre instruction, il n'y en a pas de plus approprié. Car, bien employé, il ouvre l'accès à la chose, et soumet à l'esprit une image de celle-ci, de sorte que, sans obliger à l'accord, il confère une gêne muette au désaccord. C'est pourquoi il n'est pas très abondamment utilisé pour prouver ; mais pour développer et éclairer[374], il l'est souvent par les orateurs, plus souvent encore par les poètes. Cependant la similitude apporte très souvent avec elle une apparence de preuve, en cela même qu'elle montre comment est la chose. Quand on lit donc ces mots de Quintilien :

> Les petits vases, dont l'embouchure est étroite, rejettent le liquide qu'on y verse, mais ils se remplissent, si on l'y fait couler lentement et si on l'y instille goutte à goutte[375],

il n'est pas pour autant établi que, pour cette raison, les esprits tendres des enfants doivent être instruits à proportion de leurs forces ; mais si l'on appréhende cela avec cette image, on se persuade qu'une autre solution n'est pas possible. Chez Lucain, on trouve une remarquable similitude à la place d'un argument :

> Croyez-vous que la carrière de César puisse subir
> quelque dommage de votre fuite ? C'est comme si tous les fleuves menaçaient de retirer les eaux qu'ils mêlent à la mer :

373 Phr. : « La similitude, points forts et méthode d'étude ; la dissimilitude. Source des parallèles et des semblables. »

374 Alard (p. 147) complète : la similitude est apte à instruire (« *ad docendum* »), mais aussi à émouvoir (« *ad commovendos affectus* ») et à plaire (« *ad delectandum* »). Elle réussit à faire voir les choses (« *ad perspicuitatem* ») et à les fixer dans l'esprit (« *ad infingendam animo* »).

375 Voir plus haut 133, la citation du même passage de Quintilien, mais avec de légères modifications, différentes dans les deux cas (trad. J. Cousin pour la partie qui correspond au texte de Quintilien).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

son niveau ne descendrait pas plus quand ils en seraient retranchés, qu'ils ne la font monter maintenant[376].

Il est aisé de voir, que si l'on [143] argumente de cette manière : « Les fleuves dérobés à la mer ne la font pas baisser, donc vous non plus, si vous désertez César, vous n'arrêterez pas sa carrière », on obtient un argument sec et sans nerf. En revanche, quand la similitude est prise, non pour l'emporter, mais pour instruire, et qu'elle tire [*rapit*] les esprits à elle, aucun auditeur ne se représente plus désormais César ou les soldats tels qu'ils sont, mais perçoit [*capit*] César sous la forme d'une mer, les soldats de fleuves. Tout cela, mis en rapport avec la personnalité réelle de César et des soldats, aurait été invraisemblable : mais, puisque l'âme de l'auditeur, d'abord arrachée à elle-même, s'est adaptée à une image d'une autre nature, l'auditeur perçoit tout cela comme s'il le voyait dans et grâce à la similitude[377], et se persuade complètement que c'est ainsi.

Ce qu'est la similitude et comment on la distingue du parallèle, je l'ai dit plus haut. Mais comme elle est tout entière hors de la chose, elle semble assez difficile à trouver. Car ce qui sert au rapprochement, il est sûr que c'est hors de la chose comme la mer est hors de César.

376 Lucain, V, 335-339 : réponse de César à ses soldats, qui, épuisés par la campagne d'Espagne, se révoltent. Agricola remplace « *descenderit* » par « *decreverit* », ce qui permet le parallélisme *decreverit/crescit* (décroître/croître).

377 « *Abrepto iam transformatoque in alienam imaginem animo, velut perspectum in similitudine accipit.* » Litt. « s'est transformée en une image d'une autre nature ». Agricola redit sous forme générale ce qu'il vient de dire sur César/mer et soldats/fleuves : *abrepto* reprend *rapit*, et *accipit*, *capit*. La traduction littérale souligne l'étrangeté, due sans doute à la théorie de la *phantasia* ou *imaginatio* et à la reprise du passage suivant de Quintilien (I, 2, 30, trad. 1718) : « un maître qui n'a qu'un enfant à instruire ne donnera jamais à ses paroles le poids, le feu et la vivacité qu'elles auraient, s'il était animé par une foule d'auditeurs ; [§ 30] car la force de l'éloquence réside principalement dans l'âme [*animo*]. Il faut que l'âme soit touchée vivement, qu'elle se fasse des images des choses [*concipere imagines rerum*, comme *concipiat* au § 31 : se représenter les choses, les percevoir par le moyen des images ou *phantasmata*], et qu'elle se transforme pour ainsi dire en celles dont nous avons à parler [*transformari quodam modo ad naturam eorum, de quibus loquitur*]. Or plus l'âme est grande et élevée, plus elle a besoin d'un grand spectacle pour s'ébranler. » Soit, dans la traduction de Donald A. Russell : « *eloquence is mainly a psychological matter : it is the mind which must be emotionally stirred and must conceive images and somehow be itself adapted to the subject of the speech* » (Quintilien, *The Orator's Education*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, « Loeb », vol. I, 2001, p. 95). Nous traduisons donc comme si on avait ici *ad imaginem* (comme *ad naturam* chez Quintilien). Le *in imaginem* d'Agricola reprend la construction habituelle de *se transformare in* + accusatif, « se transformer en ceci ou cela » : Protée se transforme ainsi en fer, fauve ou fleuve (Virgile, *Géorgiques*, IV, 441).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

De même ce sur quoi se fait le rapprochement est également extérieur puisque, nous l'avons dit plus haut, le rapprochement ne se fait pas en un seul point. Car l'élévation ou l'abaissement du niveau de la mer ne peut relever de César. En effet bien qu'on puisse, peut-être, dire des deux éléments de la similitude proposée qu'ils croissent et décroissent, ce n'est pas de la même manière dans les deux cas. Seules les dénominations seront les mêmes < à savoir « croître » et « décroître » > ; les choses ainsi désignées sont, quant à elles, complètement différentes < à savoir « César » et « la mer[378] » >.

Le problème est donc de trouver ces choses sans trop de difficulté. Voici une méthode possible. Voyons d'abord, dans l'objet proposé pour lequel nous cherchons une similitude < ici, « César » >, ce que nous voulons exprimer par cette similitude, et examinons précisément quelles sont la nature et l'action de cet objet – ce qu'il est et ce qu'il fait. Cherchons ensuite une chose qui ait en soi quelque trait semblable, essentiellement semblable à la nature de l'objet que nous nous sommes proposé. Et si cette chose ne se présente pas d'emblée, ne renonçons pas, mais examinons-en tout de suite d'autres, et d'autres encore. On peut échouer une première fois, puis une deuxième : mais lors de la troisième ou quatrième tentative, il faudrait vraiment manquer de chance pour ne pas en tirer quelque chose.

Appliquons donc cette méthode, pour commencer, à la similitude que nous avons empruntée à Lucain. César, quand il a dû réprimer une sédition de ses soldats, qu'a-t-il voulu leur faire comprendre à travers une similitude ? Eh bien, que sa haute situation ne dépendait pas d'eux. Dans les faits, il y a César, et les soldats qui servent sous César ; or il faut leur faire voir que ce n'est pas sur les soldats que repose la grandeur de César. Il avait donc à chercher avant tout quelque chose qui fût servi par le nombre, comme celui des soldats qui servent sous César, mais qui ne s'accrût pas de ce service : c'était la mer, à laquelle il s'est comparé lui, [144] ses soldats étant les fleuves.

Regardons maintenant alentour si nous voyons autre chose. Peut-être ne trouverons-nous rien qui soit en tous points aussi approprié. Maigre

378 Les choses ou *res* correspondent à « ce qui est rapproché » (« *quod confertur* »), César et la mer ; les dénominations ou *nomina*, à « ce sur quoi se fait le rapprochement » (« *in quo fit collatio* »), les changements de niveau de la mer, croître ou décroître. Le terme de *nomina* ne renvoie pas seulement aux substantifs, mais peut désigner comme ici des verbes, nous l'avons vu à I, 22, 119.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

en effet serait la louange due à l'intelligence, si cela était partout à disposition. Néanmoins nous trouverons quelque chose. Imaginons que les hommes disent ne plus vouloir admettre le soleil et qu'ils vont l'exclure en fermant tous les accès. En ce cas, la vénération vouée au soleil disparaîtra, puisqu'elle tient à l'usage que les hommes en font, et pourtant, ni sa lumière ni sa majesté ne décroîtront en rien. Il en va de même pour César : sa grandeur ne disparaîtra pas, si ses soldats l'abandonnent. Mais nous perdons d'emblée la force de la première similitude. Alors que là les fleuves apportaient quand même un petit quelque chose à la mer, ici les hommes n'apportent rien au soleil – sauf si nous considérons que le peu qu'ils apportent est leur révérence et leur admiration.

Cherchons autre chose par rapport à l'objet proposé. Que veulent obtenir les soldats par leur révolte ? En ébranlant la position de César, l'affaiblir lui aussi. Poursuivons notre exploration pour trouver quelque chose qui soit heurté sans dommage. Les rochers, que frappent continuellement les flots ? Mais c'est un peu faible. Voici mieux : le feu, nous le voyons frappé par les vents et cependant ne pas décroître, mais en être nourri. Revenons aux soldats : que font-ils pour César ? Ils ornent certes, et augmentent l'éclat de sa gloire. Mais ils lui doivent des biens, de la considération, et, pour certains, un haut rang. Cherchons quelque chose qui soit orné par autre chose, mais qui soutienne cela même et le protège. La terre : elle est verte de plantes, elle en tire sa grâce. Mais d'elle les plantes recueillent leur force. Transformons donc cela en similitude : de même que les plantes ne peuvent être déracinées et déplacées sans danger alors que la terre, elle, grâce à sa fertilité, produira facilement d'autres plantes, de même la défection des soldats sera un danger pour eux, alors que, grâce à ses ressources, d'autres soldats retourneront facilement auprès de César. Ainsi également ceux qui, par paresse, délaissent leur champ fertile, font peser sur eux-mêmes un risque de pauvreté, alors que le champ, par sa fécondité, attirera rapidement d'autres hommes pour le cultiver.

Il est facile de voir que toutes ces similitudes conduisent à ce que nous avons voulu montrer au début : la défection des soldats ne fait rien perdre de sa puissance à César. Nous l'avons développé assez largement, pour montrer, par cette abondance même, à quoi peut ressembler une méthode qui permet de trouver des similitudes. Or, dans ce domaine, il serait très utile d'examiner, à propos de l'objet pour lequel nous cherchons

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

une similitude, ce qui est apporté par le trope que nous appelons métaphore. Car ce qui, sans hésitation, nous donnera une similitude, c'est ce que ces métaphores ont de propre et d'inné. Par exemple si l'on cherche [145] à figurer par une similitude que l'amour est un mal, il faut voir ce que les métaphores disent habituellement de l'amour. Ainsi dit-on couramment « brûler » d'amour. Nous voyons s'offrir à nous immédiatement une similitude à partir du vrai feu qui brûle. Et puisque « brûler » peut aussi être dit en bonne part, il sera également permis de formuler une louange par une similitude avec le feu. De sorte qu'on dira, si l'on veut blâmer, que, comme le feu consume et détruit tout ce qu'il envahit, de même l'amour consume la vigueur et la force de notre esprit, et, réduites pour ainsi dire en cendres, les dissout. Ou, si l'on veut louer : que, comme le feu, mêlé aux choses, leur transmet la chaleur et la vigueur de la vie, de même l'amour attise en nous le goût du travail et les ferments d'une activité ardente ; que personne n'engage bien une entreprise sans l'amour d'agir. De même, parce que les hommes sont « écrasés » par l'amour [*premi*], comme on dit, une similitude peut être tirée de l'idée de poids. Nous disons aussi « lié par l'amour » : une similitude sera obtenue à partir des chaînes et des entraves. Et les fous, on les assimilera à des délirants ; ceux qui se rongent, à des hommes couchés sur des charbons ardents ; ceux qui languissent, à des malades. Si, au contraire, nous avons décidé de louer, nous tirerons une similitude de ce qui est présenté sous forme de louange : nous dirons par exemple de l'amour qu'il est tenace, solide, qu'il ne peut se briser et qu'il est doux. De tout ce qui comporte l'une quelconque de ces qualités, on pourra donc tirer une similitude. Il faut faire un choix pour l'adapter à la nature de notre projet. Si, par exemple, nous voulons instruire, il faut que la similitude soit claire ; louer, brillante ; blâmer, infamante ; si nous voulons porter aux nues une chose, elle doit être grandiose[379]. Il conviendra que soit suffisamment limpide toute chose par l'image de laquelle nous voulons en montrer une autre[380].

379 Vocabulaire de l'amplification : *extollere*, *magnificus*.

380 « *Liquidius nanque oportebit rem quanque talem videri, qualem imagine sua volumus aliam esse monstrare.* » La similitude doit certes s'adapter à la nature de la chose, mais l'impératif premier est la transparence qui permet de montrer. Proximité entre « *demonstrare* » et « *monstrare* » : pour la science latine, proximité entre démonstration et « monstration » (voir Mireille Armisen-Marchetti, *DEMONSTRARE, Voir et faire voir : formes de la démonstration à Rome*).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Pour les dissemblables, l'usage en est moins fréquent. Il est facile de comprendre ce qu'ils sont à partir des semblables. La dissimilitude n'est en effet rien d'autre que le contraire de ce que nous sommes en train d'exposer : la similitude. Et, par conséquent, elle relève du même lieu que la similitude. Quintilien relie les deux :

> La parole d'un maître n'est pas comparable à un repas qui devient insuffisant quand les convives se multiplient, mais au soleil qui dispense également à tous la lumière et la chaleur[381].

Ce lieu est diversement traité, et utilisé plus abondamment ou parcimonieusement suivant l'appréciation de l'orateur. Cela fait que les fables des poètes, et celles en particulier qu'on appelle « ésopiques », sont parfois racontées d'une manière développée, mais parfois les similitudes en sont étroitement resserrées, comme dans l'exemple de Quintilien donné à l'instant. Et de même Eschine qui, pour parler de l'assurance que Démosthène mettait dans ses discours, le comparait à une flûte : si elle est privée de son bec, [146] le reste du corps est inutile[382]. Et Démosthène, quant à lui, compare Eschine à une balance qui penche du côté où l'on verse[383].

Or tous deux, parallèles et semblables, sont tirés des antécédents, des conséquents et des ajoutés. Des antécédents : « Un homme illustre, Publius Scipion[384] » etc. Et : « Pallas a pu consumer la flotte[385] ». Des conséquents, par exemple chez Juvénal :

> C'est pourquoi, sous la toge, il s'est acquis tels
> Nom et gloire[386],

381 Quintilien, I, 2, 14 : dissimilitude entre un repas et la voix du professeur ; similitude avec le soleil.

382 *Contre Ctésiphon* : Ctésiphon propose de voter une couronne d'or pour Démosthène. Eschine combat la décision par un discours qui s'achève sur cette similitude, laquelle tient au mot grec *glôssa :* ce mot évoque mieux le référent, l'orateur, et rassemble les deux parties de la similitude, en signifiant à la fois « langue » et « embouchure d'un instrument ».

383 *Sur la couronne* : en réponse Démosthène, également en fin de discours, met en cause Eschine, par une similitude qui lui reproche d'incliner au gain, « *hôsper trutanè* » (« comme une balance »).

384 Cicéron, *Cat.* I, 3 ; voir plus haut I, 24.

385 Virgile, *Énéide* I, 39-48 ; voir plus haut I, 24. D'après les antécédents, le passé : Pallas *a incendié* et coulé la flotte des Grecs ; Junon ne veut que détourner la flotte des Troyens.

386 Juvénal, *Satire* VIII, 240-241. La suite du texte (241-244) donne la deuxième partie de la dissimilitude : nom et gloire « comme à peine put en conquérir, à Leucade et

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

le passage est bien connu – il compare les guerres d'Auguste avec l'action de Cicéron. Également des ajoutés :

> Toi-même, Phénicienne,
> tu te sens tenue par les citadelles de Carthage, par l'aspect d'une ville libyenne[387]…

Les antécédents sont des semblables, comme dans le passage du *Pour la loi Manilia* où l'armée de Lucullus, que les richesses de Mithridate détournèrent de poursuivre Mithridate lui-même, est comparée à Médée, qui disperse les membres de son frère, pour qu'en les rassemblant, son père, qui la poursuivait, soit retardé[388]. Ajoutés sont, par exemple dans le *Pour Roscius d'Amérie*, les oies et les chiens qui sont nourris au Capitole pour détecter les voleurs : auxquels sont semblables les accusateurs, qui appelaient devant la justice ceux qui agissaient mal au sein de la cité pour qu'ils soient châtiés[389]. Des conséquents, Lucain s'en est servi quand il a développé les troubles de la cité au moyen de la confusion qui règnera à la fin du monde[390].

Ces deux lieux sont riches et très adaptés aux modes de penser et de sentir de la foule. De même que les esprits peu dégrossis sont en effet très facilement convaincus par les parallèles (car on ne croit rien plus facilement que ce qui a été, semble-t-il, prouvé dans un autre cadre), de même, quand il s'agit de clarifier [*explanandum*], c'est la similitude qui est le plus approprié. Les esprits émoussés et qui n'arrivent pas à pénétrer dans les choses mêmes pour percevoir la nature de chacune, ne peuvent être conduits à ce que nous voulons leur montrer par rien de

---

dans les plaines de la Thessalie, Octave, avec son épée ensanglantée de continuels massacres, alors que Rome, Rome libérée, a proclamé Cicéron second fondateur et père de la patrie ». Octave organise le massacre (« *caedibus* ») de concitoyens ; Cicéron protège (« *praesidium ponit* ») Rome contre un criminel ; donc, renom supérieur dû à Cicéron.

387 Virgile, *Énéide* IV, 347-348. Suite : « Pourquoi donc envier aux Troyens un établissement en terre d'Ausonie ? Nous aussi pouvons bien quêter des royaumes étrangers ». Par les ajoutés : Didon et Carthage, Énée et la terre d'Ausonie. Le deuxième terme de la similitude (la situation d'Énée) n'est pas exprimé.

388 Cicéron, *Pomp.* 22 : poursuivant Mithridate, l'armée est ralentie par la collecte des biens qu'il sème.

389 Cicéron, *Amer.* 56-57.

390 Lucain, I, 75-77 : « Dans la confusion de tout, les astres heurteront les astres, les étoiles aspireront à la mer, la terre ne consentira plus à dessiner ses rivages et repoussera les flots. »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

mieux que l'image et la figure d'autres choses qui leur soient connues. Les esprits aigus sont comme ceux qui voient et se laissent guider par leurs yeux ; par contre les esprits émoussés, il convient que, tels des aveugles, ils cherchent leur chemin en tâtonnant[391].

391 Phrissémius (p. 115) précise : ces lieux sont bien compris par les jeunes (« *a juventute* »), et adaptés à un usage quotidien (« *usui cotidiano* »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 26
Les opposés [*opposita*][392]

[154] Les contradictoires, nous avons jugé plus haut, suivant en cela l'opinion de Boèce ou plutôt de Cicéron, qu'ils ne devaient pas être mis dans les lieux[393]. On peut donc légitimement s'étonner de nous voir les y inclure ici, et nous critiquer pour ce supposé oubli. En fait, à ce moment-là, je ne cherchais pas à établir que les contradictoires ne constituaient pas un lieu, mais je voulais simplement montrer que, sous la forme où Boèce les présente[394] – est contradictoire tout ce qui est contraire au conséquent –, on ne peut leur assigner un lieu déterminé et séparé des autres.

Or, dorénavant, nous définissons la contradiction comme une disposition [*habitudo*] des choses en soi à s'opposer, qui fait qu'on ne peut pas dire de l'une qu'elle est ce qu'est l'autre. Et si nous avons ajouté « en soi[395] » [*per se*] à la définition, c'est pour montrer que tout ce qui est nié d'une autre chose n'est pas nécessairement un contradictoire. En effet, même si je dis que Cicéron n'est pas « incapable de parler », cela n'est pas pour autant un contradictoire de Cicéron ; et si je dis que Caton n'était pas avare, 'avare' n'en est pas pour autant un contradictoire de Caton. Car ce n'est pas en soi, c'est-à-dire Cicéron en tant qu'il est Cicéron et Caton en tant qu'il est Caton, que ces qualités leur sont niées, mais parce que Cicéron est éloquent, ce à quoi 'incapable de parler' est contradictoire, et Caton un homme de bien, à quoi, de son côté, 'avare' est contradictoire. En revanche 'homme' et 'irrationnel' sont contradictoires, parce que 'rationnel' qui est

392 Phr. : « Contradictoires, opposés, différents et leurs subdivisions ; leur utilisation comme arguments ; réfutation de deux objections ». Deux chapitres réunis ici (un seul chez Alard), « Les Opposés » et « Les Différents ».

393 Voir plus haut, I, 20.

394 Boèce, *De diff. Top.* (PL 64, 1198D).

395 Alard p. 156 : « "En soi", c'est-à-dire "selon la substance". Car 'Cicéron' et 'incapable de parler' diffèrent, non pas selon la substance, mais selon l'accident. Puisque Cicéron, en effet, est éloquent, il ne peut pas être incapable de parler, et inversement. Mais il en va autrement de Cicéron et de la capacité de parler, si on les considère absolument. Comme ils diffèrent, en effet, par le genre, on ne peut jamais dire l'un de l'autre en soi absolument. Les contradictoires sont donc des éléments qui s'écartent l'un de l'autre par leur substance, et ne peuvent mutuellement être dits l'un de l'autre, comme 'humain' et 'âne', 'Caton' et 'Cicéron', 'homme' et 'vertu' ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

contradictoire avec ‘irrationnel’ est dans la substance de ‘homme’. C’est donc l’homme « en soi », c’est-à-dire dans sa substance, qui s’oppose à ‘irrationnel’. ‘Homme’ et ‘vertu’ également sont contradictoires, parce que ‘homme’ est en soi du genre des existants et ‘vertu’ de celui des qualités inhérentes. Et, en effet, on ne peut pas dire : « L’homme est vertu ». ‘Homme’ et ‘vertu’ sont d’ailleurs en eux-mêmes c’est-à-dire quant à leur substance, plus éloignés que ‘homme’ et ‘irrationnel’. Ceux-ci en effet ont entre eux une distance très faible et appartiennent au même genre, car tous deux sont contenus dans ‘vivant’, mais ceux-là sont séparés par l’ordre entier des choses, c’est-à-dire par les prédicats. Or quand nous disons d’ordinaire que la vertu ou le vice ne sont pas contradictoires avec l’homme : ce qui est dit dans cette formule, c’est non pas que telle chose peut être dite la même que telle autre, mais que rien n’empêche que l’une soit contenue dans l’autre.

Or une chose est contradictoire avec [155] une autre ou avec plusieurs. Dans le premier cas, nous parlons d’« opposés », dans le second de « différents ». Et les choses que nous disons « opposées », Cicéron les disait « contraires[396] ». Boèce pensait qu’il valait mieux les appeler « opposés[397] », parce qu’on parlerait plus correctement de « contraires » pour ce que les Grecs appellent *t’enantia*, et que, du reste, Cicéron appelle « adverses » [*adversa*]. Leurs noms auront peu d’importance. Pour nous, c’est Boèce que nous suivrons, puisque l’usage a recouru davantage à ses appellations.

On a des opposés quand un s’oppose à un seul[398] et que l’un ne peut être dit de l’autre, ni les deux d’un troisième. Aristote les a divisés à peu près en ces termes :

396 Cicéron (*Top.* 47) donne au lieu dans son ensemble le nom de « contraire » (« *locus e contrario* ») : « ceux qui, tout en étant très différents, appartiennent au même genre [*in eodem genere plurimum differunt*] » en forment la première subdivision, comme « par exemple la sagesse [*sapientia*] et la sottise [*stultitia*] ».

397 Boèce, *Commentaire aux Topiques de Cicéron*, Livre IV (PL 64, spécialement 1120C-D) : « Cicéron n’utilise pas tant les noms spécifiques que les plus connus : il distingue parmi les contraires ceux qui sont appelés “adverses”, ceux qui sont appelés “privés”, ceux qui interviennent dans une comparaison, et ceux qui sont dits “affirmatifs” ou “négatifs” ; mais ceux qu’il nomme “contraires”, seraient appelés plus correctement “opposés” ; ceux qu’il dit “adverses” prendraient à plus juste titre le nom de “contraires” ; ceux qu’il dit “confrontés” [*in collatione*] seraient plus sûrement appelés “relatifs” ou “rapportés à” [*ad aliquid*] : mais qu’il use des noms comme il lui plaît, du moment que les choses elles-mêmes sont caractérisées par une détermination exacte de leurs propriétés ». Voir aussi *De diff. top.* 1198A.

398 Alard p. 156 : « Il mérite d’être observé qu’un s’oppose à un si l’on garde un seul point de vue [*ratio*] ; mais si on en adopte plusieurs, il se peut qu’à un s’opposent quelques-uns,

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

> On dit qu'un terme s'oppose à un autre de quatre façons : soit comme les termes relatifs[399], soit comme les contraires, soit comme la privation et la possession [*privatio et habitio*], soit comme l'affirmation et la négation. Relatifs : par exemple *moitié* et *double*. Contraires : par exemple *mauvais* et *bon*. Privation et possession : par exemple *cécité* et *vision*. Affirmation et négation : par exemple *il est assis* et *il n'est pas assis*[400].

Pour le dire en peu de mots : tous les opposés sont soit des relatifs [*relata*], soit des contraires [*contraria*], soit des privatifs [*privativa*], soit des contredisants [*contradicentia*]. « Par rapport à quelque chose » (ce qu'on appelle aussi « relatifs ») est dit de ce qui tire d'une autre chose un nom conforme à sa nature propre. Par exemple, dans le cas de l'esclave, c'est du maître qu'il tire son nom d'esclave et le maître du nom de l'esclave : ainsi le père, c'est du nom du fils, et le fils de celui du père ; et le « tout » est appelé ainsi en tant que tout de la partie, et la partie en tant que partie du tout.

Mais, alors que nous avons dit qu'un seul peut être opposé à un, la manière dont cela est établi peut susciter un doute, quand nous voyons qu'un seul maître a de multiples esclaves, et un seul père, de multiples

---

comme par exemple l'avarice, qui a pour contradictoires non seulement la générosité, mais aussi la prodigalité. »

399 « *Ut quae sunt ad aliquid* », reprise litt. d'Aristote, « *hôs ta pros ti* » (*Catégories* 10, 11b17), « être par rapport à ». Alard, p. 156 : « Les relatifs sont pour Aristote les choses dont l'être même consiste à se rapporter d'une quelconque manière à autre chose, ce qui est exprimé par des mots dont la signification principale ne désigne rien d'autre que la manière d'être par rapport à cette autre chose : comme l'achat, la vente, le sénat, la plèbe, le pouvoir, le droit coutumier, la jurisprudence, la tutelle, la propriété par occupation, par découverte, par transmission, par usage, la location, l'emprunt, l'engagement, le vol, l'outrage, l'obligation, la restriction, la magistrature, la citoyenneté, la condition d'esclave, d'homme libre, d'affranchi. Entre autres mises en garde sur la conversion des relatifs, Aristote insiste sur le choix du mot qui assure la conversion. La première impression est qu'on peut rapporter "aile" à "oiseau" pour la conversion, mais ce n'est pas possible. Bien qu'en effet tout oiseau soit ailé, tout être ailé n'en est pas pour autant oiseau. Les abeilles et les mouches, les chauves-souris et les scarabées [les escarbots] sont ailés, mais ne sont pas pour autant des oiseaux ; ainsi la conversion d'"aile" donnera "ailé", en effectuant la conversion de cette manière : "aile/être ailé/aile ; fait d'être ailé/aile/fait d'être ailé". De même "tête" est rapporté à plus juste titre à "doté d'une tête" qu'à "vivant". Bien que la tête ne se trouve en effet que chez les vivants, on ne la rapporte pas légitimement au vivant : il y a beaucoup de vivants, comme en atteste Aristote, qui n'ont pas de tête, comme les coquillages et les huîtres ».

400 Aristote, *Catégories* 10, 11b17-23 : « *è hôs ta pros ti, è hôs ta enantia, è hôs sterèsis kai hexis, è hôs kataphasis kai apophasis* » (trad. M. Crubellier et P. Pellegrin dans Aristote, *Œuvres complètes*, p. 54). Jean Tricot rend les deux dernières façons par l'opposition « de la privation à la possession » et « de l'affirmation à la négation ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

fils. Il est sûr, en effet, que ce père et ces fils sont des relatifs, au même titre que ce maître et ces esclaves. Il en est pour penser que les fils sont rapportés au père et les esclaves au maître, c'est-à-dire de multiples à un seul, non en tant que ceux-là sont multiples et ceux-ci uniques, mais en tant qu'il y a un principe commun et semblable en tous, fils et esclaves, tout comme, de leur côté, chez le père et le maître[401]. Duns Scot, de l'avis de tous les dialecticiens le plus subtil de ceux qui ont pratiqué la philosophie, pensait qu'au père qui avait de multiples fils était attaché le même nombre de titres et d'aspects de la paternité : comme si les juristes attribuaient au père une puissance paternelle propre pour chaque fils, et au maître un droit de propriété spécifique et distinct pour chaque esclave[402]. Tout cela est assez inaccessible au profane, mais ce ne sont pas, comme on dit, nos salades. Passons donc à la suite.

Les contraires sont des opposés[403] qui peuvent tous deux exister en même temps, et l'un sans l'autre. Le chaud [156] et le froid par

401 Alard, p. 156 : « Certains pensent que le père en soi se rapporte à une seule entité : celle du fils, car c'est de lui qu'il tient d'être appelé père. Que ce fils, ce soit Pierre, ou Paul, ou qu'ils soient plusieurs, cela peut tout à fait arriver. Donc : le père, comme nous l'avons dit, se rapporte en soi [*per se*] à un seul, quoiqu'il arrive que, par accident [*per accidens*], il se rapporte à plusieurs. Mais père et fils le sont à tel point par leur rapport mutuel, qu'ils peuvent presque être compris comme une seule et même personne. »

402 Duns Scot, *Quaestiones super praedicamenta Aristotelis*, qu. 29 « *Utrum idem possit per se referri ad diversa* », en particulier 19-21 (dans *Opera philosophica*, t. I, 1999, p. 468-469). Le rapport père-fils est souvent utilisé par les logiciens dans les exemples de contraires.

403 Alard (p. 157) : « Les contraires sont des opposés : "contraire" est ce qui, situé dans un genre différent, est le plus éloigné possible de ce dont c'est le contraire, comme le froid par rapport au chaud, la mort à la vie ; mais "séparé" est ce qui se distingue d'une autre chose par l'ajout d'une négation, comme "savoir" et "ne pas savoir". […] D'Augustin il ne faut pas passer sous silence le chapitre 4 de l'*Enchiridion ad Laurentium*. Et de même dans les *Sententiae theologicae*, chapitre 2, la distinction 24 : "C'est pourquoi, affirme-t-il, en ce qui concerne les contraires dits du mal et du bien, une certaine règle des dialecticiens est mise en défaut : lorsqu'ils disent qu'en nulle chose deux contraires ne peuvent coexister, puisque le ciel n'est pas en même temps obscur et clair, nulle nourriture ou boisson en même temps douce et amère, nul corps en un même point blanc et noir, laid et beau ; et que, donc, les contraires ne peuvent être ensemble en même temps dans une chose, on le vérifie pour de nombreux contraires, et même pour presque tous. Mais, alors que le bien et le mal sont des contraires, non seulement ils peuvent exister en même temps, mais, de plus, le mal ne peut en aucun cas exister sans un bien, et même ne le peut s'il n'est dans un bien, quoique le bien puisse exister sans le mal : car l'homme et l'ange peuvent ne pas être injustes, mais l'injustice ne peut exister sans l'homme et l'ange", etc. Saint Jérôme argumente ainsi contre Jovinien, en se fondant sur la *Première épître aux Corinthiens* (7, 1) : "Si c'est un bien de ne pas toucher, c'est donc un mal de toucher, puisque le mal est le contraire du bien". Ce syllogisme de Jérôme, Augustin l'a réfuté

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

exemple sont des contraires, et existent tous deux en même temps. Ce qui ne peut certes se faire avec la contradiction, ni la privation : dans ces deux cas, si l'un existe, l'autre ne le peut. Chez les relatifs, l'un ne peut exister sans l'autre. Car il ne peut y avoir de maître s'il n'y a pas d'esclave, ni inversement d'esclave s'il n'y a pas de maître. Alors que pour le chaud, il ne s'opposerait pas à son existence que le froid n'existe pas, ni à l'existence du noir que le blanc n'existe pas.

La privation est le manque, pour une chose, de ce qu'il lui est naturel d'avoir. La cécité, par exemple, est la privation de la vue, non pour toutes choses (car une pierre n'est pas dite aveugle), mais pour celles pour lesquelles il est naturel de voir. De même, il n'appartient pas à toutes choses d'être muettes, mais seulement à celles pour lesquelles il est naturel de parler, et de déraisonner à celles qui peuvent raisonner, et d'être mortes à celles qui peuvent être vivantes.

On parle de contredisants quand ce qui est nié dans l'un est affirmé dans l'autre. Comme 'être assis', 'ne pas être assis', 'courir', 'ne pas courir'. Mais quand nous disons qu'est nié en une chose ce qui est affirmé dans une autre, cela revient à dire que, si quelqu'un court et que quelqu'un ne court pas, il n'y a pas de contradiction. Les deux peuvent en effet être vrais : car un homme peut courir, par exemple Cicéron, et un homme peut ne pas courir, par exemple Caton, sans que soit nié d'un côté ce qui a été affirmé de l'autre. Pour qu'il y ait contradiction, il est nécessaire que soit nié cela même qui a été affirmé. Qu'on nie par exemple, après avoir dit qu'un homme court, que quelqu'un coure, donc qu'on dise que personne ne court. Et c'est en cela que réside la loi éternelle et immuable des contredisants : que, nécessairement, de toute chose, on ne peut dire que l'un des deux et d'aucune les deux.

dans une lettre qu'il lui a adressée, où il dit que certaines choses sont indifférentes, ni bonnes, ni mauvaises, comme de se moucher ou de cracher. Que si, selon la formule de Jérôme, bien et mal doivent être saisis comme seule alternative, ce dernier procède avec justesse dans son argumentation concernant la question des Corinthiens : s'il y a avantage à ne pas se marier, à cause des soucis domestiques et du carcan familial, il y a donc désavantage à le faire. »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 27
Les différents [*differentia*, *diversa*][404]

[161] Les différents sont des contradictoires où l'un ne s'oppose pas à l'autre d'une manière tranchée ; mais il suffit que leur substance soit éloignée. Cicéron et Caton, par exemple, sont différents, parce que Cicéron n'est pas ce qu'est Caton. Ils ne diffèrent pas cependant comme le chaud et le froid. On ne peut en effet rien opposer d'autre au chaud qui s'oppose à lui de la même manière que le froid. Mais de même qu'il y a une distance entre Caton et Cicéron, il y en aura également une avec Scipion, avec Lélius, et avec n'importe qui d'autre. C'est pourquoi les couleurs qu'on appelle « intermédiaires » ne seront pas non plus des contraires. De même qu'il y a une distance entre le jaune et le bleu, il y en a également une avec l'indigo, le rouge et le vert ; et toute couleur peut se transformer en toute autre, et le blanc en noir, en passant par n'importe laquelle. Il en va pareillement des diverses espèces d'odeurs, qui ne sont pas véritablement contraires, mais plus exactement différentes. De même pour de nombreuses autres espèces : quoique comprises dans un même genre, on ne doit pas plus les considérer comme des contraires que ne le sont l'équité, la mesure, le courage et les autres espèces de vertus[405].

Or toutes les choses se différencient, soit en ne les prenant qu'isolément, comme les hommes un à un, les chevaux un à un, et tous les individus en général qui sont contenus dans une même espèce ; soit par espèce (tout comme les individus appartiennent à différentes espèces, les espèces elles-mêmes se différencient entre elles), par exemple « cet homme » et « ce cheval », et « homme » et « cheval » ; soit par genre, comme ce qui appartient à des genres différents, par exemple la vigne et le cheval, dont l'un est de l'espèce du vivant et l'autre du végétal ; et également ces différents genres en eux-mêmes, « vivant » et « plante ». À cela,

404 Chapitre fondu avec le précédent chez Phrissémius, ce qui permet de revenir à la numérotation d'origine.

405 Alard (p. 175) : les différents ne se limitent pas à deux, comme les contraires : d'où des énumérations de couleurs, d'odeurs qu'Alard développe davantage qu'Agricola, tout en les limitant – sept couleurs, huit odeurs.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

nous pouvons également ajouter ce qui se différencie par le prédicat[406], comme 'homme' et 'blancheur', dont l'un est une substance et l'autre une qualité. Tout ce qui se différencie par le prédicat se différencie par le genre, et ce qui se différencie par le genre se différencie aussi par l'espèce, et ce qui se différencie par l'espèce, également par les individus. Inversement, toutes les choses singulières qui sont les mêmes, c'est-à-dire qui sont unes, sont aussi les mêmes par l'espèce, et si elles sont les mêmes par l'espèce, elles le sont aussi par le genre ; mêmes par le genre, également par le prédicat. D'où vient que, dans le prédicat, la différence est maximale et l'unité minimale, et, au contraire, dans les individus la différence minimale et l'unité maximale. Or, quand, de deux choses quelconques, l'une est niée par l'autre, la différence sera nécessairement minimale, résidant dans l'individu, c'est-à-dire qu'elle sera dans le nombre.

Mais je ne voudrais pas qu'on soit trompé par l'ambiguïté de notre expression quand nous disons de certaines choses, prises individuellement, qu'elles sont semblables par le nombre ou qu'elles diffèrent. Parfois, en effet, [162] nous en disons certaines semblables par le nombre en ce qui concerne leur substance, par exemple 'homme' et 'vivant rationnel', parce que la substance des deux est la même, et Cicéron, nous le disons « un par le nombre » parce qu'il n'a nulle différence avec lui-même. Mais parfois nous en disons certaines uniquement semblables par la dénomination : car, quand nous disons que 'Cicéron' et 'éloquent' sont semblables par le nombre, ce n'est pas parce que la substance de Cicéron et celle de l'éloquence seraient la même, mais parce que l'éloquence est en Cicéron et qu'à cause de cela une seule et même chose pourra être appelée et 'Cicéron' et 'éloquent'.

Or, pour le moment, nous ne parlons que des choses qui sont semblables dans leur substance mais qui diffèrent cependant parce que, ce qui est semblable par la dénomination, peut être dit différent de soi-même (par exemple l'homme Cicéron ne diffère pas de l'enfant Cicéron par la substance, mais il en diffère par l'âge), et, au contraire, ce qui diffère le plus par la dénomination peut être dit semblable (par exemple, on peut dire semblables 'homme', 'musicien' et 'père', alors que tous trois diffèrent par leur substance et leur prédicat).

406 Voir plus haut I, 13.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Tous les arguments de ce type : « Il est sur la place, il n'est donc pas à la campagne », « Cela s'est passé en ce temps-là, cela ne s'est donc pas passé en ce temps-ci », « C'est à moi, ce n'est donc pas à toi » et « Il est le fils de celui-ci, il n'est donc pas le fils de celui-là » : tous ces arguments se ramènent à ce lieu. Comme, en effet, il en va de telle sorte qu'on ne peut poser qu'une seule de ces affirmations à propos d'une chose (il ne lui est possible de n'être qu'en un seul lieu, à un seul moment, et autres nécessités de cet ordre) : lorsque, donc, on pose une de ces affirmations à propos d'une chose, toutes les autres qui en diffèrent à l'intérieur du même genre seront niées à propos de cette chose.

Il semblera peut-être à certains que la distinction n'est pas faite avec suffisamment de soin, ni entre les contradictoires et les autres lieux, ni, en leur sein même, entre les opposés et les différents. Car, pour commencer par ce dont nous avons parlé il y a peu : le père et le fils, qui sont des relatifs, et le chaud et le froid, qui sont des contraires, il n'y aura personne pour dire que ce ne sont pas des différents. Puis les privatifs et aussi les contredisants [*contradicentia*], comme ils ne peuvent être les mêmes, diffèrent nécessairement.

Ensuite, pour ce qui concerne les autres lieux, 'chaud' et 'froid' nous les avons classés dans les adjacents, 'père' et 'fils' parmi les connectés ; et les parties et le tout ont également leurs lieux ; ainsi même 'homme' et 'cheval' sont des espèces, 'vivant' et 'non vivant' des propres, de sorte que, comme nous l'avons relevé précédemment chez Boèce[407], les contradictoires sont présents, semble-t-il, dans la totalité des lieux.

Toutes ces objections sont vraies, je ne le nierais pas. Pour autant, les accepter n'entraînerait aucun désordre dans les lieux. On le comprendra facilement en se rappelant ce que nous avons déjà dit précédemment[408] : les lieux ne tirent pas tant leurs différences [*discrimen*] [163] de la nature des choses en elles-mêmes que de l'apparence [*habitudo*] qu'ils prennent quand on les compare. Donc, en ce qui concerne les opposés et les différents, il est sûr que c'est l'espèce qui différencie les contraires, alors que pour les relatifs, je ne saurais rien hasarder. Mais quoi qu'il en soit : comme ils diffèrent d'une manière certaine en ce qu'à un ne s'oppose qu'un seul, nous les appelons « opposés », à cause d'une contradiction certaine et déterminée par leur nature qui les situe chacun l'un face à l'autre dans une

407 Voir plus haut I, 20.
408 Voir plus haut I, 20 ; I, 21.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

disposition certaine. 'Père' et 'fils' sont donc des opposés si on les compare l'un à l'autre. Mais si l'on compare, du point de vue de leur substance, 'père' à 'maître' et 'fils' à 'esclave', on ne dira pas qu'ils s'opposent mais qu'ils diffèrent. De même 'chaud' et 'froid' sont contraires l'un à l'autre ; mais 'chaud' et 'doux', 'froid' et 'humide' sont des différents. Donc, pour ce que nous appelons les relatifs et les contraires, on pourrait dire qu'ils s'opposent, quand on les compare entre eux : mais en même temps, ils diffèrent aussi. < On pourrait par conséquent les appeler « différents » > mais on les appelle plutôt « opposés », parce que cette dénomination indique une contradiction plus sûre et plus tranchante. Il n'en va pas de même pour les contredisants et les privatifs : eux ne peuvent prendre le nom de « différents ». Car, quand on dit *differre*, c'est-à-dire « porter » [*ferre*] « en des sens différents » [*di-*], cela ne peut se faire qu'entre une chose et une autre. Alors que les contredisants et les privatifs sont certes, d'un côté, des choses, comme 'vision' et 'position assise', mais de l'autre, ils ne signifient que la négation de la chose, comme 'cécité' et 'position non assise'. Il ne peut donc y avoir là plus de différence que, selon la formule usitée, les vivants ne peuvent faire la guerre aux morts.

On pourrait faire une réponse assez semblable à ce qui a été dit à l'endroit où il est affirmé que les contradictoires sont disséminés parmi les autres lieux[409]. Car les lieux qu'on appelle des contradictoires, on peut parfois les saisir isolément, ou au moins de manière qu'ils ne renvoient pas l'un à l'autre, et que l'un soit dit de l'autre ou les deux d'un troisième ; ainsi, en effet, chaque chose est à nouveau renvoyée à son lieu. Mais quand ils reposent sur quelque troisième, ou que l'un est désigné par rapport à l'autre, il s'agit bien de contradictoires, et ce lieu leur convient en propre. 'Tout' et 'partie', 'père' et 'fils', si l'un n'est pas désigné par rapport à l'autre, ou tous deux par rapport à un troisième, ne sont donc en rien des contradictoires (desquels l'un n'est constitué que par l'autre, ni ne peut advenir ou être sans l'autre) ; mais quand quelqu'un dit, par exemple, que l'irascibilité dans l'âme en forme une partie, et un autre qu'elle est une âme en elle-même, séparée et distincte, il est sûr que ces deux affirmations sont contradictoires, parce que, de la même chose, elles font un tout et une partie[410]. Ainsi 'blanc' et 'noir',

409 Voir plus haut I, 20.

410 Ce passage suppose une division de l'âme telle qu'on la trouve chez Platon : partie désirante (*epithumia*), partie irascible (*thumos*), partie raisonnable (*noûs*).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

si on les rapporte à ce qui les contient, ne sont pas des contraires, [164] mais des adjacents. Ainsi 'courir' et 'ne pas courir' ne se contredisent pas, 'être immobile' et 'bouger' ne sont pas des contradictoires (sur le mode privatif), si les deux premiers sont dits d'un homme, les deux seconds d'une pierre.

Il ne faut pas cependant passer sous silence que la partie des contredisants et des privés [*privata*] qui exprime une négation ne peut être déplacée dans un autre lieu. Comme une négation ne peut en effet avoir de sens ni être comprise sans une affirmation, elle doit toujours présenter le contradictoire qu'elle nie : 'ne pas courir' ne peut être compris sans 'courir', ni 'cécité' sans 'vision'. Et comme ces mots ont un sens de négation, toujours sont comprises en eux et la négation, et, ici, la course et la vue : ils ont en eux une aptitude, pour ainsi dire innée[411], à contredire ce dont ils sont les contradictoires ou qu'ils contredisent sur le mode privatif.

Or ces lieux ont ceci en propre, qu'à partir d'eux, on ne peut rien prouver directement, mais seulement par leur contraire, de sorte que, si on nie un côté, il faut affirmer l'autre, et, inversement, l'affirmation de l'un entraîne la négation de l'autre. Si l'on dit par exemple : « Celui-ci est le père », il s'ensuit qu'il n'est pas le fils, et si l'on dit : « Il est le fils », il est sûr qu'il n'est pas le père. De même : « Il est aveugle, donc il ne voit pas », et inversement : « Il voit, donc il n'est pas aveugle. » Mais, parfois, nous nous saisissons de contradictoires pris à gauche et à droite, et nous avançons directement une preuve. Par exemple : « Si 'avoir' est un avantage, 'perdre' est un préjudice », et « Si 'tenir en sa possession une chose' est utile, 's'en départir' n'est pas utile[412] ».

---

411 « *Velut innatam quandam in se repugnantiam* » : « *innatam* », « *in se* », on retrouve là le vocabulaire de la logique traditionnelle qui privilégie l'« être dans » et la hiérarchie (« *in re* », « *in substantia* », etc.).

412 Sans contester la validité de ce type de raisonnement (« *Albus est, ergo niger non est* » : « Il est blanc, donc il n'est pas noir »), Phrissémius (p. 131) critique l'abus de ces « espagnolades » (« *illa Hispaniensia* »), et les associe aux maîtres de dialectique des écoles : « *eos qui vulgo dialectica in gymnasiis docent* » (« ceux qui enseignent la dialectique publiquement dans les collèges »). Alard (p. 165) défend cet usage des contraires, non pour prouver, mais pour éclairer : « *aequitas fit ex iniqui contemplatione manifestior* » (« Le juste devient plus manifeste par la contemplation de l'injuste ») ; pour stimuler : « *Inde multum aculeorum accedit orationi* » (« Le discours s'en trouve muni de multiples aiguillons ») ; pour développer : c'est le procédé le plus fréquent de l'amplification. Alard le perçoit comme rhétorique, et le rapproche de l'antithèse grecque. Les textes sacrés en font un grand usage.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Quant à ce type d'argumentation – « Demandes-tu si je pourrais le perdre ? J'ai pu le sauver[413] », et : « Lui à qui j'ai tout donné, je lui refuserais une partie[414] ? » –, il n'est pas tiré des contradictoires mais du plus grand [*a majori*]. Car ces propositions ne sont pas prises ici comme contradictoires, mais comme accordées [*consentanea*] à ce qu'on a l'intention d'établir : que l'un est à la fois plus important et aussi plus difficile à réaliser que l'autre. Ce n'est pas, en effet, parce que 'sauver' est contradictoire avec ce que signifie 'perdre', que Médée pense prouver qu'elle pourra perdre Jason, mais parce que c'est un travail plus difficile et plus grand de sauver que de perdre. De même, parce que c'est une plus grande chose de faire don du tout que de la partie, elle prouvera aussi qu'elle n'hésitera pas pour la partie puisqu'elle a déjà donné le tout.

413 Reformulation de la citation par Quintilien (VIII, 5, 6) de la *Médée* perdue d'Ovide : « *Servare potui : perdere an possim rogas ?* » Mais là où Quintilien met en valeur la force (« *vis* ») de la sentence particulière par rapport à la générale, Agricola pointe la différence entre les lieux des contradictoires et du plus grand.

414 Source non trouvée.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 28
Examen de l'ensemble des lieux ajoutés ou omis dans l'enseignement des autres auteurs[415]

[170] En dehors des lieux que nous avons parcourus jusqu'à présent, d'autres auteurs en ont confectionné quelques autres, et ont omis certains que nous proposons ; tous ne leur ont pas donné le même nom ni ne les ont disposés dans le même ordre. Cicéron a posé des antécédents, des conséquents et des contradictoires, qui, si on les comprend de la manière qu'il a voulue, ne peuvent en rien, comme nous l'avons montré[416], être placés parmi les lieux. Et ceux que nous avons appelés « propres », « fins », « moyens » et « appliqués » (ces derniers divisés à leur tour en trois lieux), ne pourront être rangés dans aucun des lieux de Cicéron. Pour les fins et les moyens, c'est tout à fait facile à voir quand on parcourt ces lieux. Mais le lieu du propre, on le placera peut-être parmi les antécédents, étant entendu que, comme nous l'avons montré[417], presque tous les lieux peuvent être comptés au nombre des antécédents, et que, pour nous, les antécédents ne sont pas des lieux. Quant aux appliqués comme le lieu et le temps, Cicéron a décidé de les placer parmi les ajoutés[418]. Boèce, de son côté, pensait qu'on ne tirait d'eux qu'un argument probable [*probabile*[419]]. Or, du lieu et du temps on tire souvent un argument nécessaire. Par exemple, que Clodius n'a pas pu porter atteinte au culte de la Bonne Déesse, puisque, au moment de ce culte, il n'était pas à Rome, mais à Interamna[420]. Ici l'argument est tiré à la fois du lieu et du temps, et c'est un

415 Phr. : « Spécificité des lieux par rapport aux autres auteurs » (« *Quid discriminis sit inter locos suos et aliorum* »). Pour une fois Phrissémius fait plus simple.

416 Voir plus haut I, 20.

417 *Ibid.*

418 Voir plus haut I, 17.

419 Boèce, *De diff. Top.* (PL 64, 1200B-C) : « Les ajoutés, les antécédents et les conséquents sont pour ainsi dire voisins, mais il y a un écart, parce que, chez les ajoutés, il n'y a pas de nécessité, mais chez les antécédents et les conséquents elle est au plus haut point. » Agricola, commentant Boèce, attribue à ce qui est *probabile* une dignité moindre qu'à la *necessitas* : « un argument probable ». Le terme définit donc ici un degré de vérité, conformément à son sens moderne. Habituellement il caractérise plutôt chez lui un degré de confiance : « approuvable ».

420 Voir plus haut I, 17.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

argument tout à fait nécessaire ! La responsabilité des mauvaises décisions prises avant la guerre de Phocide ne peut être imputée à Démosthène, car il n'avait pas encore touché aux affaires publiques[421] : c'est un argument tiré du temps. Les astres ne peuvent se nourrir d'humidité, car celle-ci ne peut d'aucune manière parvenir jusqu'à eux[422] : argument tiré du lieu. De même cet argument tiré des connectés : « Tu n'es pas mon général, parce que je ne suis pas ton soldat. » Tous ces arguments sont construits correctement et établissent une nécessité. Nous en déduirons peut-être que c'est parce qu'ils sont tirés d'antécédents. Ce qui est totalement inepte, puisque le lieu à partir duquel on doit trouver des arguments, il convient de le connaître avant d'en trouver d'autres à partir de lui ; alors que nous[423], c'est après avoir trouvé et déterminé si l'argument est nécessaire ou probable, que nous saurons de quel lieu il est tiré[424]. Les adjacents aussi, et pareillement les actes et les substrats [*subjecta*], on estimera que ce sont des ajoutés, ainsi que les contingents ; six lieux en un : quelles vastes ressources, [171] réduites en un espace si étroit ! Thémistius les aurait probablement ajoutés aux accidents communs[425], s'il n'avait préféré rapporter le substrat à la matière. Quant à moi j'estime qu'il faut différencier très précisément ces lieux, et j'oserais fermement affirmer que chacun d'entre eux est d'un usage fréquent et aisé : aucun ne l'emporte sur les autres[426]. Cela, on saura que c'est vrai, en feuilletant poètes et orateurs, mais aussi en creusant ces philosophes qui explorent les retraits les plus profonds de la nature, pour ne pas parler de ceux qui traitent des mœurs : tout leur travail tourne ouvertement autour de ces lieux. Car pour les lieux qui sont dans la substance ou qui sont tirés des causes, s'il est vrai qu'ils fournissent

421 Démosthène, *Sur la Couronne* 18 : « Quand la guerre de Phocide eut éclaté (non pas par mon fait, car à ce moment-là je ne faisais pas encore de politique…) ».

422 Les astres nourris par les exhalaisons humides de la terre : théorie pythagoricienne réfutée par Aristote.

423 « Nous » : dans le cas où nous commettons l'erreur dénoncée.

424 Alard illustre cette idée (p. 173) : « C'est comme rechercher la tanière quand la bête est capturée ».

425 Explication par Boèce (*De diff. Top.*, PL 64, 1190B) de ce lieu de Thémistius : « On démontre à partir des accidents communs, quand on utilise des accidents auxquels il n'est pas possible ou habituel d'être séparés du sujet, comme quand on dit : "Le sage ne se repent pas car le repentir accompagne une mauvaise action. Et comme celle-ci ne va pas avec le sage, le repentir non plus." »

426 Toujours pragmatique, Agricola privilégie les lieux qui sont d'un usage fréquent et aisé (« *crebrius et expeditius usu venire* »). Il a le sentiment de se distinguer par là de ses prédécesseurs (« *Ego* »).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

des arguments très sûrs et indubitables, on est néanmoins très heureux quand on en a un grand nombre à notre disposition. Comme ils sont en effet très étroitement liés aux choses, il en va la plupart du temps avec eux comme avec les choses mêmes : ils nous sont connus ou inconnus.

Le lieu que Cicéron nomme « énumération des parties[427] » et Thémistius « division[428] », je n'ai pas cru devoir le reprendre. En effet si, après avoir assemblé les parties, je passe ensuite au tout (le mur, le toit, les fondations et tout le reste est à moi, donc toute la maison est à moi), il est évident que cet argument est tiré du lieu dit « des parties ». Et de même, si je dis : « Il possède la justice, le courage, la modération, la sagesse, donc il possède toutes les vertus », c'est un argument tiré de l'espèce. Mais si je disais : « C'est une vertu, mais non la sagesse, la justice, la tempérance : c'est donc le courage », et aussi : « C'est une partie de la maison, mais non le toit, le mur, le plancher : ce sont donc les fondations », ce seraient des arguments tirés du différent. Et comme il ne se trouve chez aucun auteur d'autre usage de la division et de l'énumération des parties, il ne me paraît en rien nécessaire de recourir à un lieu dont les utilisations correspondent proprement et très spécifiquement à celles des lieux que j'ai cités. Puis le lieu qui, chez Thémistius, est celui des « générants » [*generantes*[429]] sera chez nous celui des effets : car il revient au même de générer une chose et de l'effectuer. Et ses « corrompants » [*corrumpentia*[430]] sont nos « privatifs » : car « corrompre » n'est rien d'autre que de faire effort pour que ce qui est ne soit plus. Il a également mis l'« utilité » [*usus*[431]] parmi les lieux. Celui-là nous l'appellerons à juste titre « fin » : car en ce qui concerne l'utile, c'est la même chose que l'utilité d'une chose et sa fin.

La description, que Thémistius a rangée parmi les lieux qui sont dans la substance[432], quant à moi, parce que c'est, à mon avis, le seul

427 Cicéron, *Top.* 10 et 40.

428 Boèce (PL 64, 1192C-1194A) : la division comporte la négation et toutes les sortes de partitions (tout et partie, genre et espèce, etc.).

429 *Ibid.* 1190A, « *a generantibus* » : « Si la maison est bonne, la construction de la maison est bonne ».

430 Boèce (PL 64, 1192C-1194A), « *a corruptionibus* » : « Si la destruction de la maison est mauvaise, la maison est bonne. »

431 *Ibid.*, « *ab usibus* » : « S'il est bon de faire du cheval, le cheval est bon ; et si le cheval est bon, il est bon de faire du cheval ».

432 *Ibid.*, 1187 B-D : « le lieu qui est tiré de la substance a deux formes ; car, pour partie, les arguments viennent de la définition, pour partie de la description ».

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

genre de définition qui nous reste, je ne l'ai pas séparé de la définition ; cela, je l'ai plus complètement traité quand j'ai parlé de la définition. En outre, le lieu que Cicéron intitule « étymologie » [*notatio*[433]], [172] Thémistius « interprétation[434] », j'ai préféré l'appeler « nom », parce que, comme je l'ai montré[435], le nom ne nous offre pas seulement une argumentation tirée de l'interprétation, mais son usage s'étend plus loin. Cependant les lieux que Cicéron a appelés « semblables[436] », et Thémistius également, et qui se rapportent à la qualité et à la quantité[437], et aussi à la supériorité et à l'infériorité[438], moi je les ai appelés « parallèles » : comme aussi Cicéron[439]. Car le lieu que Cicéron a désigné comme celui des semblables, se ramène, parmi les parallèles, à celui des égaux [*paria*]. Quant à ceux que nous, nous appelons « semblables », ils ne figurent pas chez Cicéron. Thémistius les a appelés « proportions » [*a proportione*[440]]. Mais ce que Cicéron a appelé « forme » (alors qu'il aurait préféré « espèce » [*species*], si ce n'est qu'on ne pouvait, d'après lui, dire en latin *specierum* ni *speciebus*[441]), ce lieu, tout le monde aujourd'hui, à juste titre ou non, l'appelle « espèce ». Puis j'aurais préféré appeler « contraires », comme Cicéron[442], ce que tout le monde nomme des « opposés » – tous les appelant ainsi, je me range à l'usage[443]. Quant aux « cas » [*casus*], qui se distinguent très faiblement des « conjugués », et dont l'utilisation est la même et pareillement rare[444], de sorte que Cicéron les a inclus dans les « conjugués[445] », je n'ai pas pensé, moi, devoir les en exclure[446]. La « métalepse » [*transsumptio*], ou, comme nous disons, la « métaphore »

433 Cic. *Top.* 35-36.
434 Boèce, *De diff. Top.* 1188A.
435 Voir plus haut I, 22.
436 Cic. *Top.* 41-45.
437 Boèce, *De diff. Top.* 1190D.
438 Boèce, *ibid.* 1190D-1191A.
439 Cic. *Top.* 40 : Agricola pense au passage des *Topiques* qui traite des « *comparata* » ; cependant Cicéron n'utilise pas ce terme, mais le synonyme « *collatio* ».
440 Boèce, *De diff. Top.* 1191A/B.
441 Cicéron estime que ces formes de la déclinaison de « *species* » ne sont pas attestées chez les bons auteurs (voir aussi plus haut I, 6).
442 Voir plus haut I, 26.
443 Donc Agricola appelle « opposés » ce qu'il considère, avec Cicéron, comme des « contraires » (voir aussi plus haut I, 10).
444 Les cas sont d'un usage rare (« *rarus usus* »). Ils ne méritent donc pas de constituer un lieu à eux seuls. C'est l'application négative de la règle formulée au début du chapitre.
445 Voir plus haut I, 10.
446 C'est ce que Boèce a fait : « *transsumptio* » (*ibid.* 1192A-B).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

[*translatio*], il nous a semblé plus juste de la mettre avec « le nom de la chose », auquel elle appartient, plutôt que de lui attribuer un lieu propre.

L'ordre des lieux n'est pas non plus le même chez Cicéron et Thémistius[447]. Quant à moi, je n'ai suivi aucun des deux[448]. Pour justifier en peu de mots l'ordre que j'ai choisi : j'ai estimé qu'il fallait placer en premier les lieux qui étaient le plus étroitement liés à la chose, et que donc, plus on s'éloignait de la substance de la chose, plus je reculais leur place. Ce qui a fait que les contradictoires étaient en dernier, parce que, non seulement ils n'étaient pas étroitement attachés à la chose, mais, en s'en écartant, et même en la combattant, ils tendaient à la supprimer et à la subvertir[449].

Pour qu'il soit plus facile d'avoir une vue d'ensemble, je vais classer, en une sorte de tableau, les lieux de Cicéron, ceux de Thémistius et les miens ; tous seront précédés de l'indication de leur place dans le classement de Cicéron. Ils seront suivis d'autres nombres, qui préciseront à quel lieu de chacun des autres auteurs il faudra les rapporter. Mais si un lieu d'un auteur ne se retrouve pas chez les autres, ce nombre ne sera pas ajouté dans le classement des auteurs où il n'existe pas. Si certains lieux correspondent à plusieurs lieux chez les autres, ils seront suivis de plusieurs nombres[450].

447 Comparaison des lieux chez Cicéron et Thémistius dans Boèce (*De diff. Top.*, PL 64, 1203-1204).

448 Alard (note p. 73) rappelle le plan du chapitre : d'abord le nombre des lieux, puis leur dénomination, et désormais leur ordre.

449 Ce tableau suit l'ordre traditionnel de la connaissance : on part de ce qui est le plus étroitement lié à la chose même (« *arctissime cum re conjunctus* »), pour s'en éloigner peu à peu, jusqu'à ce qui s'y oppose (« *repugnantia* »). Il ne privilégie pas ici l'usage, où les contradictoires ne viendraient pas en dernier.

450 Alard (p. 173) dit qu'il a eu du mal à reconstruire ce tableau à partir des documents existants.

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

CHAPITRE 29
Conclusion du Livre et remarques sur les maximes que Boèce a ajoutées aux lieux particuliers[451]

[175] Voilà donc comment j'ai décrit les lieux et exposé la spécificité et la nature de chacun ; ils embrassent, me semble-t-il, tout ce qui peut être dit ou pensé sur tout sujet : soit que nous argumentions et combattions à découvert et face-à-face, soit que nous perturbions l'auditeur avec des affects [*turbemus affectibus*[452]], en faisant suivre à notre discours une course médiane entre argumentation et exposition[453]. Et l'exposition, bien sûr, aura aussi ses lieux puisqu'il est certain qu'on peut exposer telle chose d'une manière plus approuvable et plus vraisemblable[454] que telle autre, ce qui ne peut se faire sans les lieux car c'est d'eux que se tire toute adhésion[455] – personne, je pense, ne le niera. Mais il est nécessaire, comme nous l'avons dit au début[456], que tout ce qui est employé pour produire l'adhésion à quelque chose, ait à voir avec cette chose en quelque partie ; car, de ce qui ne la concerne en rien, on ne peut tirer aucun enseignement [*doceri*]. Mais tout ce qui la concerne[457] est soit à l'intérieur de la chose, soit à l'extérieur. Nous en avons tiré la première différence entre les lieux en appelant les premiers internes, les seconds externes. Puis nous avons créé pour les lieux des sortes de

451 Phr. « Conclusion sur ce qui a été dit » (« *Epilogus dictorum* »). Phrissémius ne retient que l'aspect conclusif du chapitre, et ne mentionne pas les remarques que l'auteur ajoute sur la maxime.

452 Voir plus loin II, 4.

453 Rapports entre argumentation et exposition, voir I, 1 et II, 12.

454 Première occurrence de l'opposition entre « *probabile* » (pour l'argumentation) et « *verisimile* » (pour l'exposition). La traduction de *probabile* par « probable » est ici impossible (d'où aussi nos néologismes *approuvabilité* ou *inapprouvable*) : les trois sens du latin *probabile* sont, d'Aristote (en latin) à Agostino Nifo, « celui d'opinion communément admise, celui d'opinion qui correspond "à ce qui se passe la plupart du temps" et celui d'opinion apte à produire la persuasion » (Marta Sprati, « Rhétorique, dialectique et probabilité au XVI^e^ siècle », résumé).

455 Difficulté de traduire « *fides* » par rapport à « *verisimile* » puisque le mot n'exprime pas le degré de vérité mais d'adhésion, de confiance, et que « foi », première traduction proposée par les dictionnaires, a pris une connotation religieuse.

456 Voir plus haut I, 2.

457 Reprise résumée de l'énumération des lieux de I, 4 (Phr. p. 139).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

rubriques d'ensemble [*generalia capita*], au nombre de six : deux pour les lieux internes, ceux qui se trouvent dans la substance, et ceux qui sont près de la substance. Quatre pour les lieux externes : apparentés, appliqués, accidents, contradictoires. Dans la substance, nous en avons distingué sept : définition, genre, espèce, propre, tout, parties, conjugués. Trois près de la substance : adjacents, actes, substrats. Parmi les lieux externes, quatre sortes d'apparentés : efficients, fins, effets, moyens. Parmi les appliqués, trois : lieu, temps, connectés. Cinq accidents : contingents, nom de la chose, exprimés, parallèles, semblables. Deux contradictoires : opposés et différents. Cela fait en tout vingt-quatre lieux, d'où l'on peut tirer, sur tout sujet, un argument à trouver et à extraire avec quelque méthode. Selon quelle voie et de quelle manière il faut procéder, nous le dirons dans le prochain livre, parce que l'étendue de celui-ci a crû au-delà du convenable. En guise de conclusion à ce livre, voici un ultime ajout. Boèce, et ceux qui ont écrit sur les lieux après lui, ont joint aux lieux particuliers une « maxime », comme on dit couramment, c'est-à-dire une expression qui, en une seule phrase, embrasse beaucoup de choses et à laquelle il est impossible de ne pas donner son adhésion[458]. Par exemple : « Tout ce qui est dit de quelque chose qui relève de la définition, relève aussi du défini » ; « Tout ce qui est dit de quelque chose qui relève de l'espèce, relève aussi du genre ». Cela, j'ai pensé qu'il ne fallait pas le faire, non pas tant parce qu'Aristote et Cicéron ne l'ont pas fait[459] mais parce que [176] j'ai estimé que cela

458 « *Maxima* » (pour « *maxima propositio* ») : proposition indubitable en soi, qui n'a pas besoin d'une autre pour la confirmer, par exemple : « Si, de deux ensembles égaux, on retire des ensembles égaux, les ensembles restants sont égaux » (Boèce, *De diff. Top.*, PL 64, 1176C). Le développement naturel du traité d'Agricola voudrait qu'on passe de la vision d'ensemble des lieux (« *in summa* ») qui fait l'objet du début du chapitre, à l'art et à la manière de les utiliser (« *id quaque via quoque modo faciendum* »). Cependant Boèce, dans un ouvrage encore consulté à l'époque d'Agricola, conjugue l'utilisation de lieux avec celle des maximes. Agricola est donc contraint à un bref détour pour montrer l'inutilité de ces maximes. Sur l'histoire du mot *maxime*, voir Francis Goyet, « L'origine logique du mot "maxime" ».

459 Phrissémius le conteste pour Aristote (p. 140) : « Que Cicéron n'ait pas ajouté ces "maximes", comme on dit, c'est certain. Mais qu'Aristote non plus ne les ait ajoutées, cela, dans quelle mesure c'est vrai, c'est au lecteur lui-même d'en juger. Mais ce que j'en sais, moi, c'est qu'Aristote les a bien ajoutées, sinon à tous les lieux, mais au moins à certains, bien qu'il n'ait jamais utilisé le mot de "maxime" ». De même, Green-Petersen trouve dans les *Topiques* d'Aristote (II, 9, 114a, nous citons la trad. J. Tricot) des « *reasons* » qu'on peut assimiler à des maximes : « On voit ainsi que si un terme quelconque, pris parmi

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

n'avait aucune sorte d'utilité[460]. D'abord : autant on peut forger de telles maximes pour des lieux qui fournissent un argument nécessaire, autant cela conviendra peu pour ceux qui produisent un argument seulement probable [*probabile*], et qui sont la majorité. Ensuite parce qu'il y a beaucoup de lieux où ces maximes ne peuvent être enserrées dans une forme stable et suffisamment adaptée. Ainsi on peut voir Boèce, en voulant assigner à chaque lieu sa maxime, tomber dans une sorte de piège : alors que le lieu a une extension très large, la maxime est complètement acculée dans un réduit. Et, pour ne pas parcourir tous les lieux, quand il a parlé des efficients, il a ajouté la maxime : « Ce dont les efficients sont naturels, les effets sont naturels[461]. » De même à propos de la matière : « Là où manque la matière, là manque aussi l'effet de la matière[462]. » Et de même de la fin : « Ce dont la fin est bonne, cela est en soi bon[463]. » Et au sujet de la forme : « Chacun ne peut agir que dans la mesure où sa forme naturelle le permet[464]. » Comme si ces lieux, qui s'étendent sur un domaine très ample, étaient vraiment enfermés dans ces limites : de sorte que tous les arguments

---

ceux qui appartiennent à la même série, est prouvé ("*henos deikhtentos*") comme étant, par exemple "bon" ou "louable", tous les autres deviennent par là même prouvés ("*ta loipa panta dedeigmena*") » (Green-Petersen *The Tradition of the topics in the Middle Ages*, p. 27). Le problème est également abordé par Francis Goyet dans *Le Sublime du lieu commun* à propos des aristotéliciens de Padoue et de leurs critiques d'Agricola.

460 Phrissémius nuance (p. 140) : inutilité d'ajouter des maximes incertaines à des lieux qui, de plus, ont une plus grande extension ; néanmoins, intérêt pédagogique : pour les débutants c'est une voie d'entrée plus aisée dont ils pourront ensuite s'émanciper ; situation de l'enseignement : les élèves n'utilisent que les maximes qu'ils trouvent chez Pierre d'Espagne, ce qui est nuisible. Hypothèse de Phrissémius : c'est « certainement » (« *nimirum* ») en pensant à ces maximes-là qu'Agricola parle d'inutilité.

461 « *Quorum efficentia naturalia sunt, eorum effecta sunt naturalia* ». Chez Boèce (*De diff. Top.* 1189C) : « *Quorum efficientes causae sunt naturales, ipsa quoque sunt naturalia* », « Ce dont les causes efficientes sont naturelles est également naturel ».

462 « *Cuius materia deest, et id, quod ex ea efficitur, deest.* » Chez Boèce (*De diff. Top.* 1189C) : « *Ubi materia deest, et quod ex materia efficitur desit.* »

463 « *Cuius finis bonus est, ipsum est bonus.* » Chez Boèce (*ibid.*) : « *Cuius finis bonus est, ipsum quoque bonum est.* »

464 « *Tantum quemque agere posse, quantum naturalis forma permiserit.* » Chez Boèce, *ibid.* 1190A : « *Tantum quaeque posse, quantum naturalis forma sua permisit* ». Agricola rend en latin humaniste, en remplaçant *quaeque* (« chaque chose ») par *quemque* (« chacun »), et *posse* (« pouvoir ») par *agere posse* (« pouvoir agir »). Dans ces quatre maximes, il est généralement plus concis. Mais par là même il néglige peut-être une caractéristique importante de la maxime : sa facilité à être mémorisée, que permet la mise en relief de la construction logique – Alard (p. 176) : « On doit les confier scrupuleusement à sa mémoire. »

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

tirés des efficients concerneraient l'appartenance ou non à la nature ; ceux tirés de la matière, le manque et la suffisance ; de la fin, le bien ou le mal ; de la forme, l'action ou l'inaction ! Ajoutez que, si quelqu'un a une connaissance précise et approfondie de la nature des lieux, ces maximes ne lui serviront à rien parce qu'elles lui viennent à l'esprit pour ainsi dire d'elles-mêmes et qu'elles sont trop évidentes pour qu'on ait à les apprendre[465]. Ou si quelqu'un est à ce point dénué d'intelligence et réfractaire au sens commun[466] qu'il faille lui enseigner ces évidences totales qui se laissent presque connaître d'elles-mêmes, je serais porté à croire que tout ce qu'on lui apprend à propos des lieux ne lui sera en rien plus utile que, pour un Cimmérien, d'apprendre quoi que ce soit sur la position des étoiles puisque, à en croire les poètes[467], les Cimmériens vivent dans les ténèbres de nuages impossibles à dissiper[468].

465 Désaccord d'Alard (p. 176), qui invoque diverses autorités : pour Boèce, les maximes sont les règles d'utilisation de lieux et sont appelées « *maximae propositiones* » parce qu'elles contiennent toutes les autres ; Érasme voit en elles des formules, qui guident notre jugement pour la bonne utilisation des lieux des arguments (Alard cite *Ecclesiastes* II, LB V 940A : « *At Ecclesiastes circa quemque locum plurimas inveniet sententias* ») ; elles sont nécessaires, Cicéron y a recours, et Agricola lui-même. – On remarquera que ce dernier ne dit pas explicitement qu'elles ne sont pas importantes, mais qu'il n'est pas important de les apprendre, parce que évidentes.

466 Même remarque chez Quintilien (I, pr., 26) : « Aussi l'ouvrage que j'écris n'est-il pas plus fait pour l'homme dépourvu de talent qu'un traité d'agriculture pour des terres stériles. »

467 Homère, *Odyssée* XI, 14 *sqq.* (traduction Dufour et Raison, CUF) : « Là sont le pays et la ville des Cimmériens, couverts de brumes et de nuées, jamais le soleil, pendant qu'il brille, ne les visite de ses rayons, ni quand il s'avance vers le ciel constellé, ni quand il retourne du ciel vers la terre ; une nuit maudite est étendue sur ces misérables mortels. »

468 « *Perpetua nebularum caligine opertos* » : litt. « cachés par l'obscurité éternelle des nuages ». Agricola fait de ce peuple mythique une allégorie de l'Ignorance : ils sont les habitants de la Caverne, pour eux tout est mystère. *Opertum* : « chose cachée, mystère » (« *Apollonis operta* », « les réponses mystérieuses d'Apollon », chez Cicéron, *De la Divination* I, 115).

© 2025. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.